

MALOT

SANS FAMILLE

Thieme

WITH VOCABULARY



HENRY HOLT AND COMPANY

donner sur -

ainsi de suite - and so on ... the kind

SANS FAMILLE

PAR

HECTOR MALOT

ABRIDGED, WITH INTRODUCTION, NOTES, AND VOCABULARY

BY

HUGO PAUL THIEME, Ph.D.
University of Michigan



NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY

A LUCIE MALOT

Pendant que j'ai écrit ce livre, j'ai constamment pensé à toi, mon enfant, et ton nom m'est venu à chaque instant sur les lèvres. — Lucie sentira-t-elle ? — Lucie prendra-t-elle intérêt à cela ? Lucie, toujours. Ton nom, prononcé si souvent doit donc être inscrit en tête de ces pages : je ne sais la fortune qui leur est réservée, mais quelle qu'elle soit, elles m'auront donné des plaisirs qui valent tous les succès, — la satisfaction de penser que tu peux les lire, — la joie de te les offrir.

HECTOR MALOT.

INTRODUCTION

It has been the aim in these selections from *Sans Famille* to give the story in as complete and consecutive a form as possible, presenting what, to the editor, has seemed to be the most valuable and characteristic in this work of Malot, and at the same time the most interesting from the narrative standpoint; for this reason almost all long descriptions have been omitted and chapters that do not directly bear on the immediate advancement of the story, such as Remi's stay at the gardener's and his experiences at the mining town. A straightforward, uninterrupted narration has been the principal aim; a text in which ample opportunity is given for conversation in the classroom; notes which do not translate (the selections being especially light and easy), but which may serve to point out illustrations of the principal rules of grammar which a first-year student is likely to compass, or a second-year student needs to review.

It seems that this story has never been given its proper place in the evolution or development of French literature in the latter half of the nineteenth century.

It has been called a most clever, fascinating story, full of genuine pathos, of graceful and delicate descriptions; a popular book for all classes. But what its significance is as a literary work of art and as a literary-moral-reform instrument has never been clearly stated.

French literature, at the time when this story was first published, 1878, was passing through the most critical and dangerous period in the century. Most of the great literary artists of the time, Mérimée, George Sand, Flaubert, Gautier, Leconte de Lisle, Augier, Taine, etc., had either ceased writing or had produced their epoch-making works. Two elements or tendencies in literature, that heretofore had been legitimate and acceptable, were rapidly falling into what M. Brunetière so aptly called *la phosphorescence de la pourriture.* The first of these was a pessimistic or unwholesome expression of antipathy to and contempt for humanity, noticeable first in Chateaubriand, but developing into a loathsome nausea in Baudelaire; of an eager and voluntary sensuality, of a mere physical pleasure, with Maupassant and Huysmans; of an intellectual pessimism, unbelief, and physiological analysis of passion, with Paul Bourget; of what may be called a descriptive pessimism, a mere display of the brutal ferocity of human nature, of the vileness and brutality of man and life, of gloom and despair, with Emile Zola.

The second tendency was what may be called an excessive leaning toward the purely ornate; that is, an absolute respect for form; the first requisite of a work

of poetry was well-made verses; the essential virtue was suggestion, the power of evoking images or particular states of the soul, by sequence of syllables, so skillfully conjoined to these images and states as to produce, as nearly as possible, the perceptible figure. Thus, strange and sonorous words had to be found to accomplish this; rhyme became of paramount importance. This tendency finally developed into pure symbolism.

There was no relief from this monotony, from the refinements of this artificial literature, which either ran into specialism in erudite researches, into the most subtle analyses of physical love, into gross and indecent libertinism, or into obscure thought, purely technical and æsthetic or artistic scribbling. There was an absolute lack of sympathy, inspiration, and refinement, of the ethical; literary productions, to be successful, it seems, had to be written in a spirit of arrogant superiority, of a loathing for life and humanity, of indifference. All that tends to the finer feelings, to the sympathetic and humane, to delicacy and compassion, to the child and the mother, to the friend and councillor, was not in evidence.

Literature, with few exceptions, had become a mere vocation or trade. Although there were Coppée's delightful and wholesome poems and Alphonse Daudet's sympathetic and adventurous tales of *Mon Moulin*, *Le Petit Chose*, *Contes du lundi*, *Tartarin de Tarascon*, these were rare exceptions. To be new, strange, to find a delicate combination of words to shock, to arouse the

SANS FAMILLE

I

AU VILLAGE

Je suis un enfant trouvé.

Mais jusqu'à huit ans j'ai cru que, comme les autres enfants, j'avais une mère, car lorsque je pleurais, il y avait une femme qui me serrait si doucement dans ses bras, en me berçant, que mes larmes s'arrêtaient de couler.

Jamais je ne me couchais dans mon lit sans qu'une femme vînt m'embrasser, et, quand le vent de décembre collait la neige contre les vitres blanchies, elle me prenait les pieds entre ses deux mains et elle restait à me les réchauffer en me chantant une chanson, dont je retrouve encore dans ma mémoire l'air et quelques paroles.

Quand je gardais notre vache le long des chemins herbus ou dans les brandes, et que j'étais surpris par une pluie d'orage, elle accourait au-devant de moi et me forçait à m'abriter sous son jupon de laine relevé qu'elle me ramenait sur la tête et sur les épaules.

Enfin quand j'avais une querelle avec un de mes

— Ah! mon Dieu! s'écria mère Barberin en joignant les mains, un malheur est arrivé à Jérôme.

— Eh bien, oui, mais il ne faut pas vous rendre malade de peur; votre homme a été blessé, voilà la vérité; seulement il n'est pas mort. Pourtant il sera peut-être estropié. Pour le moment il est à l'hôpital. J'ai été son voisin de lit, et comme je rentrais au pays il m'a demandé de vous conter la chose en passant.

Et tout en séchant les jambes de son pantalon qui devenait raide sous leur enduit de boue durcie, il répétait ce mot: "pas de chance" avec une peine sincère, qui montrait que pour lui, il se fût fait volontiers estropier dans l'espérance de gagner ainsi de bonnes rentes.

— Pourtant, dit-il en terminant son récit, je lui ai donné le conseil de faire un procès à l'entrepreneur.

— Un procès, cela coûte gros.

— Oui, mais quand on le gagne!

Mère Barberin aurait voulu aller à Paris, seulement c'était une terrible affaire qu'un voyage si long et si coûteux.

Le lendemain matin nous descendîmes au village pour consulter le curé. Celui-ci ne voulut pas la laisser partir sans savoir avant si elle pouvait être utile à son mari. Il écrivit à l'aumônier de l'hôpital où Barberin était soigné, et quelques jours après il reçut une réponse, disant que mère Barberin ne devait pas se mettre en route, mais qu'elle devait envoyer

une certaine somme d'argent à son mari, parce que celui-ci allait faire un procès à l'entrepreneur chez lequel il avait été blessé.

Les journées, les semaines s'écoulèrent et de temps en temps il arriva des lettres qui toutes demandaient de nouveaux envois d'argent; la dernière, plus pressante que les autres, disait que s'il n'y avait plus d'argent, il fallait vendre la vache pour s'en procurer.

Ceux-là seuls qui ont vécu à la campagne avec les paysans savent ce qu'il y a de détresses et de douleurs dans ces trois mots: "vendre la vache."

Enfin nous l'aimions et elle nous aimait, ce qui est tout dire.

Pourtant il fallut s'en séparer, car c'était seulement par "la vente de la vache" qu'on pouvait satisfaire Barberin.

Le mardi gras arriva justement peu de temps après la vente de *Roussette;* l'année précédente, pour le mardi gras, mère Barberin m'avait fait un régal avec des crêpes et des beignets; et j'en avais tant mangé, tant mangé qu'elle en avait été tout heureuse.

Mais alors nous avions *Roussette,* qui nous avait donné le lait pour délayer la pâte et le beurre pour mettre dans la poêle.

Plus de *Roussette,* plus de lait, plus de beurre, plus de mardi gras: c'était ce que je m'étais dit tristement.

Cependant mère Barberin m'avait fait une surprise; bien qu'elle ne fût pas emprunteuse, elle avait de-

mandé une tasse de lait à l'une de nos voisines, un morceau de beurre à une autre et quand j'étais rentré, vers midi, je l'avais trouvée en train de verser de la farine dans un grand poêlon en terre.

— Tiens ! de la farine, dis-je en m'approchant.

— Mais oui, fit-elle en souriant, c'est bien de la farine, mon petit Remi, de la belle farine de blé; tiens, vois comme elle fleure bon.

Si j'avais osé, j'aurais demandé à quoi devait servir cette farine; mais précisément parceque j'avais grande envie de le savoir, je n'osais pas en parler. Et puis d'un autre côté je ne voulais pas dire que je savais que nous étions au mardi gras pour ne pas faire de la peine à mère Barberin.

— Qu'est-ce qu'on fait avec de la farine? dit-elle me regardant.

— Du pain.

— Et puis encore?

— De la bouillie.

— Et puis encore?

— Dame... Je ne sais pas.

— Si tu sais; seulement comme tu es un bon petit garçon, tu n'oses pas le dire. Tu sais que c'est aujourd'hui mardi gras, le jour des crêpes et des beignets. Mais comme tu sais aussi que nous n'avons ni beurre, ni lait, tu n'oses pas en parler. C'est vrai ça?

— Oh! mère Barberin.

— Comme d'avance j'avais deviné tout cela, je me suis arrangée pour que mardi gras ne te fasse pas vilaine figure. Regarde dans la huche.

Le couvercle levé, et il le fut vivement, j'aperçus le lait, le beurre, des œufs et trois pommes.

— Donne-moi les œufs, me dit-elle, et, pendant que je les casse, pèle les pommes.

Pendant que je coupais les pommes en tranches, elle cassa les œufs dans la farine et se mit à battre le tout, en versant dessus, de temps en temps, une cuillerée de lait.

Quand la pâte fut délayée, mère Barberin posa la terrine sur les cendres chaudes, et il n'y eut plus qu'à attendre le soir, car c'était à notre souper que nous devions manger les crêpes et les beignets.

Ah! c'était vraiment une bonne odeur qui chatouillait d'autant plus agréablement notre palais que depuis longtemps nous ne l'avions pas respirée.

C'était aussi une joyeuse musique que celle produite par les grésillements et les sifflements du beurre.

Cependant, si attentif que je fusse à cette musique, il me sembla entendre un bruit de pas dans la cour.

Qui pouvait venir nous déranger à cette heure? Une voisine sans doute, pour nous demander du feu.

Un bâton heurta le seuil, puis aussitôt la porte s'ouvrit brusquement.

— Qui est là? demanda mère Barberin sans se retourner.

Un homme était entré, et la flamme qui l'avait éclairé en plein m'avait montré qu'il était vêtu d'une blouse blanche et qu'il tenait à la main un gros bâton.

— On fait donc la fête ici? Ne vous gênez pas, dit-il d'un ton rude.

— Ah! mon Dieu! s'écria mère Barberin, en posant vivement sa poêle à terre, c'est toi, Jérôme ?

Puis me prenant par le bras elle me poussa vers l'homme qui s'était arrêté sur le seuil.

— C'est ton père.



II

UN PÈRE NOURRICIER

Je m'étais approché pour l'embrasser à mon tour mais du bout de son bâton il m'arrêta:

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ? Tu m'avais dit...

— Eh bien oui, mais... ce n'était pas vrai, parce que...

— Ah! pas vrai, pas vrai.

— Il fit quelques pas vers moi son bâton levé et instinctivement je reculai.

Qu'avais-je fait ? De quoi étais-je coupable ? Pourquoi cet accueil lorsque j'allais à lui pour l'embrasser ?

Je n'eus pas le temps d'examiner ces diverses questions qui se pressaient dans mon esprit troublé.

— Je vois que vous faisiez mardi gras, dit-il, ça se trouve bien, car j'ai une solide faim. Qu'est-ce que tu as pour souper ?

— Je faisais des crêpes.

— Je vois bien; mais ce n'est pas des crêpes que tu

vas donner à manger à un homme qui a dix lieues dans les jambes.

— C'est que je n'ai rien: nous ne t'attendions pas.

— Comment rien; rien à souper?

Il regarda autour de lui.

— Voilà du beurre.

Il leva les yeux au plafond à l'endroit où l'on accrochait le lard autrefois; mais depuis longtemps le crochet était vide; et à la poutre pendaient seulement maintenant quelques glanes d'ail et d'oignons.

— Voilà de l'oignon, dit-il, en faisant tomber une glane avec son bâton; quatre ou cinq oignons, un morceau de beurre et nous aurons une bonne soupe. Retire ta crêpe et fricasse-nous les oignons dans la poêle.

La soupe fut faite. Mère Barberin la servit dans les assiettes.

Alors quittant le coin de la cheminée il vint s'asseoir à table et commença à manger, s'arrêtant seulement de temps en temps pour me regarder.

J'étais si troublé, si inquiet, que je ne pouvais manger, et je le regardais aussi, mais à la dérobée, baissant les yeux quand je rencontrais les siens.

— Est-ce qu'il ne mange pas plus que ça d'ordinaire? dit-il tout à coup en tendant vers moi sa cuiller.

— Ah! si, il mange bien.

— Tant pis; si encore il ne mangeait pas.

Naturellement je n'avais pas envie de parler, et mère Barberin n'était pas plus que moi disposée à la

conversation: elle allait et venait autour de la table, attentive à servir son mari.

— Alors tu n'as pas faim? me dit-il.

— Non.

— Eh bien, va te coucher, et tâche de dormir tout de suite; sinon je me fâche.

Mère Barberin me lança un coup d'œil qui me disait d'obéir sans répliquer. Mais cette recommandation était inutile, je ne pensais pas à me révolter.

Je me dépêchai de me déshabiller et de me coucher. Mais dormir était une autre affaire.

On ne dort pas par ordre; on dort parce qu'on a sommeil et qu'on est tranquille.

Or, je n'avais pas sommeil et n'étais pas tranquille.

Terriblement tourmenté au contraire, et de plus très malheureux.

Comment cet homme était mon père! Alors pourquoi me traitait-il si durement?

Le nez collé contre la muraille je faisais effort pour chasser ces idées et m'endormir comme il me l'avait ordonné; mais c'était impossible; le sommeil ne venait pas; je ne m'étais jamais senti si bien éveillé.

Au bout d'un certain temps, je ne saurais dire combien, j'entendis qu'on s'approchait de mon lit.

Au pas lent, traînant et lourd je reconnus tout de suite que ce n'était pas mère Barberin.

Un souffle chaud effleura mes cheveux.

— Dors-tu? demanda une voix étouffée.

Je n'eus garde de répondre, car les terribles mots: "je me fâche" retentissaient encore à mon oreille.

— Il dort, dit mère Barberin; aussitôt couché, aussitôt endormi, c'est son habitude; tu peux parler sans craindre qu'il t'entende.

Sans doute, j'aurais dû dire que je ne dormais pas, mais je n'osai point; on m'avait commandé de dormir, je ne dormais pas, j'étais dans mon tort.

— Ton procès, où en est-il? demanda mère Barberin.

— Perdu! Les juges ont décidé que j'étais en faute de me trouver sous les échafaudages et que l'entrepreneur ne me devait rien.

Là-dessus il donna un coup de poing sur la table et se mit à jurer sans dire aucune parole sensée.

— Le procès perdu, reprit-il bientôt; notre argent perdu, estropié, la misère; voilà! Comme si ce n'était pas assez, en rentrant ici je trouve un enfant. M'expliqueras-tu pourquoi tu n'as pas fait comme je t'avais dit de faire?

— Parce que je n'ai pas pu.

— Tu n'as pas pu le porter aux Enfants trouvés?

— On n'abandonne pas comme ça un enfant qu'on a nourri de son lait et qu'on aime.

— Ce n'était pas ton enfant.

— Enfin je voulais faire ce que tu demandais, voilà précisément qu'il est tombé malade.

— Malade?

— Oui, malade; ce n'était pas le moment, n'est-ce pas, de le porter à l'hospice pour le tuer?

— Quand il a été guéri?

— C'est qu'il n'a pas été guéri tout de suite.

Après cette maladie en est venue une autre: il toussait, le pauvre petit, à vous fendre le cœur. C'était comme ça que notre pauvre petit Nicolas est mort; il me semblait que si je portais celui-là à la ville, il mourrait aussi.

— Mais après?

— Le temps avait marché. Puisque j'avais attendu jusque-là, je pouvais bien attendre encore.

— Quel âge a-t-il présentement?

— Huit ans.

— Eh bien! il ira à huit ans là où il aurait dû aller autrefois, et ça ne lui sera pas plus agréable:

— Ah! Jérôme, tu ne feras pas ça.

— Je ne ferai pas ça! Qui m'en empêchera? Crois-tu que nous pouvons le garder toujours?

Il y eut un moment de silence et je pus respirer; l'émotion me serrait la gorge au point de m'étouffer.

Bientôt mère Barberin reprit:

— Ah! comme Paris t'a changé! tu n'aurais pas parlé comme ça avant d'aller à Paris.

— Peut-être. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que si Paris m'a changé, il m'a aussi estropié. Comment gagner sa vie maintenant, la tienne, la mienne? nous n'avons plus d'argent. La vache est vendue. Faut-il que quand nous n'avons pas de quoi manger, nous nourrissions un enfant qui n'est pas le nôtre?

— C'est le mien.

— Ce n'est pas plus le tien que le mien. Ce n'est pas un enfant de paysan. Je le regardais pendant le

souper: c'est délicat, c'est maigre, pas de bras, pas de jambes.

— C'est le plus joli enfant du pays.

— Joli, je ne dis pas. Mais solide! Est-ce que c'est sa gentillesse qui lui donnera à manger? Est-ce qu'on est un travailleur avec des épaules comme les siennes? On est un enfant de la ville, et les enfants des villes, il ne nous en faut pas ici.

— Je te dis que c'est un brave enfant, et il a de l'esprit comme un chat, et avec cela bon cœur. Il travaillera pour nous.

— En attendant, il faudra que nous travaillions pour lui, et moi je ne peux plus travailler.

— Si ses parents le réclament, qu'est-ce que tu diras?

— Ses parents! Est-ce qu'il a des parents? S'il en avait, ils l'auraient cherché, et, depuis huit ans, trouvé bien sûr. Ils sont peut-être morts, d'ailleurs.

— S'ils ne le sont pas? Si un jour ils viennent nous le demander? J'ai dans l'idée qu'ils viendront.

— Que les femmes sont donc obstinées!

— Enfin, s'ils viennent?

— Eh bien! nous les enverrons à l'hospice. Mais assez causé. Tout cela m'ennuie. Demain je le conduirai au maire. Ce soir, je vais aller dire bonjour à François. Dans une heure je reviendrai.

La porte s'ouvrit et se referma.

Il était parti.

Alors me redressant vivement, je me mis à appeler mère Barberin.

— Ah! maman.

Elle accourut près de mon lit:

— Est-ce que tu me laisseras aller à l'hospice?

— Non, mon petit Remi, non.

Elle m'embrassa tendrement en me serrant dans ses bras.

Cette caresse me rendit le courage, et mes larmes s'arrêtèrent de couler.

— Tu ne dormais donc pas? me demanda-t-elle doucement.

— Ce n'est pas ma faute.

— Je ne te gronde pas; alors tu as entendu tout ce qu'a dit Jérôme?

— Oui, tu n'es pas ma maman, mais lui n'est pas mon père.

Je ne prononçai pas ces quelques mots sur le même ton, car si j'étais désolé d'apprendre qu'elle n'était pas ma mère, j'étais heureux, j'étais presque fier de savoir que lui n'était pas mon père. De là une contradiction dans mes sentiments qui se traduisit dans ma voix.

[Mère Barberin relates to Remi how he had been found when a mere child, wrapped in the finest of linen, and that Père Barbarin, thinking that he would be reclaimed some day by wealthy parents and a reward offered, had brought him to their home.]

III

LA TROUPE DU SIGNOR VITALIS

Sans doute je dormis la nuit entière sous l'impression du chagrin et de la crainte, car le lendemain matin en m'éveillant, mon premier mouvement fut de tâter mon lit et de regarder autour de moi, pour être certain qu'on ne m'avait pas emporté.

Pendant toute la matinée, Barberin ne me dit rien, et je commençai à croire que le projet de m'envoyer à l'hospice était abandonné. Sans doute mère Barberin avait parlé; elle l'avait décidé à me garder.

Mais comme midi sonnait, Barberin me dit de mettre ma casquette et de le suivre.

Et je n'avais plus qu'à le suivre.

Ce fut ainsi que nous entrâmes dans le village, et tout le monde sur notre passage se retourna pour nous voir passer, car j'avais l'air d'un chien hargneux qu'on mène en laisse.

Comme nous passions devant le café, un homme qui se trouvait sur le seuil appela Barberin et l'engagea à entrer.

Celui-ci me prenant par l'oreille me fit passer devant lui, et quand nous fûmes entrés il referma la porte.

Que faisait-on là dedans ? Que se passait-il derrière ses rideaux rouges ?

J'allais donc le savoir.

Tandis que Barberin se plaçait à une table avec le

maître du café qui l'avait engagé à entrer, j'allai m'asseoir près de la cheminée et regardai autour de moi.

Dans le coin opposé à celui que j'occupais, se trouvait un grand vieillard à barbe blanche, qui portait un costume bizarre et tel que je n'en avais jamais vu.

Auprès de lui trois chiens tassés sous sa chaise se chauffaient sans remuer. Un caniche blanc, un barbet noir, et une petite chienne grise à la mine futée et douce; le caniche était coiffé d'un vieux bonnet de police retenu sous son menton par une lanière de cuir.

Pendant que je regardais le vieillard avec une curiosité étonnée, Barberin et le maître du café causaient à demi-voix et j'entendais qu'il était question de moi.

Barberin racontait qu'il était venu au village pour me conduire au maire, afin que celui-ci demandât aux hospices de lui payer une pension pour me garder.

C'était donc là ce que mère Barberin avait pu obtenir de son mari, et je compris tout de suite que si Barberin trouvait avantage à me garder près de lui, je n'avais plus rien à craindre.

Le vieillard, sans en avoir l'air, écoutait aussi ce qui se disait; tout à coup il étendit la main droite vers moi, et s'adressant à Barberin:

—C'est cet enfant-là qui vous gêne? dit-il avec un accent étranger.

— Lui-même.

— Et vous croyez que l'administration des hospices

de votre département va vous payer des mois de nourrice ?

— Dame, puisqu'il n'y a pas de parents et qu'il est à ma charge, il faut bien que quelqu'un paye pour lui; c'est juste, il me semble.

— Je ne dis pas non, mais croyez-vous que tout ce qui est juste se fait ?

— Pour ça non.

— Eh bien, je crois que vous n'obtiendrez jamais la pension que vous demandez.

— Alors, il ira à l'hospice; il n'y a pas de loi qui l'oblige à rester quand même dans ma maison si je n'en veux pas.

— Vous avez consenti autrefois à le recevoir, c'était prendre l'engagement de le garder.

— Eh bien, je ne le garderai pas; et, quand je devrais le mettre dans la rue, je m'en débarrasserai.

— Il y aurait peut-être un moyen de vous en débarrasser tout de suite, dit le vieillard, après un moment de réflexion, et même de gagner quelque chose.

— Si vous me donnez ce moyen-là, je vous paye une bouteille, et de bon cœur encore.

— Commandez la bouteille, et votre affaire est faite.

— Sûrement ?

— Sûrement.

— Ce que vous voulez, n'est-ce pas, dit-il, c'est que cet enfant ne mange pas plus longtemps votre pain; ou bien s'il continue à le manger, c'est qu'on vous le paye ?

— Juste; parce que...

— Oh! le motif, vous savez, ça ne me regarde pas, je n'ai donc pas besoin de le connaître; il me suffit de savoir que vous ne voulez plus de l'enfant; s'il en est ainsi, donnez-le-moi, je m'en charge.

— Vous le donner!

— Dame, ne voulez-vous pas vous en débarrasser?

— Vous donner un enfant comme celui-là, un si bel enfant, car il est bel enfant, regardez-le.

— Je l'ai regardé.

— Remi! viens ici.

Je m'approchai de la table en tremblant.

— Allons! n'aie pas peur, petit, dit le vieillard.

— Regardez, continua Barberin.

— Je ne dis pas que c'est un vilain enfant. Si c'était un vilain enfant, je n'en voudrais pas, les monstres, ce n'est pas mon affaire.

— Ah! si c'était un monstre à deux têtes, ou seulement un nain...

— Vous ne parleriez pas de l'envoyer à l'hospice. Vous savez qu'un monstre a de la valeur et qu'on peut en tirer profit, soit en le louant, soit en l'exploitant soi-même. Mais celui-là n'est ni nain ni monstre; bâti comme tout le monde il n'est bon à rien.

— Il est bon pour travailler.

— Il est bien faible.

— Lui faible, allons donc! il est fort comme un homme, et solide, et sain; tenez, voyez ses jambes, en avez-vous jamais vu de plus droites?

Barberin releva mon pantalon.

— Trop minces, dit le vieillard.

— Et ses bras ? continua Barberin.

— Les bras comme les jambes; ça peut aller; mais ça ne résisterait pas à la fatigue et à la misère.

— Lui, ne pas résister; mais tâtez donc, voyez, tâtez vous-même.

Le vieillard passa sa main décharnée sur mes jambes en les palpant, secouant la tête et faisant la moue.

— C'est un enfant comme il y en a beaucoup, dit le vieillard, voilà la vérité, mais un enfant des villes: aussi est-il bien certain qu'il ne sera jamais bon à rien pour le travail de la terre; mettez-le un peu devant la charrue à piquer les bœufs, vous verrez combien il durera.

— Dix ans.

— Pas un mois.

— Mais voyez-le donc.

J'étais au bout de la table entre Barberin et le vieillard, poussé par l'un, repoussé par l'autre.

— Enfin, dit le vieillard, tel qu'il est je le prends. Seulement, bien entendu, je ne vous l'achète pas, je vous le loue. Je vous en donne vingt francs par an.

— Vingt francs!

— C'est un bon prix et je paye d'avance; vous touchez quatre belles pièces de cent sous et vous êtes débarrassé de l'enfant.

— Mais si je le garde, l'hospice me payera plus de dix francs par mois.

— Mettez-en sept, mettez-en huit, je connais les prix, et encore faudra-t-il que vous le nourrissiez.

— Il travaillera.

— Si vous le sentiez capable de travailler, vous ne voudriez pas le renvoyer. Ce n'est pas pour l'argent de leur pension qu'on prend les enfants de l'hospice, c'est pour leur travail; on en fait des domestiques qui payent et ne sont pas payés. Encore un coup, si celui-là était en état de vous rendre des services, vous le garderiez.

— En tous cas, j'aurais toujours les dix francs.

— Et si l'hospice, au lieu de vous le laisser, le donne à un autre, vous n'aurez rien du tout; tandis qu'avec moi, pas de chance à courir: toute votre peine consiste à allonger la main.

Il fouilla dans sa poche et en tira une bourse de cuir dans laquelle il prit quatre pièces d'argent qu'il étala sur la table en les faisant sonner.

— Pensez donc, s'écria Barberin, que cet enfant aura des parents un jour ou l'autre?

— Qu'importe?

— Il y aura du profit pour ceux qui l'auront élevé; si je n'avais pas compté là-dessus, je ne m'en serais jamais chargé.

Ce mot de Barberin: "Si je n'avais pas compté sur ses parents, je ne me serais jamais chargé de lui", me fit le détester un peu plus encore. Quel méchant homme!

— Et c'est parce que vous ne comptez plus sur ses parents, dit le vieillard, que vous le mettez à la porte.

Enfin à qui s'adresseront-ils, ces parents, si jamais ils paraissent? à vous, n'est-ce pas, et non à moi qu'ils ne connaissent pas?

— Et si c'est vous qui les retrouvez.

— Alors convenons que s'il a des parents un jour, nous partagerons le profit, et je mets trente francs.

— Mettez-en quarante.

— Non, pour les services qu'il me rendra, ce n'est pas possible.

— Et quels services voulez-vous qu'il vous rende? Pour de bonnes jambes, il a de bonnes jambes, pour de bons bras, il a de bons bras, je m'en tiens à ce que j'ai dit, mais enfin à quoi le trouvez-vous propre?

Le vieillard regarda Barberin d'un air narquois et vidant son verre à petits coups:

— A me tenir compagnie, dit-il; je me fais vieux et le soir quelquefois, après une journée de fatigue, quand le temps est mauvais, j'ai des idées tristes; il me distraira.

— Il est sûr que pour cela les jambes seront assez solides.

— Mais pas trop, car il faudra danser, et puis sauter, et puis marcher, et puis après avoir marché, sauter encore; enfin il prendra place dans la troupe du signor Vitalis.

— Et où est-elle cette troupe?

— Le signor Vitalis c'est moi, comme vous devez vous en douter; la troupe, je vais vous la montrer, puisque vous désirez faire sa connaissance.

Disant cela il ouvrit sa peau de mouton, et prit dans sa main un animal étrange qu'il tenait sous son bras gauche serré contre sa poitrine.

C'était cet animal qui plusieurs fois avait fait soulever la peau de mouton; mais ce n'était pas un petit chien comme je l'avais pensé.

Je ne trouvais pas de nom à donner à cette créature bizarre que je voyais pour la première fois, et que je regardais avec stupéfaction.

Elle était vêtue d'une blouse rouge bordée d'un galon doré, mais les bras et les jambes étaient nus, car c'étaient bien des bras et des jambes qu'elle avait et pas des pattes: seulement ces bras et ces jambes étaient couverts d'une peau noire, et non blanche ou carnée.

Noire aussi était la tête grosse à peu près comme mon poing fermé; la face était large et courte, le nez était retroussé avec des narines écartées, les lèvres étaient jaunes; mais ce qui plus que tout le reste me frappa, ce furent deux yeux très rapprochés l'un de l'autre, d'une mobilité extrême, brillants comme des miroirs.

— Ah! le vilain singe! s'écria Barberin.

Ce mot me tira de ma stupéfaction, car si je n'avais jamais vu des singes, j'en avais au moins entendu parler; ce n'était donc pas un enfant noir que j'avais devant moi, c'était un singe.

— Voici le premier sujet de ma troupe, dit Vitalis, c'est M. Joli-Cœur. Joli-Cœur, mon ami, saluez la société.

Joli-Cœur porta sa main fermée à ses lèvres et nous envoya à tous un baiser.

— Maintenant, continua Vitalis étendant sa main vers le caniche blanc, à un autre: le signor Capi va avoir l'honneur de présenter ses amis à l'estimable société ici présente.

A ce commandement le caniche qui jusque-là n'avait pas fait le plus petit mouvement, se leva vivement et se dressant sur ses pattes de derrière il croisa ses pattes de devant sur sa poitrine, puis il salua son maître si bas que son bonnet de police toucha le sol.

Ce devoir de politesse accompli, il se tourna vers ses camarades, et d'une patte, tandis qu'il tenait toujours l'autre sur sa poitrine, il leur fit signe d'approcher.

Les deux chiens, qui avaient les yeux attachés sur leur camarade, se dressèrent aussitôt, et se donnant chacun une patte de devant, comme on se donne la main dans le monde, ils firent gravement six pas en avant, puis après trois pas en arrière, et saluèrent la société.

— Celui que j'appelle Capi, continua Vitalis, autrement dit *Capitano* en italien, est le chef des chiens; c'est lui qui, comme le plus intelligent, transmet mes ordres. Ce jeune élégant à poil noir est le signor Zerbino, ce qui signifie le galant, nom qu'il mérite à tous les égards. Quant à cette jeune personne à l'air modeste, c'est la signora Dolce, une charmante Anglaise qui n'a pas volé son nom de douce. C'est avec ces sujets remarquables, à des titres différents

que j'ai l'avantage de parcourir le monde en gagnant ma vie plus ou moins bien, suivant les hasards de la bonne ou de la mauvaise fortune. Capi!

Le caniche croisa les pattes.

— Capi, venez ici, mon ami, et soyez assez aimable, je vous prie, — ce sont des personnages bien élevés à qui je parle toujours poliment, — soyez assez aimable pour dire à ce jeune garçon qui vous regarde avec des yeux ronds comme des billes, quelle heure il est.

Capi décroisa ses pattes, s'approcha de son maître, écarta la peau de mouton, fouilla dans la poche du gilet, en tira une grosse montre en argent, regarda le cadran et jappa deux fois distinctement, puis après ces deux jappements bien accentués, d'une voix forte et nette, il en poussa trois autres plus faibles.

Il était en effet deux heures et trois quarts.

— C'est bien, dit Vitalis, je vous remercie, signor Capi; et, maintenant, je vous prie d'inviter la signora Dolce à nous faire le plaisir de danser un peu à la corde.

Capi fouilla aussitôt dans la poche de la veste de son maître et en tira une corde. Il fit un signe à Zerbino et celui-ci alla vivement lui faire vis-à-vis. Alors Capi lui jeta un bout de la corde, et tous deux se mirent gravement à la faire tourner.

Quand le mouvement fut régulier, Dolce s'élança dans le cercle et sauta légèrement en tenant ses beaux yeux tendres sur les yeux de son maître.

— Vous voyez, dit celui-ci, que mes élèves sont intelligents; mais l'intelligence ne s'apprécie à toute sa

valeur que par la comparaison. Voilà pourquoi j'engage ce garçon dans ma troupe; il fera le rôle d'une bête et l'esprit de mes élèves n'en sera que mieux apprécié.

— Oh! pour faire la bête, interrompit Barberin.

— Il faut avoir de l'esprit, continua Vitalis, et je crois que ce garçon n'en manquera pas quand il aura pris quelques leçons. Au reste nous verrons bien. Et pour commencer nous allons en avoir tout de suite une preuve. S'il est intelligent il comprendra qu'avec le signor Vitalis on a la chance de se promener, de parcourir la France et dix autres pays, de mener une vie libre au lieu de rester derrière des bœufs, à marcher tous les jours dans le même champ, du matin au soir. Tandis que s'il n'est pas intelligent, il pleurera, il criera, et comme le signor Vitalis n'aime pas les enfants méchants, il ne l'emmènera pas avec lui. Alors l'enfant méchant ira à l'hospice où il faut travailler dur et manger peu.

J'étais assez intelligent pour comprendre ces paroles, mais de la compréhension à l'exécution, il y avait une terrible distance à franchir.

Assurément les élèves du signor Vitalis étaient bien drôles, bien amusants, et ce devait être amusant aussi de se promener toujours; mais pour les suivre et se promener avec eux il fallait quitter mère Barberin.

Il est vrai que si je refusais, je ne resterais peut-être pas avec mère Barberin, on m'enverrait à l'hospice.

Comme je demeurais troublé, les larmes dans les

yeux, Vitalis me frappa doucement du bout du doigt sur la joue.

— Allons, dit-il, l'enfant comprend puisqu'il ne crie pas, la raison entrera dans cette petite tête, et demain...

— Oh! monsieur, m'écriai-je; laissez-moi à maman Barberin, je vous en prie!

Mais avant d'en avoir dit davantage, je fus interrompu par un formidable aboiement de Capi.

En même temps le chien s'élança vers la table sur laquelle Joli-Cœur était resté assis.

Celui-ci, profitant d'un moment où tout le monde était tourné vers moi, avait doucement pris le verre de son maître, qui était plein de vin, et il était en train de le vider. Mais Capi, qui faisait bonne garde, avait vu cette friponnerie du singe, et, en fidèle serviteur qu'il était, il avait voulu l'empêcher.

— Monsieur Joli-Cœur, dit Vitalis, d'une voix sévère, vous êtes un gourmand et un fripon; allez vous mettre là-bas, dans le coin, le nez tourné contre la muraille, et vous, Zerbino, montez la garde devant lui; s'il bouge, donnez-lui une bonne claque. Quant à vous, monsieur Capi, vous êtes un bon chien; tendez-moi la patte que je vous la serre.

Tandis que le singe obéissait en poussant des petits cris étouffés, le chien, heureux, fier, tendait la patte à son maître.

— Maintenant, continua Vitalis, revenons à nos affaires. Je vous donne donc trente francs.

— Non, quarante.

Une discussion s'engagea ; mais bientôt Vitalis l'interrompit:

— Cet enfant doit s'ennuyer ici, dit-il; qu'il aille donc se promener dans la cour de l'auberge et s'amuser.

En même temps il fit un signe à Barberin.

— Oui, c'est cela, dit celui-ci, va dans la cour, mais n'en bouge pas avant que je t'appelle, ou sinon je me fâche.

Je n'avais qu'à obéir.

J'allai donc dans la cour, mais je n'avais pas le cœur à m'amuser. Je m'assis sur une pierre et restai à réfléchir.

C'était mon sort qui se décidait en ce moment même. Quel allait-il être? Le froid et l'angoisse me faisaient grelotter.

La discussion entre Vitalis et Barberin dura longtemps, car il s'écoula plus d'une heure avant que celui-ci vînt dans la cour.

Enfin je le vis paraître: il était seul. Venait-il me chercher pour me remettre aux mains de Vitalis?

— Allons! me dit-il, en route pour la maison.

La maison! Je ne quitterais donc pas mère Barberin ?

J'aurais voulu l'interroger, mais je n'osai pas, car il paraissait de fort mauvaise humeur.

La route se fit silencieusement.

Mais environ dix minutes avant d'arriver, Barberin qui marchait devant s'arrêta:

— Tu sais, me dit-il, en me prenant rudement par

l'oreille, que si tu racontes un seul mot de ce que tu as entendu aujourd'hui, tu le payeras cher; ainsi, attention!

IV

MES DÉBUTS

[Barberin considered an annual payment of forty francs for the use of Remi as proper. Vitalis was to call on the following day. During Mère Barberin's absence in the village Remi was given over to Vitalis and made a member of his troup, and they all set out together. The distance to the next town was long, but as Vitalis promised Remi a pair of shoes, a velvet vest, and a hat, the lad forgot his sorrow and marched on courageously. Rain prevented them from going beyond a small village. Here they put up in a barn, and during the night Capi and Remi became fast friends.]

Le lendemain nous nous mîmes en route de bonne heure.

N'étant jamais sorti de mon village, j'étais curieux de voir une ville.

Je dois avouer qu'Ussel ne m'éblouit point. Ses vieilles maisons à tourelles, qui font sans doute le bonheur des archéologues, me laissèrent tout à fait indifférent.

Il est vrai de dire que dans ces maisons ce que je cherchais, ce n'était point le pittoresque.

Une idée emplissait ma tête et obscurcissait mes yeux, ou tout au moins ne leur permettait de voir qu'une seule chose: une boutique de cordonnier.

Mes souliers, les souliers promis par Vitalis, l'heure était venue de les chausser.

Où était la bienheureuse boutique qui allait me les fournir ?

C'était cette boutique que je cherchais : le reste, tourelles, ogives, colonnes, n'avait aucun intérêt pour moi. Aussi le seul souvenir qui me reste d'Ussel est-il celui d'une boutique sombre et enfumée située auprès des halles. Il y avait en étalage devant sa devanture des vieux fusils, un habit galonné sur les coutures avec des épaulettes en argent, beaucoup de lampes, et dans des corbeilles de la ferraille, surtout des cadenas et des clefs rouillées.

Il fallait descendre trois marches pour entrer, et alors on se trouvait dans une grande salle, où la lumière du soleil n'avait assurément jamais pénétré depuis que le toit avait été posé sur la maison.

Comment une aussi belle chose que des souliers pouvait-elle se vendre dans un endroit aussi affreux !

Cependant Vitalis savait ce qu'il faisait en venant dans cette boutique, et bientôt j'eus le bonheur de chausser mes pieds dans des souliers ferrés qui pesaient bien dix fois le poids de mes sabots.

La générosité de mon maître ne s'arrêta pas là ; après les souliers, il m'acheta une veste de velours bleu, un pantalon de laine et un chapeau de feutre ; enfin tout ce qu'il m'avait promis.

Du velours pour moi, qui n'avais jamais porté que de la toile ; des souliers ; un chapeau quand je n'avais eu que mes cheveux pour coiffure ; décidément c'était le meilleur homme du monde, le plus généreux et le plus riche.

Il est vrai que le velours était froissé, il est vrai que la laine était rapée; il est vrai aussi qu'il était fort difficile de savoir quelle avait été la couleur primitive du feutre, tant il avait reçu de pluie et de poussière, mais ébloui par tant de splendeurs, j'étais insensible aux imperfections qui se cachaient sous leur éclat.

J'avais hâte de revêtir ces beaux habits, mais avant de me les donner, Vitalis leur fit subir une transformation qui me jeta dans un étonnement douloureux.

En rentrant à l'auberge, il prit des ciseaux dans son sac et coupa les deux jambes de mon pantalon à la hauteur des genoux.

Comme je le regardais avec des yeux ébahis:

— Ceci est à seule fin, me dit-il, que tu ne ressembles pas à tout le monde. Nous sommes en France, je t'habille en Italien; si nous allons en Italie, ce qui est possible, je t'habillerai en Français.

Cette explication ne faisant pas cesser mon étonnement, il continua:

— Que sommes-nous? Des artistes, n'est-ce pas? des comédiens qui par leur seul aspect doivent provoquer la curiosité. Crois-tu que si nous allions tantôt sur la place publique habillés comme des bourgeois ou des paysans, nous forcerions les gens à nous regarder et à s'arrêter autour de nous? Non, n'est-ce pas? Apprends donc que dans la vie le paraître est quelquefois indispensable; cela est fâcheux, mais nous n'y pouvons rien.

Voilà comment de Français que j'étais le matin, je devins Italien avant le soir.

Mon pantalon s'arrêtant au genou, Vitalis attacha mes bas avec des cordons rouges croisés tout le long de la jambe; sur mon feutre il croisa aussi d'autres rubans, et il l'orna d'un bouquet de fleurs en laine.

Je ne sais pas ce que d'autres auraient pu penser de moi, mais pour être sincère je dois déclarer que je me trouvai superbe; et cela devait être, car mon ami Capi, après m'avoir longuement contemplé, me tendit la patte d'un air satisfait.

— Maintenant que voilà ta toilette terminée, me dit Vitalis, quand je me fus coiffé de mon chapeau, nous allons nous mettre au travail, afin de donner demain, jour de marché, une grande représentation dans laquelle tu débuteras.

Je demandai ce que c'était que débuter, et Vitalis m'expliqua que c'était paraître pour la première fois devant le public en jouant la comédie.

— Nous donnerons demain notre première représentation, dit-il, et tu y figureras. Il faut donc que je te fasse répéter le rôle que je te destine.

Mes yeux étonnés lui dirent que je ne le comprenais pas.

— J'entends par rôle ce que tu auras à faire dans cette représentation. Si je t'ai emmené avec moi, ce n'est pas précisément pour te procurer le plaisir de la promenade. Je ne suis pas assez riche pour cela. C'est pour que tu travailles. Et ton travail consistera à jouer la comédie avec mes chiens et Joli-Cœur.

— Mais je ne sais pas jouer la comédie! m'écriai-je effrayé.

— C'est justement pour cela que je dois te l'apprendre. Tu penses bien que ce n'est pas naturellement que Capi marche si gracieusement sur ses deux pattes de derrière, pas plus que ce n'est pour son plaisir que Dolce danse à la corde. Capi a appris à se tenir debout sur ses pattes, et Dolce a appris aussi à danser à la corde: ils ont même dû travailler beaucoup et longtemps pour acquérir ces talents, ainsi que ceux qui les rendent d'habiles comédiens. Eh bien! toi aussi, tu dois travailler pour apprendre les différents rôles que tu joueras avec eux. Mettons-nous donc à l'ouvrage.

J'avais à cette époque des idées tout à fait primitives sur le travail. Je croyais que pour travailler il fallait bêcher la terre, ou fendre un arbre, ou tailler la pierre, et n'imaginais point autre chose.

— La pièce que nous allons représenter, continua Vitalis, a pour titre: *le Domestique de M. Joli-Cœur* ou *Le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense.* Voici le sujet: M. Joli-Cœur a eu jusqu'à ce jour un domestique dont il est très content, c'est Capi. Mais Capi devient vieux; et, d'un autre côté, M. Joli-Cœur veut un nouveau domestique. Capi se charge de lui en procurer un. Mais ce ne sera pas un chien qu'il se donnera pour successeur, ce sera un jeune garçon, un paysan nommé Remi.

— Comme moi?

— Non, comme toi; mais toi-même. Tu arrives de ton village pour entrer au service de Joli-Cœur.

— Les singes n'ont pas de domestiques.

— Dans les comédies ils en ont. Tu arrives donc, et M. Joli-Cœur trouve que tu as l'air d'un imbécile.

— Ce n'est pas amusant, cela.

— Qu'est-ce que cela te fait, puisque c'est pour rire? D'ailleurs, figure-toi que tu arrives véritablement chez un monsieur pour être domestique et qu'on te dit, par exemple, de mettre la table. Précisément en voici une qui doit servir dans notre représentation. Avance et dispose le couvert.

Sur cette table, il y avait des assiettes, un verre, un couteau, une fourchette et du linge blanc.

Comment devait-on arranger tout cela?

Comme je me posais ces questions, et restais les bras tendus, penché en avant, la bouche ouverte, ne sachant par où commencer, mon maître battit des mains en riant aux éclats.

— Bravo, dit-il, bravo, c'est parfait. Ton jeu de physionomie est excellent. Le garçon que j'avais avant toi prenait une mine futée et son air disait clairement: "Vous allez voir comme je fais bien la bête", tu ne dis rien, toi, tu es, ta naïveté est admirable.

— Je ne sais pas ce que je dois faire.

— Et c'est par là précisément que tu es excellent. Demain, dans quelques jours, tu sauras à merveille ce que tu devras faire. C'est alors qu'il faudra te rappeler l'embarras que tu éprouves présentement, et feindre ce que tu ne sentiras plus. Si tu peux retrouver ce jeu de physionomie et cette attitude, je te prédis le plus beau succès. Qu'est ton personnage

dans ma comédie? Celui d'un jeune paysan qui n'a rien vu et qui ne sait rien; il arrive chez un singe et il se trouve plus ignorant et plus maladroit que ce singe; de là mon sous-titre: "le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense"; plus bête que Joli-Cœur, voilà ton rôle; pour le jouer dans la perfection, tu n'aurais qu'à rester ce que tu es en ce moment, mais comme cela est impossible, tu devras te rappeler ce que tu as été et devenir artistiquement ce que tu ne seras plus naturellement.

Le Domestique de M. Joli-Cœur n'était pas une grande comédie, et sa représentation ne prenait pas plus de vingt minutes. Mais notre répétition dura près de trois heures; Vitalis nous faisant recommencer deux fois, quatre fois, dix fois la même chose, aux chiens comme à moi.

Ceux-ci, en effet, avaient oublié certaines parties de leur rôle, et il fallait les leur apprendre de nouveau.

— Eh bien, me dit-il, quand la répétition fut terminée, crois-tu que tu t'habitueras à jouer la comédie?

— Je ne sais pas.

— Cela t'ennuie-t-il?

— Non, cela m'amuse.

— Alors tout ira bien; tu as de l'intelligence, et ce qui est plus précieux encore peut-être, de l'attention; avec de l'attention et de la docilité, on arrive à tout. Vois mes chiens et compare-les à Joli-Cœur. Joli-Cœur a peut-être plus de vivacité et d'intelligence, mais il n'a pas de docilité. Il apprend facilement ce

qu'on lui enseigne, mais il l'oublie aussitôt. D'ailleurs ce n'est jamais avec plaisir qu'il fait ce qu'on lui demande; volontiers il se révolterait, et toujours il est contrariant. Cela tient à sa nature, et voilà pourquoi je ne me fâche pas contre lui : le singe n'a pas, comme le chien, la conscience du devoir, et par là il lui est très inférieur. Comprends-tu cela?

— Il me semble.

— Sois donc attentif, mon garçon; sois docile; fais de ton mieux ce que tu dois faire. Dans la vie, tout est là!

Mes camarades, les chiens et le singe, avaient sur moi le grand avantage d'être habitués à paraître en public, de sorte qu'ils virent arriver le lendemain sans crainte. Pour eux il s'agissait de faire ce qu'ils avaient déjà fait cent fois, mille fois peut-être.

Aussi mon émotion était-elle vive, lorsque le lendemain nous quittâmes notre auberge pour nous rendre sur la place, où devait avoir lieu notre représentation.

Vitalis ouvrait la marche, la tête haute, la poitrine cambrée, et il marquait le pas des deux bras et des pieds en jouant une valse sur un fifre en métal.

Derrière lui venait Capi, sur le dos duquel se prélassait M. Joli-Cœur, en costume de général anglais, habit et pantalon rouge galonné d'or, avec un chapeau à claque surmonté d'un large plumet.

Puis, à une distance respectueuse s'avançaient sur une même ligne Zerbino et Dolce.

Enfin je formais la queue du cortège, qui, grâce à

l'espacement indiqué par notre maître, tenait une certaine place dans la rue.

Mais ce qui mieux encore que la pompe de notre défilé provoquait l'attention, c'étaient les sons perçants du fifre qui allaient jusqu'au fond des maisons éveiller la curiosité des habitants d'Ussel. On accourait sur les portes pour nous voir passer, les rideaux de toutes les fenêtres se soulevaient rapidement.

Quelques enfants s'étaient mis à nous suivre, des paysans ébahis s'étaient joints à eux, et quand nous étions arrivés sur la place, nous avions derrière nous et autour de nous un véritable cortège.

Notre salle de spectacle fut vite dressée; elle consistait en une corde attachée à quatre arbres, de manière à former un carré long, au milieu duquel nous nous plaçâmes.

La première partie de la représentation consista en différents tours exécutés par les chiens; mais ce que furent ces tours, je ne saurais le dire, occupé que j'étais à me répéter mon rôle et troublé par l'inquiétude.

Tout ce que je me rappelle, c'est que Vitalis avait abandonné son fifre et l'avait remplacé par un violon au moyen duquel il accompagnait les exercices des chiens, tantôt avec des airs de danse tantôt avec une musique douce et tendre.

La foule s'était amassée contre nos cordes, et quand je regardais autour de moi, machinalement bien plus qu'avec une intention déterminée, je voyais une infi-

nité de prunelles qui, toutes fixées sur nous, semblaient projeter des rayons.

La première pièce terminée, Capi prit une sébile entre ses dents, et marchant sur ses pattes de derrière, commença à faire le tour "de l'honorable société." Lorsque les sous ne tombaient pas dans la sébile, il s'arrêtait, et plaçant celle-ci dans l'intérieur du cercle hors la portée des mains, il posait ses deux pattes de devant sur le spectateur récalcitrant, poussait deux ou trois aboiements, et frappait des petits coups sur la poche qu'il voulait ouvrir.

Alors dans le public c'étaient des cris, des propos joyeux et des railleries.

— Il est malin, le caniche, il connaît ceux qui ont le gousset garni.

— Allons, la main à la poche!

— Il donnera!

— Il ne donnera pas!

— L'héritage de votre oncle vous le rendra.

Et le sou était finalement arraché des profondeurs où il se cachait.

Pendant ce temps, Vitalis, sans dire un mot, mais ne quittant pas la sébile des yeux, jouait des airs joyeux sur son violon qu'il levait et qu'il baissait selon la mesure.

Bientôt Capi revint auprès de son maître, portant fièrement la sébile pleine.

C'était à Joli-Cœur et à moi d'entrer en scène.

— Mesdames et messieurs, dit Vitalis en gesticulant d'une main avec son archet et de l'autre avec

son violon, nous allons continuer le spectacle par une charmante comédie intitulée: *le Domestique de M. Joli-Cœur*, ou *Le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense.* Un homme comme moi ne s'abaisse pas à faire d'avance l'éloge de ses pièces et de ses acteurs; je ne vous dis donc qu'une chose: écarquillez les yeux, ouvrez les oreilles et préparez vos mains pour applaudir.

Ce qu'il appelait "une charmante comédie" était en réalité une pantomime, c'est-à-dire une pièce jouée avec des gestes et non avec des paroles. Et cela devait être ainsi, par cette bonne raison que deux des principaux acteurs, Joli-Cœur et Capi, ne savaient pas parler, et que le troisième (qui était moi-même) aurait été parfaitement incapable de dire deux mots.

Cependant, pour rendre le jeu des comédiens plus facilement compréhensible, Vitalis l'accompagnait de quelques paroles qui préparaient les situations de la pièce et les expliquaient.

Ce fut ainsi que jouant en sourdine un air guerrier, il annonça l'entrée de M. Joli-Cœur, général anglais qui avait gagné ses grades et sa fortune dans les guerres des Indes. Jusqu'à ce jour, M. Joli-Cœur n'avait eu pour domestique que le seul Capi, mais il voulait se faire servir désormais par un homme, ses moyens lui permettant ce luxe: les bêtes avaient été assez longtemps les esclaves des hommes, il était temps que cela changeât.

En attendant que ce domestique arrivât, le général Joli-Cœur se promenait en long et en large, et fumait

son cigare. Il fallait voir comme il lançait sa fumée au nez du public!

Il s'impatientait, le général, et il commençait à rouler de gros yeux comme quelqu'un qui va se mettre en colère; il se mordait les lèvres et frappait la terre du pied.

Au troisième coup de pied, je devais entrer en scène, amené par Capi.

Si j'avais oublié mon rôle, le chien me l'aurait rappelé. Au moment voulu, il me tendit la patte et m'introduisit auprès du général.

Celui-ci, en m'apercevant, leva les deux bras d'un air désolé. Eh quoi! c'était là le domestique qu'on lui présentait? Puis il vint me regarder sous le nez et tourner autour de moi en haussant les épaules.

Sa mine fut si drôlatique que tout le monde éclata de rire: on avait compris qu'il me prenait pour un parfait imbécile; et c'était aussi le sentiment des spectateurs.

La pièce était, bien entendu, bâtie pour montrer cette imbécillité sous toutes les faces; dans chaque scène je devais faire quelque balourdise nouvelle, tandis que Joli-Cœur, au contraire, devait trouver une occasion pour développer son intelligence et son adresse.

Après m'avoir examiné longuement, le général, pris de pitié, me faisait servir à déjeuner.

— Le général croit que quand ce garçon aura mangé il sera moins bête, disait Vitalis, nous allons voir cela.

Et je m'asseyais devant une petite table sur laquelle le couvert était mis, une serviette posée sur mon assiette.

Que faire de cette serviette ?

Capi m'indiquait que je devais m'en servir.

Après avoir bien cherché, je me mouchai dedans.

Là-dessus le général se tordit de rire, et Capi tomba les quatre pattes en l'air renversé par ma stupidité.

Voyant que je me trompais, je contemplais de nouveau la serviette, me demandant comment l'employer.

Enfin une idée m'arriva; je roulai la serviette et m'en fis une cravate.

Nouveaux rires du général, nouvelle chute de Capi.

Ainsi de suite jusqu'au moment où le général exaspéré m'arracha de ma chaise s'assit à ma place et mangea le déjeuner qui m'était destiné.

Ah! il savait se servir d'une serviette, le général. Avec quelle grâce il la passa dans une boutonnière de son uniforme et l'étala sur ses genoux. Avec quelle élégance il cassa son pain, et vida son verre!

Mais où ses belles manières produisirent un effet irrésistible, ce fut lorsque, le déjeuner terminé, il demanda un cure-dent et le passa rapidement entre ses dents.

Les applaudissements éclatèrent de tous les côtés et la représentation s'acheva dans un triomphe.

Comme le singe était intelligent! comme le domestique était bête!

En revenant à notre auberge, Vitalis me fit ce com-

pliment, et j'étais déjà si bien comédien, que je fus fier de cet éloge.

V

DEVANT LA JUSTICE

[In time Vitalis proved to be a true friend to Remi. He taught him to read and to sing; the boy's duty was to take care of the troup and prepare it for the performances. They travelled on for days and weeks, through Bordeaux and Pau; here they remained until spring, and after a long journey reached Toulouse.]

Un soir, nous arrivâmes dans une grande ville, située au bord d'une rivière, au milieu d'une plaine fertile: les maisons fort laides pour la plupart, étaient construites en briques rouges; les rues étaient pavées de petits cailloux pointus, durs aux pieds des voyageurs qui avaient fait une dizaine de lieues dans leur journée. Mon maître me dit que nous étions à Toulouse et que nous y resterions longtemps.

Comme à l'ordinaire, notre premier soin, le lendemain, fut de chercher des endroits propices à nos représentations.

Nous en trouvâmes un grand nombre, car les promenades ne manquent pas à Toulouse, surtout dans la partie de la ville qui avoisine le Jardin des Plantes; il y a là une belle pelouse ombragée de grands arbres, sur laquelle viennent déboucher plusieurs boulevards qu'on appelle des allées. Ce fut dans une de ces allées que nous nous installâmes, et

dès nos premières représentations nous eûmes un public nombreux.

Par malheur, l'homme de police qui avait la garde de cette allée, vit cette installation avec déplaisir, et, soit qu'il n'aimât pas les chiens, soit que nous fussions une cause de dérangement dans son service, soit toute autre raison, il voulut nous faire abandonner notre place.

Peut-être, dans notre position, eût-il été sage de céder à cette tracasserie, car la lutte entre de pauvres saltimbanques tels que nous et des gens de police n'était pas à armes égales, mais mon maître n'en jugea pas ainsi.

Bien qu'il ne fût qu'un montreur de chiens savants, pauvre et vieux,—au moins présentement et en apparence, il avait de la fierté; de plus il avait ce qu'il appelait le sentiment de son droit, c'est-à-dire, ainsi qu'il me l'expliqua, la conviction qu'il devait être protégé tant qu'il ne ferait rien de contraire aux lois ou aux règlements de police.

Il refusa donc d'obéir à l'agent lorsque celui-ci voulut nous expulser de notre allée.

Lorsque mon maître ne voulait pas se laisser emporter par la colère, ou bien lorsqu'il lui prenait fantaisie de se moquer des gens, — ce qui lui arrivait souvent, — il avait pour habitude d'exagérer sa politesse italienne: c'était à croire alors, en entendant ses façons de s'exprimer, qu'il s'adressait à des personnages considérables.

— L'illustrissime représentant de l'autorité, dit-il

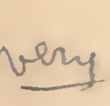
en répondant chapeau bas à l'agent de police, peut-il me montrer un règlement émanant de ladite autorité, par lequel il serait interdit à d'infimes baladins tels que nous d'exercer leur chétive industrie sur cette place publique?

L'agent répondit qu'il n'y avait pas à discuter, mais à obéir.

— Assurément, répliqua Vitalis, et c'est bien ainsi que je l'entends; aussi je vous promets de me conformer à vos ordres aussitôt que vous m'aurez fait savoir en vertu de quels règlements vous les donnez.

Ce jour-là, l'agent de police nous tourna le dos tandis que mon maître, le chapeau à la main, le bras arrondi et la taille courbée, l'accompagnait en riant silencieusement.

Mais il revint le lendemain et, franchissant les cordes qui formaient l'enceinte de notre théâtre, il se jeta au beau milieu de notre représentation.



— Il faut museler vos chiens, dit-il durement à Vitalis.

— Museler mes chiens!

— Il y a un règlement de police; vous devez le connaître.

Nous étions en train de jouer le *Malade purgé,* et comme c'était la première représentation de cette comédie à Toulouse, notre public était plein d'attention.

L'intervention de l'agent provoqua des murmures et des réclamations.

— N'interrompez pas!

— Laissez finir la représentation.

Mais d'un geste, Vitalis réclama et obtint le silence.

Alors ôtant son feutre dont les plumes balayèrent le sable tant son salut fut humble, il s'approcha de l'agent en faisant trois profondes révérences.

— L'illustrissime représentant de l'autorité n'a-t-il pas dit que je devais museler mes comédiens? demanda-t-il.

— Oui, muselez vos chiens et plus vite que ça.

— Museler Capi, Zerbino, Dolce, s'écria Vitalis, s'adressant bien plus au public qu'à l'agent, mais votre seigneurie n'y pense pas! Comment le savant médecin Capi, connu de l'univers entier, pourra-t-il ordonner ses médicaments purgatifs pour expulser la bile de l'infortuné M. Joli-Cœur, si ledit Capi porte au bout de son nez une muselière? encore si c'était un autre instrument mieux approprié à sa profession de médecin.

Sur ce mot, il y eut une explosion de rires et l'on entendit les voix cristallines des enfants se mêler aux voix gutturales des parents.

Vitalis, encouragé par ces applaudissements, continua:

— Et comment la charmante Dolce, notre garde-malade, pourra-t-elle user de son éloquence et de ses charmes pour décider notre malade à se laisser balayer et nettoyer les entrailles, si, au bout de son nez elle porte ce que l'illustre représentant de l'autorité veut lui imposer? Je le demande à l'honorable so-

ciété et la prie respectueusement de prononcer entre nous.

L'honorable société appelée ainsi à se prononcer, ne répondit pas directement, mais ses rires parlaient pour elle: on approuvait Vitalis, on se moquait de l'agent, et surtout on s'amusait des grimaces de Joli-Cœur, qui, s'étant placé derrière "l'illustrissime représentant de l'autorité," faisait des grimaces dans le dos de celui-ci, croisant ses bras comme lui, se campant le poing sur la hanche et rejetant sa tête en arrière avec des mines et des contorsions tout à fait réjouissantes.

Agacé par le discours de Vitalis, exaspéré par les rires du public, l'agent de police, qui n'avait pas l'air d'un homme patient, tourna brusquement sur ses talons.

Alors il aperçut le singe qui se tenait le poing sur la hanche dans l'attitude d'un matamore; durant quelques secondes l'homme et la bête restèrent en face l'un de l'autre, se regardant comme s'il s'agissait de savoir lequel des deux baisserait les yeux le premier.

Les rires qui éclatèrent, irrésistibles et bruyants, mirent fin à cette scène.

— Si demain vos chiens ne sont pas muselés, s'écria l'agent, en nous menaçant du poing, je vous fais un procès; je ne vous dis que cela.

— A demain, signor, dit Vitalis, à demain.

Et tandis que l'agent s'éloignait à grands pas, Vitalis resta courbé en deux dans une attitude respectueuse; puis, la représentation continua.

Je croyais que mon maître allait acheter des muselières pour nos chiens: mais il n'en fit rien et la soirée s'écoula même sans qu'il parlât de sa querelle avec l'homme de police.

Alors je m'enhardis à lui en parler moi-même.

— Si vous voulez que Capi ne brise pas demain sa muselière pendant la représentation, lui dis-je, il me semble qu'il serait bon de la lui mettre un peu à l'avance. En le surveillant, on pourrait peut-être l'y habituer.

— Tu crois donc que je vais leur mettre une carcasse de fer ?

— Dame, il me semble que l'agent est disposé à vous tourmenter.

— Tu n'es qu'un paysan, et comme tous les paysans tu perds la tête par peur de la police et des gendarmes. Mais sois tranquille, je m'arrangerai demain pour que l'agent ne puisse pas me faire un procès, et en même temps pour que mes élèves ne soient pas trop malheureux. D'un autre côté, je m'arrangerai aussi pour que le public s'amuse un peu. Il faut que cet agent nous procure plus d'une bonne recette, et joue un rôle comique dans la pièce que je lui prépare, cela donnera de la variété à notre répertoire et nous fera rire nous-mêmes un peu. Pour cela, tu te rendras tout seul demain à notre place avec Joli-Cœur; tu tendras les cordes, tu joueras quelques morceaux de harpe, et quand tu auras autour de toi un public suffisant, et que l'agent sera arrivé, je

ferai mon entrée avec les chiens. C'est alors que la comédie commencera.

Il ne me plaisait guère de m'en aller tout seul ainsi préparer notre représentation, mais je commençais à connaître mon maître et à savoir quand je pouvais lui résister; or, il était évident que dans les circonstances présentes je n'avais aucune chance de lui faire abandonner la partie de plaisir sur laquelle il comptait; je me décidai donc à obéir.

Le lendemain, je m'en allai à notre place ordinaire, et tendis mes cordes. J'avais à peine joué quelques mesures, qu'on accourut de tous côtés, et qu'on s'entassa dans l'enceinte que je venais de tracer.

En ces derniers temps, surtout pendant notre séjour à Pau, mon maître m'avait fait travailler la harpe, et je commençais à ne pas trop mal jouer quelques morceaux qu'il m'avait appris. Il y avait entre autres une *canzonetta* napolitaine que je chantais en m'accompagnant de la harpe et qui me valait toujours des applaudissements.

J'étais déjà artiste par plus d'un côté, et par conséquent disposé à croire, quand notre troupe avait du succès, que c'était à mon talent que ce succès était dû; cependant ce jour-là j'eus le bon sens de comprendre que ce n'était point pour entendre ma *canzonetta* qu'on se pressait ainsi dans nos cordes.

Ceux qui avaient assisté la veille à la scène de l'agent de police, étaient revenus, et ils avaient amené avec eux des amis. On aime peu les gens de police, à Toulouse, comme à peu près partout ailleurs, et l'on

était curieux de voir comment le vieil Italien se tirerait d'affaire et roulerait son ennemi. Bien que Vitalis n'eût pas prononcé d'autres mots que: "A demain, signor," il avait été compris par tout le monde que ce rendez-vous donné et accepté était l'annonce d'une grande représentation dans laquelle on trouverait des occasions de rire et de s'amuser aux dépens de la police.

Aussi en me voyant seul avec Joli-Cœur, plus d'un spectateur inquiet m'interrompait-il pour me demander si "l'Italien" ne viendrait pas.

— Il va arriver bientôt.

Et je continuai ma *canzonetta.*

Ce ne fut pas mon maître qui arriva, ce fut l'agent de police. Joli-Cœur l'aperçut le premier, et aussitôt, se campant la main sur la hanche et rejetant sa tête en arrière, il se mit à se promener autour de moi en long et en large, raide, cambré, avec une prestance ridicule.

Le public partit d'un éclat de rire et applaudit à plusieurs reprises.

L'agent fut déconcerté et me lança des yeux furieux.

Bien entendu, cela redoubla l'hilarité du public.

J'avais moi-même envie de rire, mais d'un autre côté je n'étais guère rassuré. Comment tout cela allait-il finir? Quand Vitalis était là, c'était bien, il répondait à l'agent. Mais j'étais seul, et, je l'avoue, je ne savais comment je répondrais si l'agent m'interpellait.

La figure de l'agent n'était pas faite pour me donner bonne espérance: elle était vraiment furieuse, exaspérée par la colère.

Il allait de long en large devant mes cordes et quand il passait près de moi, il avait une façon de me regarder par-dessus son épaule qui me faisait craindre une mauvaise fin.

Joli-Cœur, qui ne comprenait pas la gravité de la situation, s'amusait de l'attitude de l'agent. Il se promenait, lui aussi, le long de ma corde, mais en dedans, tandis que l'agent se promenait en dehors, et en passant devant moi, il me regardait par-dessus son épaule avec une mine si drôle, que les rires du public redoublaient.

Ne voulant point pousser à bout l'exaspération de l'agent, j'appelai Joli-Cœur, mais celui-ci n'était point en disposition d'obéissance, ce jeu l'amusait, et il refusa de m'obéir, continuant sa promenade en courant, et m'échappant lorsque je voulais le prendre.

Je ne sais comment cela se fit, mais l'agent que la colère aveuglait sans doute, s'imagina que j'excitais le singe, et vivement, il enjamba la corde.

En deux enjambées il fut sur moi, et je me sentis à moitié renversé par un soufflet.

Quand je me remis sur mes jambes et rouvris les yeux, Vitalis, survenu je ne sais comment, était placé entre moi et l'agent qu'il tenait par le poignet.

— Je vous défends de frapper cet enfant, dit-il; ce que vous avez fait est une lâcheté.

L'agent voulut dégager sa main, mais Vitalis serra la sienne.

Et, pendant quelques secondes, les deux hommes se regardèrent en face, les yeux dans les yeux.

L'agent était fou de colère.

Mon maître était magnifique de noblesse: il tenait haute sa belle tête encadrée de cheveux blancs et son visage exprimait l'indignation et le commandement.

Il me sembla que, devant cette attitude, l'agent allait rentrer sous terre, mais il n'en fut rien; d'un mouvement vigoureux, il dégagea sa main, empoigna mon maître par le collet et le poussa devant lui avec brutalité.

Vitalis faillit tomber, tant la poussée avait été rude; mais il se redressa, et, levant son bras droit, il en frappa fortement le poignet de l'agent.

Mon maître était un vieillard vigoureux, il est vrai, mais enfin un vieillard; l'agent un homme jeune encore et plein de force, la lutte entre eux n'aurait pas été longue.

Mais il n'y eut pas lutte.

— Que voulez-vous? demanda Vitalis.

— Je vous arrête, suivez-moi au poste.

— Pourquoi avez-vous frappé cet enfant?

— Pas de paroles, suivez-moi!

Vitalis ne répondit pas, mais se tournant vers moi:

— Rentre à l'auberge, me dit-il, restes-y avec les chiens, je te ferai parvenir des nouvelles.

Il n'en put pas dire davantage, l'agent l'entraîna.

Ainsi finit cette représentation, que mon maître

avait voulu faire amusante et qui s'acheva si tristement.

Le premier mouvement des chiens avait été de suivre leur maître, mais je leur ordonnai de rester près de moi, et, habitués à obéir, ils revinrent sur leurs pas. Je m'aperçus alors qu'ils étaient muselés, mais au lieu d'avoir le nez pris dans une carcasse en fer ou dans un filet, ils portaient tout simplement une faveur en soie nouée avec des bouffettes autour de leur museau; pour Capi, qui était à poil blanc, la faveur était rouge; pour Zerbino, qui était noir, blanche; pour Dolce, qui était grise, bleue. C'étaient des muselières de théâtre, et Vitalis avait ainsi costumé les chiens sans doute pour la farce qu'il voulait jouer à l'agent.

Le public s'était rapidement dispersé: quelques personnes seulement avaient gardé leurs places, discutant sur ce qui venait de se passer.

— Le vieux a eu raison.

— Il a eu tort.

— Pourquoi l'agent a-t-il frappé l'enfant, qui ne lui avait rien dit ni rien fait?

— Mauvaise affaire; le vieux ne s'en tirera pas sans prison, si l'agent constate la rébellion.

Je rentrai à l'auberge fort affligé et très inquiet.

VI

EN BATEAU

[Vitalis was arrested, fined one hundred francs and sent to prison for two months. Remi returned to the inn, but was ordered to leave immediately. He got his company together and started out alone. He was driven out of the first village he reached; in the second Zerbino escaped and, entering a shop, stole a piece of meat and was angrily pursued by the old woman who owned the shop. Thus the troup was in a critical position, all hungry, nothing to eat and no money. Zerbino failed to appear; Remi decided to linger until evening for the dog. How should he spend the time?]

A quoi nous occuper?

Comme j'examinais cette question, je me souvins que Vitalis m'avait dit qu'à la guerre quand un régiment était fatigué par une longue marche, on faisait jouer la musique, si bien qu'en entendant des airs gais ou entraînants, les soldats oubliaient leurs fatigues.

Si je jouais un air gai, peut-être oublierions-nous tous notre faim; en tous cas étant occupé à jouer et les chiens à danser avec Joli-Cœur, le temps passerait plus vite pour nous.

Je pris ma harpe, qui était posée contre un arbre, et tournant le dos au canal, après avoir mis mes comédiens en position, je commençai à jouer un air de danse, puis après une valse.

Tout d'abord mes acteurs ne semblaient pas très

disposés à la danse, il était évident qu'un morceau de pain eût bien mieux fait leur affaire, mais peu à peu ils s'animèrent, la musique produisit son effet obligé, nous oubliâmes tous le morceau de pain que nous n'avions pas et nous ne pensâmes plus, moi qu'à jouer, eux qu'à danser.

Tout à coup j'entendis une voix claire, une voix d'enfant crier: "bravo!" Cette voix venait de derrière moi. Je me retournai vivement.

Un bateau était arrêté sur le canal, l'avant tourné vers la rive sur laquelle je me trouvais; les deux chevaux qui le traînaient avaient fait halte sur la rive opposée.

C'était un singulier bateau, et tel que je n'en avais pas encore vu de pareil; il était beaucoup plus court que les péniches qui servent ordinairement à la navigation sur les canaux, et au-dessus de son pont peu élevé sur l'eau était construite une sorte de galerie vitrée; à l'avant de cette galerie se trouvait une verandah ombragée par des plantes grimpantes dont le feuillage accroché çà et là aux découpures du toit retombait par places en cascades vertes: sous cette verandah j'aperçus deux personnes: une dame jeune encore, à l'air noble et mélancolique, qui se tenait debout, et un enfant, un garçon à peu près de mon âge qui me parut couché.

C'était cet enfant sans doute qui avait crié "bravo."

Remis de ma surprise, car cette apparition n'avait rien d'effrayant, je soulevai mon chapeau afin de remercier celui qui m'avait applaudi.

— C'est pour votre plaisir que vous jouez? me demanda la dame, parlant avec un accent étranger.

— C'est pour faire travailler mes comédiens et aussi... pour me distraire.

L'enfant fit un signe et la dame se pencha vers lui.

— Voulez-vous jouer encore? me demanda la dame en relevant la tête.

Si je voulais jouer! Jouer pour un public qui m'arrivait si à propos. Je ne me fis pas prier.

— Voulez-vous une danse ou une comédie? dis-je.

— Oh! une comédie! s'écria l'enfant.

Mais la dame interrompit pour dire qu'elle préférait une danse.

— La danse, c'est trop court, s'écria l'enfant.

— Après la danse, nous pourrons, si l'honorable société le désire, représenter différents tours, "tels qu'ils se font dans les cirques de Paris."

C'était une phrase de mon maître, je tâchai de la débiter comme lui avec noblesse. En réfléchissant, j'étais bien aise qu'on eût refusé la comédie, car j'aurais été assez embarrassé pour organiser la représentation, d'abord parce que Zerbino me manquait et aussi parce que je n'avais pas les costumes et les accessoires nécessaires.

Je repris donc ma harpe et je commençai à jouer une valse; aussitôt Capi entoura la taille de Dolce avec ses deux pattes et ils se mirent à tourner en mesure. Puis Joli-Cœur dansa un pas seul. Puis successivement nous passâmes en revue tout notre

répertoire. Nous ne sentions pas la fatigue. Quant à mes comédiens, ils avaient assurément compris qu'un dîner serait le paiement de leurs peines, et ils ne s'épargnaient pas plus que je m'épargnais moi-même.

Tout à coup, au milieu d'un de mes exercices, je vis Zerbino sortir d'un buisson, et quand ses camarades passèrent près de lui, il se plaça effrontément au milieu d'eux et prit son rôle.

Tout en jouant et en surveillant mes comédiens, je regardais de temps en temps le jeune garçon, et, chose étrange, bien qu'il parût prendre grand plaisir à nos exercices, il ne bougeait pas: il restait couché, allongé, dans une immobilité complète, ne remuant que les deux mains pour nous applaudir. Etait-il paralysé ? il semblait qu'il était attaché sur une planche.

Insensiblement le vent avait poussé le bateau contre la berge sur laquelle je me trouvais et je voyais maintenant l'enfant comme si j'avais été sur le bateau même près de lui: il était blond de cheveux, son visage était pâle, si pâle qu'on suivait les veines bleues de son front sous sa peau transparente; son expression était la douceur et la tristesse avec quelque chose de maladif.

— Combien faites-vous payer les places à votre théâtre ? me demanda la dame.

— On paye selon le plaisir qu'on a éprouvé.

— Alors, maman, il faut payer très cher, dit l'enfant.

Puis il ajouta quelques paroles dans une langue que je ne comprenais pas.

— Arthur voudrait voir vos acteurs de plus près, me dit la dame.

Je fis un signe à Capi qui prenant son élan, sauta dans le bateau.

— Et les autres? cria Arthur.

Zerbino et Dolce suivirent leur camarade.

— Et le singe!

Joli-Cœur aurait facilement fait le saut, mais je n'étais jamais sûr de lui; une fois à bord, il pouvait se livrer à des plaisanteries qui n'auraient peut-être pas été du goût de la dame.

— Est-il méchant? demanda-t-elle.

— Non, madame; mais il n'est pas toujours obéissant et j'ai peur qu'il ne se conduise pas convenablement.

— Eh bien! embarquez avec lui.

Disant cela, elle fit signe à un homme qui se tenait à l'arrière auprès du gouvernail, et aussitôt cet homme passant à l'avant jeta une planche sur la berge.

C'était un pont. Il me permit d'embarquer sans risquer le saut périlleux, et j'entrai dans le bateau gravement, ma harpe sur l'épaule et Joli-Cœur dans ma main.

— Le singe! le singe! s'écria Arthur.

Je m'approchai de l'enfant, et, tandis qu'il flattait et caressait Joli-Cœur, je pus l'examiner à loisir.

Chose surprenante, il était bien véritablement attaché sur une planche, comme je l'avais cru tout d'abord.

— Vous avez un père, n'est-ce pas, mon enfant ? me demanda la dame.

— Oui, mais je suis seul en ce moment.

— Pour longtemps ?

— Pour deux mois.

— Deux mois! Oh! mon pauvre petit! comment seul ainsi pour si longtemps à votre âge!

— Il le faut bien, madame!

— Votre maître vous oblige sans doute à lui rapporter une somme d'argent au bout de ces deux mois ?

— Non, madame; il ne m'oblige à rien. Pourvu que je trouve à vivre avec ma troupe, cela suffit.

— Et vous avez trouvé à vivre jusqu'à ce jour ?

J'hésitai avant de répondre: je n'avais jamais vu une dame qui m'inspirât un sentiment de respect comme celle qui m'interrogeait. Cependant elle me parlait avec tant de bonté, sa voix était si douce, son regard était si affable, si encourageant, que je me décidai à dire la vérité. D'ailleurs, pourquoi me taire ? Je lui racontai donc comment j'avais dû me séparer de Vitalis, condamné à la prison pour m'avoir défendu, et comment depuis que j'avais quitté Toulouse je n'avais pas pu gagner un sou.

Pendant que je parlais, Arthur jouait avec les chiens, mais cependant il écoutait et entendait ce que je disais.

— Comme vous devez tous avoir faim! s'écria-t-il.

A ce mot, qu'ils connaissaient bien, les chiens, se mirent à aboyer et Joli-Cœur se frotta le ventre avec frénésie.

— Oh! maman, dit Arthur.

La dame comprit cet appel: elle dit quelques mots en langue étrangère à une femme qui montrait sa tête dans une porte entre-bâillée et presque aussitôt cette femme apporta une petite table servie.

— Asseyez-vous, mon enfant, me dit la dame.

Je ne me fis pas prier, je posai ma harpe et m'assis vivement devant la table; les chiens se rangèrent aussitôt autour de moi et Joli-Cœur prit place sur mon genou.

— Vos chiens mangent-ils du pain? me demanda Arthur.

S'ils mangeaient du pain! Je leur en donnai à chacun un morceau qu'ils dévorèrent.

— Et le singe? dit Arthur.

Mais il n'y avait pas besoin de s'occuper de Joli-Cœur, car tandis que je servais les chiens, il s'était emparé d'un morceau de croûte de pâté avec lequel il était en train de s'étouffer sous la table.

A mon tour, je pris une tranche de pâté, et si je ne m'étouffai pas comme Joli-Cœur, je dévorai au moins aussi gloutonnement que lui.

— Pauvre enfant! disait la dame en emplissant mon verre.

Quant à Arthur, il ne disait rien, mais il nous regardait les yeux écarquillés, émerveillé assurément de notre appétit, car nous étions aussi voraces les uns que les autres, même Zerbino, qui cependant aurait dû se rassasier avec la viande qu'il avait volée.

— Et où auriez-vous dîné ce soir si nous ne nous étions pas rencontrés ? demanda Arthur.

— Je crois bien que nous n'aurions pas dîné.

— Et demain où dînerez-vous ?

— Peut-être demain aurons-nous la chance de faire une bonne rencontre comme aujourd'hui.

Sans continuer de s'entretenir avec moi, Arthur se tourna vers sa mère, et une longue conversation s'engagea entre eux dans la langue étrangère que j'avais déjà entendue ; il paraissait demander une chose qu'elle n'était pas disposée à accorder ou tout au moins contre laquelle elle soulevait des objections.

Tout à coup il tourna de nouveau sa tête vers moi, car son corps ne bougeait pas.

— Voulez-vous rester avec nous ? dit-il.

Je le regardai sans répondre, tant cette question me prit à l'improviste.

— Mon fils vous demande si vous voulez rester avec nous.

— Sur ce bateau !

— Oui, sur ce bateau : mon fils est malade, les médecins ont ordonné de le tenir attaché sur une planche ainsi que vous voyez. Pour qu'il ne s'ennuie pas, je le promène dans ce bateau. Vous demeurerez avec nous. Vos chiens et votre singe donneront des représentations pour Arthur qui sera leur public. Et vous, si vous voulez bien, mon enfant, vous nous jouerez de la harpe. Ainsi vous nous rendrez service, et nous de notre côté, nous vous serons peut-être utiles. Vous n'aurez point chaque jour à trouver un

public, ce qui pour un enfant de votre âge n'est pas toujours facile.

En bateau! Je n'avais jamais été en bateau, et ç'avait été mon grand désir. J'allais vivre en bateau, sur l'eau, quel bonheur!

Ce fut la première pensée qui frappa mon esprit et l'éblouit. Quel rêve!



Quelques secondes de réflexion me firent sentir tout ce qu'il y avait d'heureux pour moi dans cette proposition, et combien était généreuse celle qui me l'adressait.

Je pris la main de la dame et la baisai.

Elle parut sensible à ce témoignage de reconnaissance et affectueusement, presque tendrement, elle me passa à plusieurs reprises la main sur le front.

— Pauvre petit! dit-elle.

Puisqu'on me demandait de jouer de la harpe, il me sembla que je ne devais pas différer de me rendre au désir qu'on me montrait: l'empressement était jusqu'à un certain point une manière de prouver ma bonne volonté en même temps que ma reconnaissance.

Je pris mon instrument et j'allai me placer tout à l'avant du bateau, puis je commençai à jouer.

En même temps la dame approcha de ses lèvres un petit sifflet en argent et elle en tira un son aigu.

Je cessai de jouer aussitôt, me demandant pourquoi elle sifflait ainsi: était-ce pour me dire que je jouais mal ou pour me faire taire?

Arthur, qui voyait tout ce qui se passait autour de lui, devina mon inquiétude.

— Maman a sifflé pour que les chevaux se remettent en marche, dit-il.

En effet, le bateau qui s'était éloigné de la berge commençait à filer sur les eaux tranquilles du canal; entraîné par les chevaux, l'eau clapotait contre la carène, et de chaque côté les arbres fuyaient derrière nous, éclairés par les rayons obliques du soleil couchant.

— Voulez-vous jouer ? demanda Arthur.

Et d'un signe de tête, appelant sa mère auprès de lui, il lui prit la main et la garda dans les siennes, pendant tout le temps que je jouai les divers morceaux que mon maître m'avait appris.

VII

ENFANT TROUVÉ

[Mrs. Milligan, a widow, had lost one child when only six months old; both she and her husband were dangerously ill at the time, and the child was either lost or stolen. All efforts of her brother-in-law, who had been charged with the finding of the child, had proved in vain. Remi made himself useful on board the boat by helping Arthur with his lessons. At the end of two months Mrs. Milligan had Vitalis meet her at Cette (in the south of France on the Gulf of Lyon). Remi with his troup go to the train to meet him.]

Je demandai à madame Milligan la permission d'aller à la gare, et prenant les chiens ainsi que Joli-Cœur avec moi, nous attendîmes l'arrivée de notre maître.

Les chiens étaient inquiets comme s'ils se doutaient

de quelque chose, Joli-Cœur était indifférent, et pour moi j'étais terriblement ému. C'était ma vie qui allait se décider. Ah! si j'avais osé, comme j'aurais prié Vitalis de ne pas dire que j'étais un enfant trouvé!

Mais je n'osais pas, et je sentais que ces deux mots: "enfant trouvé," ne pourraient jamais sortir de ma gorge.

Je m'étais placé dans un coin de la cour de la gare, tenant mes trois chiens en laisse, et Joli-Cœur sous ma veste, et j'attendais sans trop voir ce qui se passait autour de moi.

Ce furent les chiens qui m'avertirent que le train était arrivé, et qu'ils avaient flairé notre maître. Tout à coup je me sentis entraîné en avant, et comme je n'étais pas sur mes gardes, les chiens m'échappèrent. Ils couraient en aboyant joyeusement, et presque aussitôt je les vis sauter autour de Vitalis qui, dans son costume habituel, venait d'apparaître. Plus prompt, bien que moins souple que ses camarades, Capi s'était élancé dans les bras de son maître, tandis que Zerbino et Dolce se cramponnaient à ses jambes.

Je m'avançai à mon tour, et Vitalis, posant Capi à terre, me serra dans ses bras: pour la première fois, il m'embrassa en me répétant à plusieurs reprises:

— *Buon dì, povero caro!*

Mon maître n'avait jamais été dur pour moi, mais n'avait jamais non plus été caressant, et je n'étais pas habitué à ces effusions; cela m'attendrit et me fit venir les larmes aux yeux, car j'étais dans des dispositions où le cœur se serre vite.

Je le regardai, et je trouvai qu'il avait bien vieilli en prison; sa taille s'était voûtée; son visage avait pâli, ses lèvres s'étaient décolorées.

— Eh bien! tu me trouves changé, n'est-ce pas, mon garçon? me dit-il; la prison est un mauvais séjour, et l'ennui une mauvaise maladie; mais cela va aller mieux maintenant.

Puis changeant de sujet:

— Et cette dame qui m'a écrit, dit-il, où l'as-tu connue?

Alors, je lui racontai comment j'avais rencontré le *Cygne*, et comment depuis ce moment j'avais vécu auprès de madame Milligan et de son fils; ce que nous avions vu, ce que nous avions fait.

Mon récit fut d'autant plus long que j'avais peur d'arriver à la fin et d'aborder un sujet qui m'épouvantait; car jamais maintenant je ne pourrais dire à mon maître que je désirais le quitter pour rester avec madame Milligan et Arthur.

Mais je n'eus pas cet aveu à lui faire, car nous arrivâmes à l'hôtel où madame Milligan était logée, avant que mon récit fût terminé. D'ailleurs Vitalis ne me dit rien de la lettre de madame Milligan et ne me parla pas des propositions qu'elle avait dû lui adresser dans cette lettre.

— Et cette dame m'attend? dit-il, quand nous entrâmes à l'hôtel.

— Oui, je vais vous conduire à son appartement.

— C'est inutile, donne-moi le numéro et reste ici à m'attendre, avec les chiens et Joli-Cœur.

Quand mon maître avait parlé, je n'avais pas l'habitude de répliquer ou de discuter; je voulus cependant risquer une observation, pour lui demander de l'accompagner auprès de madame Milligan, ce qui me semblait aussi naturel que juste; mais d'un geste il me ferma la bouche et je lui obéis restant à la porte de l'hôtel, sur un banc, avec les chiens autour de moi. Eux aussi avaient voulu le suivre, mais ils n'avaient pas plus résisté à son ordre de ne pas entrer, que je n'y avais résisté moi-même; Vitalis savait commander.

Pourquoi n'avait-il pas voulu que j'assistasse à son entretien avec madame Milligan? Ce fut ce que je me demandai, tournant cette question dans tous les sens. Je ne lui avais pas encore trouvé de réponse lorsque je le vis revenir.

— Va faire tes adieux à cette dame, me dit-il, je t'attends ici; nous partons dans dix minutes.

Je fus renversé.

— Eh bien! dit-il, après quelques minutes d'attente, tu ne m'as donc pas compris? tu restes là stupide: dépêchons!

Ce n'était pas son habitude de me parler durement, et depuis que j'étais avec lui, il ne m'en avait jamais autant dit.

Je me levai pour obéir machinalement sans comprendre.

Mais après avoir fait quelques pas pour monter à l'appartement de madame Milligan:

— Vous avez donc dit... demandai-je.

— J'ai dit que tu m'étais utile et que je t'étais moi-

même utile; par conséquent, que je n'étais pas disposé à céder les droits que j'avais sur toi; marche et reviens.

Cela me rendit un peu de courage, car j'étais si complètement sous l'influence de mon idée fixe d'enfant trouvé, que j'imaginais que, s'il fallait partir avant dix minutes, c'était parce que mon maître avait dit ce qu'il savait de ma naissance.

En entrant dans l'appartement de madame Milligan, je trouvai Arthur en larmes et sa mère penchée sur lui pour le consoler.

— N'est-ce pas, Remi, que vous n'allez pas partir? s'écria Arthur.

Ce fut madame Milligan qui répondit pour moi, en expliquant que je devais obéir.

— J'ai demandé à votre maître de vous garder près de nous, me dit-elle, d'une voix qui me fit monter les larmes aux yeux, mais il ne veut pas y consentir, et rien n'a pu le décider.

— C'est un méchant homme! s'écria Arthur.

— Non, ce n'est point un méchant homme, poursuivit madame Milligan, vous lui êtes utile, et de plus je crois qu'il a pour vous une véritable affection. D'ailleurs, ses paroles sont celles d'un honnête homme et de quelqu'un au-dessus de sa condition. Voilà ce qu'il m'a répondu pour expliquer son refus: "J'aime cet enfant, il m'aime; le rude apprentissage de la vie que je lui fais faire près de moi lui sera plus utile que l'état de domesticité déguisée dans lequel vous le feriez vivre malgré vous. Vous lui donneriez de l'instruction, de l'éducation, c'est vrai; vous formeriez

son esprit, c'est vrai, mais non son caractère. Il ne peut pas être votre fils; il sera le mien; cela vaudra mieux que d'être le jouet de votre enfant malade, si doux, si aimable que paraisse être cet enfant. Moi aussi je l'instruirai."

— Puisqu'il n'est pas le père de Remi ! s'écria Arthur.

— Il n'est pas son père, cela est vrai, mais il est son maître; et Remi lui appartient, puisque ses parents le lui ont loué. Il faut que pour le moment Remi lui obéisse.

— Je ne veux pas que Remi parte.

— Il faut cependant qu'il suive son maître; mais j'espère que ce ne sera pas pour longtemps. Nous écrirons à ses parents, et je m'entendrai avec eux.

— Oh! non! m'écriai-je.

— Comment, non ?

— Oh! non, je vous en prie!

— Il n'y a cependant que ce moyen, mon enfant.

— Je vous en prie, n'est-ce pas?

Il est à peu près certain que si madame Milligan n'avait pas parlé de mes parents, j'aurais donné à nos adieux beaucoup plus que les dix minutes qui m'avaient été accordées par mon maître.

— C'est à Chavanon, n'est-ce pas? continua madame Milligan.

Sans lui répondre, je m'approchai d'Arthur et le prenant dans mes bras, je l'embrassai à plusieurs reprises, mettant dans ces baisers toute l'amitié que je ressentais pour lui. Puis, m'arrachant à sa faible

étreinte et revenant à madame Milligan, je me mis à genoux devant elle, et lui baisai la main.

— Pauvre enfant! dit-elle en se penchant sur moi.

Et elle m'embrassa au front.

Alors je me relevai vivement et courant à la porte:

— Arthur, je vous aimerai toujours! dis-je d'une voix entrecoupée par les sanglots, et vous, madame, je ne vous oublierai jamais!

— Remi, Remi! cria Arthur.

Mais je n'en entendis pas davantage; j'étais sorti et j'avais refermé la porte.

Une minute après, j'étais auprès de mon maître.

— En route! me dit-il.

Et nous sortîmes de Cette par la route de Frontignan.

Ce fut ainsi que je quittai mon premier ami et me lançai dans des aventures qui m'auraient été épargnées, si victime d'un odieux préjugé je ne m'étais pas laissé affoler par une sotte crainte.

VIII

NEIGE ET LOUPS

[The troup starts out anew, travelling on from Cette to Avignon, Lyon, Dijon. Between Châtillon and Troyes, a distance of about thirteen miles, being overtaken by a heavy snowstorm, they are compelled to seek shelter in an abandoned hut. They make a fire and take turns in keeping it up. Remi is on duty. Vitalis is asleep.]

Mon maître dormait tranquillement; les chiens et Joli-Cœur dormaient aussi, et du foyer avivé s'élevaient

de belles flammes qui montaient en tourbillons jusqu'au toit, en jetant des étincelles pétillantes qui, seules, troublaient le silence.

Pendant assez longtemps je m'amusai à regarder ces étincelles, mais, peu à peu, la lassitude me prit et m'engourdit sans que j'en eusse conscience.

Si j'avais eu à m'occuper de ma provision de bois, je me serais levé, et, en marchant autour de la cabane, je me serais tenu éveillé; mais, en restant assis, n'ayant d'autre mouvement à faire que d'étendre la main pour mettre des branches au feu, je me laissai aller à la somnolence qui me gagnait et, tout en me croyant sûr de me tenir éveillé, je me rendormis.

Tout à coup je fus réveillé en sursaut par un aboiement furieux.

Il faisait nuit; j'avais sans doute dormi longtemps, et le feu s'était éteint, ou tout au moins il ne donnait plus de flammes qui éclairassent la hutte.

Les aboiements continuaient: c'était la voix de Capi; mais, chose étrange, Zerbino, pas plus que Dolce ne répondaient à leur camarade.

— Eh bien, quoi? s'écria Vitalis se réveillant aussi, que se passe-t-il?

— Je ne sais pas.

— Tu t'es endormi et le feu s'éteint.

Capi s'était élancé vers la porte, mais n'était point sorti, et c'était de la porte qu'il aboyait.

La question que mon maître m'avait adressée, je me la posai: que se passait-il?

Aux aboiements de Capi répondirent deux ou trois

hurlements plaintifs dans lesquels je reconnus la voix de Dolce. Ces hurlements venaient de derrière notre hutte, et à une assez courte distance.

J'allai sortir; mon maître m'arrêta en me posant la main sur l'épaule.

— Mets d'abord du bois sur le feu, me commanda-t-il.

Pendant que j'obéissais, il prit dans le foyer un tison sur lequel il souffla pour aviver la pointe carbonisée.

Puis au lieu de rejeter ce tison dans ce foyer, lorsqu'il fut rouge, il le garda à la main.

— Allons voir, dit-il, et marche derrière moi : en avant, Capi!

Au moment où nous allions sortir, un formidable hurlement éclata dans le silence, et Capi se rejeta dans nos jambes, effrayé.

— Des loups! où sont Zerbino et Dolce?

A cela je ne pouvais répondre. Sans doute les deux chiens étaient sortis pendant mon sommeil; Zerbino réalisant le caprice qu'il avait manifesté, et que j'avais contrarié. Dolce suivant son camarade.

Les loups les avaient-ils emportés? il me semblait que l'accent de mon maître, lorsqu'il avait demandé où ils étaient, avait trahi cette crainte.

— Prends un tison, me dit-il, et allons à leur secours.

J'avais entendu raconter dans mon village d'effrayantes histoires de loups; cependant je n'hésitai pas; je m'armai d'un tison et suivis mon maître.

Mais lorsque nous fûmes dans la clairière nous n'aperçûmes ni chiens, ni loups.

On voyait seulement sur la neige les empreintes creusées par les deux chiens.

Nous suivîmes ces empreintes; elles tournaient autour de la hutte; puis à une certaine distance se montrait dans l'obscurité un espace où la neige avait été foulée, comme si des animaux s'étaient roulés dedans.

— Cherche, cherche, Capi, disait mon maître et en même temps il sifflait pour appeler Zerbino et Dolce.

Mais aucun aboiement ne lui répondait, aucun bruit ne troublait le silence lugubre de la forêt, et Capi, au lieu de chercher comme on lui commandait, restait dans nos jambes, donnant des signes manifestes d'inquiétude et d'effroi, lui qui ordinairement était aussi obéissant que brave.

La réverbération de la neige ne donnait pas une clarté suffisante pour nous reconnaître dans l'obscurité et suivre les empreintes; à une courte distance, les yeux éblouis se perdaient dans l'ombre confuse.

De nouveau, Vitalis siffla, et d'une voix forte il appela Zerbino et Dolce.

Nous écoutons; le silence continue; j'eus le cœur serré.

— Pauvre Zerbino! Pauvre Dolce!

Vitalis précisa mes craintes.

— Les loups les ont emportés, dit-il; pourquoi les as-tu laissés sortir?

Ah! oui, pourquoi? Je n'avais pas de réponse à donner.

— Il faut les chercher, dis-je.

Je passai devant; mais Vitalis m'arrêta.

— Et où veux-tu les chercher? dit-il.

— Je ne sais pas, partout.

— Comment nous guider au milieu de l'obscurité, et dans cette neige?

En effet, la neige nous montait jusqu'à mi-jambe, et ce n'étaient pas nos deux tisons qui pouvaient éclairer les ténèbres.

— S'ils n'ont pas répondu à mon appel, c'est qu'ils sont... bien loin, dit-il; et puis, il ne faut pas nous exposer à ce que les loups nous attaquent nous-mêmes; nous n'avons rien pour nous défendre.

C'était terrible d'abandonner ainsi ces deux pauvres chiens, ces deux camarades, ces deux amis, pour moi particulièrement, puisque je me sentais responsable de leur faute; si je n'avais pas dormi, ils ne seraient pas sortis.

Mon maître s'était dirigé vers la hutte et je l'avais suivi, regardant derrière moi à chaque pas et m'arrêtant pour écouter; mais je n'avais rien vu que la neige, je n'avais rien entendu que les craquements de la neige.

Dans la hutte, une surprise nouvelle nous attendait; en notre absence, les branches que j'avais entassées sur le feu s'étaient allumées, elles flambaient jetant leurs lueurs dans les coins les plus sombres.

Je n'aperçus pas Joli-Cœur.

Sa couverture était restée devant le feu, mais elle était plate; le singe ne se trouvait pas dessous.

Je l'appelai; Vitalis l'appela à son tour; il ne se montra pas.

Vitalis me dit qu'en s'éveillant il l'avait senti près de lui, c'était donc depuis que nous étions sortis qu'il avait disparu ?

Nous prîmes une poignée de branches enflammées, et nous sortîmes, penchés en avant, nos branches inclinées sur la neige, cherchant les traces de Joli-Cœur.

Nous n'en trouvâmes point: il est vrai que le passage des chiens et nos piétinements avaient brouillé les empreintes, mais pas assez cependant pour qu'on ne pût pas reconnaître les pieds du singe.

Nous rentrâmes dans la cabane pour voir s'il ne s'était pas blotti dans quelque fagot.

Notre recherche dura longtemps ; dix fois nous passâmes à la même place, dans les mêmes coins; je montai sur les épaules de Vitalis pour explorer les branches qui formaient notre toit; tout fut inutile.

De temps en temps nous nous arrêtions pour l'appeler; rien, toujours rien.

Vitalis paraissait exaspéré, tandis que moi j'étais désolé.

Comme je demandais à mon maître s'il pensait que les loups avaient pu aussi l'emporter:

— Non, me dit-il, les loups n'auraient pas osé entrer dans la cabane; je crois qu'ils auront sauté sur Zerbino et sur Dolce qui étaient sortis, mais ils n'ont pas pénétré ici; il est probable que Joli-Cœur épou-

vanté se sera caché quelque part pendant que nous étions dehors; et c'est là ce qui m'inquiète pour lui, car par ce temps abominable il va gagner froid et pour lui le froid serait mortel.

— Alors cherchons encore.

De nouveau nous recommençâmes nos recherches, mais elles ne furent pas plus heureuses que la première fois.

— Il faut attendre le jour, dit Vitalis.

— Quand viendra-t-il?

— Dans deux ou trois heures, je pense.

Il s'assit devant le feu, la tête entre ses deux mains.

Je n'osai pas le troubler. Je restai immobile près de lui, ne faisant un mouvement que pour mettre des branches sur le feu; de temps en temps il se levait pour aller jusqu'à la porte: alors il regardait le ciel et il se penchait pour écouter; puis il revenait prendre sa place.

Il me semblait que j'aurais mieux aimé qu'il me grondât, plutôt que de le voir ainsi morne et accablé.

Les trois heures dont il avait parlé s'écoulèrent avec une lenteur exaspérante; c'était à croire que cette nuit ne finirait jamais.

Cependant les étoiles pâlirent et le ciel blanchit; c'était le matin, bientôt il ferait jour.

Mais avec le jour naissant le froid augmenta; l'air qui entrait par la porte était glacé.

Si nous retrouvions Joli-Cœur, serait-il encore vivant?

Quelle espérance raisonnable de le retrouver pouvions-nous avoir?

Qui pouvait savoir si le jour n'allait pas nous ramener la neige?

Il ne la ramena pas; le ciel, au lieu de se couvrir comme la veille, s'emplit d'une lueur rosée qui présageait le beau temps.

Aussitôt que la clarté froide du matin eut donné aux buissons et aux arbres leurs formes réelles, nous sortîmes. Vitalis s'était armé d'un fort bâton et j'en avais pris un pareillement.

Capi ne paraissait plus être sous l'impression de frayeur qui l'avait paralysé pendant la nuit; les yeux sur ceux de son maître, il n'attendait qu'un signe pour s'élancer en avant.

Comme nous cherchions sur la terre les empreintes de Joli-Cœur, Capi leva la tête et se mit à aboyer joyeusement; cela signifiait que c'était en l'air qu'il fallait chercher, et non à terre.

En effet, nous vîmes que la neige qui couvrait notre cabane avait été foulée jusqu'à une grosse branche penchée sur notre toit.

Nous suivîmes des yeux cette branche, qui appartenait à un chêne, et tout au haut de l'arbre, blottie dans une fourche, nous aperçûmes une petite forme de couleur sombre.

C'était Joli-Cœur: effrayé par les hurlements des chiens et des loups, il s'était élancé sur le toit de notre hutte, quand nous étions sortis, et de là il avait grimpé au haut du chêne, où, se trouvant

en sûreté, il était resté blotti, sans répondre à nos appels.

La pauvre petite bête, si frileuse, devait être glacée.

Mon maître l'appela doucement, mais il ne bougea pas plus que s'il était mort.

Pendant plusieurs minutes, Vitalis répéta ses appels: Joli-Cœur ne donna pas signe de vie.

J'avais à racheter ma négligence de la nuit.

— Si vous voulez, dis-je, je vais l'aller chercher.

— Tu vas te casser le cou.

— Il n'y a pas de danger.

Le mot n'était pas très juste; il y avait danger, au contraire, surtout il y avait difficulté: l'arbre était gros, et de plus il était couvert de neige dans les parties de son tronc et de ses branches qui avaient été exposées au vent.

J'avais appris de bonne heure à grimper aux arbres et j'avais acquis dans cet art une force remarquable. Quelques petites branches avaient poussé le long du tronc; elles me servirent d'échelons, et, bien que je fusse aveuglé par la neige que mes mains me faisaient tomber dans les yeux, je parvins bientôt à la première fourche. Arrivé là, l'ascension devenait facile; je n'avais plus qu'à veiller à ne pas glisser sur la neige.

Tout en montant, je parlais doucement à Joli-Cœur, qui ne bougeait pas, mais qui me regardait avec ses yeux brillants.

J'allais arriver à lui et déjà j'allongeais la main pour le prendre, lorsqu'il fit un bond et s'élança sur une autre branche.

Je le suivis sur cette branche; mais les hommes, hélas! et mêmes les gamins, sont très inférieurs aux singes pour courir dans les arbres.

Aussi est-il bien probable que je n'aurais jamais pu atteindre Joli-Cœur, si la neige n'avait pas couvert les branches; mais comme cette neige lui mouillait les mains et les pieds, il fut bientôt fatigué. Alors, dégringolant de branches en branches, il sauta d'un bond sur les épaules de son maître, et se cacha sous la veste de celui-ci.

C'était beaucoup d'avoir retrouvé Joli-Cœur, mais ce n'était pas tout: il fallait maintenant chercher les chiens.

Nous arrivâmes en quelques pas à l'endroit où nous étions déjà venus dans la nuit.

Maintenant qu'il faisait jour, il nous fut facile de deviner ce qui s'était passé : la neige gardait imprimée en creux l'histoire de la mort des chiens.

En sortant de la cabane l'un derrière l'autre, ils avaient longé les fagots, et nous suivions distinctement leurs traces pendant une vingtaine de mètres; puis ces traces disparaissaient. Alors, on voyait d'autres empreintes: d'un côté, celles qui montraient par où les loups, en quelques bonds allongés, avaient sauté sur les chiens; et de l'autre, celles qui disaient par où ils les avaient emportés après les avoir boulés. De traces des chiens, il n'en existait plus, à l'exception d'une traînée rouge qui çà et là ensanglantait la neige.

Il n'y avait plus maintenant à poursuivre nos recherches plus loin : les deux pauvres chiens avaient

été égorgés et emportés, pour être dévorés à loisir dans quelque hallier épineux.

D'ailleurs, nous devions nous occuper au plus vite de réchauffer Joli-Cœur.

Nous rentrâmes dans la cabane; et, tandis que Vitalis lui présentait les pieds et les mains au feu, comme on fait pour les petits enfants, je chauffai bien sa couverture et nous l'enveloppâmes dedans.

Mais ce n'était pas seulement une couverture qu'il fallait: c'était encore un bon lit bassiné, c'était surtout une boisson chaude, et nous n'avions ni l'un ni l'autre; heureux encore d'avoir du feu.

Nous nous étions assis, mon maître et moi, autour du foyer, sans rien dire, et nous restions là, immobiles, regardant le feu brûler.

— Pauvre Zerbino, pauvre Dolce, pauvres amis!

C'étaient les paroles que tous deux nous murmurions chacun de notre côté, ou tout au moins les pensées de nos cœurs.

Ils avaient été nos camarades, nos compagnons de bonne et mauvaise fortune, et pour moi, pendant mes jours de détresse et de solitude, mes amis, presque mes enfants.

Je ne pouvais m'innocenter: si j'avais fait bonne garde comme je le devais, si je ne m'étais pas endormi, ils ne seraient pas sortis, et les loups ne seraient pas venus nous attaquer dans notre cabane, ils auraient été retenus à distance, effrayés par le feu.

J'aurais voulu que Vitalis me grondât, me battît.

Mais il ne me disait rien, il ne me regardait même

pas; il restait la tête penchée au-dessus du foyer: sans doute il songeait à ce que nous allions devenir sans les chiens.

IX

MONSIEUR JOLI-CŒUR

[The first thing to do on reaching the next village was to care for Joli-Cœur. It was necessary to seek the aid of a physician, who was called in ostensibly to administer to Remi. Funds were low and a performance was necessary in order to make up forty francs to pay expenses and remain in the inn.]

L'heure était venue de nous rendre aux halles; j'arrangeais un bon feu dans la cheminée avec de bonnes bûches qui devaient durer longtemps; j'enveloppai bien dans sa couverture le pauvre petit Joli-Cœur qui pleurait à chaudes larmes, et qui m'embrassait tant qu'il pouvait, puis nous partîmes.

En cheminant dans la neige, mon maître m'expliqua ce qu'il attendait de moi.

Il ne pouvait être question de nos pièces ordinaires puisque nos principaux comédiens manquaient, mais nous devions, Capi et moi, donner tout ce que nous avions de zèle et de talent. Il s'agissait de faire une recette de quarante francs.

Quarante francs! c'était bien là le terrible.

Tout avait été préparé par Vitalis, il ne s'agissait plus que d'allumer les chandelles; mais c'était un luxe que nous ne devions nous permettre que quand la salle serait à peu près garnie, car il fallait que

Question of

notre illumination ne finît pas avant la représentation.

Pendant que nous prenions possession de notre théâtre, le tambour parcourait une dernière fois les rues du village, et nous entendions les roulements de sa caisse qui s'éloignaient ou se rapprochaient selon le caprice des rues.

Après avoir terminé la toilette de Capi et la mienne j'allai me poster derrière un pilier pour voir l'arrivée de la compagnie.

Bientôt les roulements du tambour se rapprochèrent, et j'entendis dans la rue une vague rumeur.

Elle était produite par les voix d'une vingtaine de gamins qui suivaient le tambour en marquant le pas. Sans suspendre sa batterie, le tambour vint se placer entre deux lampions allumés à l'entrée de notre théâtre, et le public n'eut plus qu'à occuper ses places en attendant que le spectacle commençât.

Hélas! qu'il était lent à venir, et cependant à la porte, le tambour continuait ses ra et ses fla avec une joyeuse énergie; tous les gamins du village étaient, je pense, installés; mais ce n'étaient pas les gamins qui nous feraient une recette de quarante francs; il nous fallait des gens importants, à la bourse bien garnie et à la main facile à s'ouvrir. Enfin mon maître décida que nous devions commencer, bien que la salle fût loin d'être remplie; mais nous ne pouvions attendre davantage, poussés que nous étions par la terrible question des chandelles.

Ce fut à moi de paraître le premier au théâtre, et

en m'accompagnant de ma harpe je chantai deux chansonnettes. Pour être sincère je dois déclarer que les applaudissements que je recueillis furent assez rares.

Je n'ai jamais eu un bien grand amour-propre de comédien, mais dans cette circonstance, la froideur du public me désola. Assurément si je ne lui plaisais pas, il n'ouvrirait pas sa bourse. Ce n'était pas pour la gloire que je chantais, c'était pour le pauvre Joli-Cœur. Ah! comme j'aurais voulu le toucher, ce public, l'enthousiasmer, lui faire perdre la tête; mais autant que je pouvais voir dans cette salle pleine d'ombres bizarres, il me semblait que je l'intéressais fort peu et qu'il ne m'acceptait pas comme un prodige.

Capi fut plus heureux; on l'applaudit à plusieurs reprises, et à pleines mains.

La représentation continua: grâce à Capi elle se termina au milieu des bravos, non seulement on claquait des mains, mais encore on trépignait des pieds.

Le moment décisif était arrivé. Pendant que sur la scène, accompagné par Vitalis, je dansais un pas espagnol, Capi, la sébile à la gueule, parcourait tous les rangs de l'assemblée.

Ramasserait-il les quarante francs? c'était la question qui me serrait le cœur, tandis que je souriais au public avec mes mines les plus agréables.

J'étais à bout de souffle et je dansais toujours, car je ne devais m'arrêter que lorsque Capi serait revenu: il ne se pressait point, et quand on ne lui donnait

pas, il frappait des petits coups de patte sur la poche qui ne voulait pas s'ouvrir.

Enfin je le vis apparaître, et j'allais m'arrêter, quand Vitalis me fit signe de continuer.

Je continuai et me rapprochant de Capi, je vis que la sébile n'était pas pleine, il s'en fallait de beaucoup.

A ce moment Vitalis qui, lui aussi, avait jugé la recette, se leva:

— Je crois pouvoir dire, sans nous flatter, que nous avons exécuté notre programme; cependant comme nos chandelles vivent encore, je vais, si la société le désire, lui chanter quelques airs; Capi fera une nouvelle tournée, et les personnes qui n'avaient pas pu trouver l'ouverture de leur poche, à son premier passage, seront peut-être plus souples et plus adroites cette fois; je les avertis de se préparer à l'avance.

Bien que Vitalis eût été mon professeur je ne l'avais jamais entendu vraiment chanter, ou tout au moins comme il chanta ce soir-là.

Il choisit deux airs que tout le monde connaît, mais que moi je ne connaissais pas alors, la romance de *Joseph*: "A peine au sortir de l'enfance," et celle de *Richard Cœur-de-Lion*: "O Richard, ô mon roi!"

Je n'étais pas à cette époque en état de juger si l'on chantait bien ou mal, avec art ou sans art, mais ce que je puis dire c'est le sentiment que sa façon de chanter provoqua en moi; dans le coin de la scène où je m'étais retiré, je fondis en larmes.

A travers le brouillard qui obscurcissait mes yeux, je vis une jeune dame qui occupait le premier banc,

applaudir de toutes ses forces. Je l'avais déjà remarquée, car ce n'était point une paysanne, comme celles qui composaient le public: c'était une vraie dame, jeune, belle, et qu'à son manteau de fourrure, j'avais jugée être la plus riche du village; elle avait près d'elle un enfant qui, lui aussi, avait beaucoup applaudi Capi; son fils sans doute, car il avait une grande ressemblance avec elle.

Après la première romance, Capi avait recommencé sa quête, et j'avais vu avec surprise que la belle dame n'avait rien mis dans la sébile.

Quand mon maître eut achevé l'air de *Richard*, elle me fit un signe de la main, et je m'approchai d'elle.

— Je voudrais parler à votre maître, me dit-elle.

Cela m'étonna un peu que cette belle dame voulût parler à mon maître. Elle aurait mieux fait, selon moi, de mettre son offrande dans la sébile ; cependant j'allais transmettre ce désir ainsi exprimé à Vitalis, et pendant ce temps Capi revint près de nous.

La seconde quête avait été encore moins productive que la première.

— Que me veut cette dame ? demanda Vitalis.

— Vous parler.

— Je n'ai rien à lui dire.

— Elle n'a rien donné à Capi; elle veut peut-être lui donner maintenant.

— Alors, c'est à Capi d'aller à elle et non à moi.

Cependant il se décida, en prenant Capi avec lui.

Je les suivis.

Pendant ce temps un domestique portant une lan-

terne et une couverture, était venu se placer près de la dame et de l'enfant.

Vitalis s'était approché et avait salué froidement.

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangé, dit la dame, mais j'ai voulu vous féliciter.

Vitalis s'inclina sans répliquer un seul mot.

— Je suis musicienne, continua la dame, c'est vous dire combien je suis sensible à un grand talent comme le vôtre.

Un grand talent chez mon maître, chez Vitalis, le chanteur des rues, le montreur de bêtes; je restai stupéfait.

— Il n'y a pas de talent chez un vieux bonhomme tel que moi, dit Vitalis.

— Ne croyez pas que je sois poussée par une curiosité indiscrète, dit la dame.

— Mais je serais tout prêt à satisfaire cette curiosité; vous avez été surprise, n'est-ce pas, d'entendre chanter à peu près un montreur de chiens?

— Emerveillée.

— C'est bien simple cependant; je n'ai pas toujours été ce que je suis en ce moment, autrefois, dans ma jeunesse, il y a longtemps, j'ai été... oui, j'ai été le domestique d'un grand chanteur, et par imitation, comme un perroquet, je me suis mis à répéter quelques airs que mon maître étudiait devant moi; voilà tout.

La dame ne répondit pas, elle regarda assez longuement Vitalis, qui se tenait devant elle dans une attitude embarrassée.

— Au revoir, monsieur, dit-elle en appuyant sur le mot monsieur, qu'elle prononça avec une étrange intonation; au revoir, et encore une fois, laissez-moi vous remercier de l'émotion que je viens de ressentir.

Puis, se baissant vers Capi, elle mit dans la sébile une pièce d'or.

Je croyais que Vitalis allait reconduire cette dame, mais il n'en fit rien, et quand elle se fut éloignée de quelques pas, je l'entendis murmurer à mi-voix deux ou trois jurons italiens.

— Elle a donné un louis à Capi, dis-je.

Je crus qu'il allait m'allonger une taloche; cependant il arrêta sa main levée.

— Un louis, dit-il, comme s'il sortait d'un rêve, ah! oui, c'est vrai, pauvre Joli-Cœur, je l'oubliais, allons le rejoindre.

Notre ménage fut vite fait, et nous ne tardâmes point à rentrer à l'auberge.

Je montai l'escalier le premier et j'entrai dans la chambre en courant; le feu n'était pas éteint, mais il ne donnait plus de flamme.

J'allumai vivement une chandelle et je cherchai Joli-Cœur, surpris de ne pas l'entendre.

Couché sur sa couverture, tout de son long, il avait revêtu son uniforme de général, et il paraissait dormir.

Je me penchai sur lui pour lui prendre doucement la main sans le réveiller.

Cette main était froide.

A ce moment, Vitalis entrait dans la chambre.

Je me tournai vers lui.

— Joli-Cœur est froid!

Vitalis se pencha près de moi:

— Hélas! dit-il, il est mort. Cela devait arriver. Vois-tu, Remi, j'ai été coupable de t'enlever à madame Milligan. Je suis puni. Zerbino, Dolce. Aujourd'hui Joli-Cœur. Ce n'est pas la fin.

X

LES CARRIÈRES DE GENTILLY

[Before they reach Paris, Vitalis makes known to Remi his plans. They must separate; he is to give lessons on the violin, etc., while the boy is to be placed under a master. This is Garofoli, an Italian, who takes young boys under his care, sending them out into the street, whence they must bring back a certain sum, only to be severely punished if this sum is not forthcoming. Vitalis enters at one time just as the boys are receiving their punishment. This sight determines him to change his plans and to take Remi away. Without a cent in his pocket, Vitalis decides to walk to Gentilly, where he expects to find a place to sleep.]

— Où allons-nous?

— A Gentilly, tâcher de trouver une carrière où j'ai couché autrefois. Es-tu fatigué?

— Je me suis reposé chez Garofoli.

— Le malheur est que je ne me suis pas reposé, moi, et que je n'en peux plus. Enfin, il faut aller. En avant, mes enfants!

C'était son mot de bonne humeur pour les chiens et pour moi; mais ce soir-là il le dit tristement.

Sans prononcer une seule parole, Vitalis s'avance courbé en deux; malgré le froid, sa main brûle la mienne; il me semble qu'il tremble. Parfois, quand il s'arrête pour s'appuyer une minute sur mon épaule, je sens tout son corps agité d'une secousse convulsive.

D'ordinaire je n'osais pas trop l'interroger, mais cette fois je manquai à ma règle; j'avais d'ailleurs comme un besoin de lui dire que je l'aimais ou tout au moins que je voulais faire quelque chose pour lui.

— Vous êtes malade! dis-je dans un moment d'arrêt.

— Je le crains; en tout cas, je suis fatigué; ces jours de marche ont été trop longs pour mon âge, et le froid de cette nuit est trop rude pour mon vieux sang; il m'aurait fallu un bon lit, un souper dans une chambre close et devant un bon feu. Mais tout ça est un rêve: en avant, les enfants!

Bien qu'il fît sombre et que des chemins se croisassent à chaque pas, Vitalis marchait comme un homme qui sait où il va et qui est parfaitement sûr de sa route; aussi je le suivais sans crainte de nous perdre, n'ayant d'autre inquiétude que celle de savoir si nous n'allions pas arriver enfin à cette carrière.

Mais tout à coup il s'arrêta.

— Vois-tu un bouquet d'arbres? me dit-il.

— Je ne vois rien.

— Tu ne vois pas une masse noire?

Je regardai de tous les côtés avant de répondre; nous devions être au milieu d'une plaine, car mes yeux se perdirent dans des profondeurs sombres sans que rien les arrêtât, ni arbres ni maisons; le vide

autour de nous; pas d'autre bruit que celui du vent sifflant à ras de terre dans les broussailles invisibles.

— Ah! si j'avais tes yeux! dit Vitalis, mais je vois trouble, regarde là-bas.

Il étendit la main droite devant lui, puis comme je ne répondais pas, car je n'osais pas dire que je ne voyais rien, il se remit en marche.

Quelques minutes se passèrent en silence, puis il s'arrêta de nouveau et me demanda encore si je ne voyais pas de bouquet d'arbres. Je n'avais plus la même sécurité que quelques instants auparavant, et un vague effroi fit trembler ma voix quand je répondis que je ne voyais rien.

— C'est la peur qui te fait danser les yeux, dit Vitalis.

— Je vous assure que je ne vois pas d'arbres.

— Pas de grande route?

— On ne voit rien.

— Nous sommes-nous trompés!

Je n'avais pas à répondre, je ne savais ni où nous étions, ni où nous allions.

— Marchons encore cinq minutes, et si nous ne voyons pas les arbres nous reviendrons en arrière; je me serai trompé de chemin.

Maintenant que je comprenais que nous pouvions être égarés, je ne me sentais plus de forces. Vitalis me tira par le bras.

— Eh bien!

— Je ne peux plus marcher.

— Et moi, crois-tu que je peux te porter? si je me

tiens encore debout c'est soutenu par la pensée que si nous nous asseyons nous ne nous relèverons pas et mourrons là de froid. Allons!

Je le suivis.

— Le chemin a-t-il des ornières profondes?

— Il n'en a pas du tout.

— Il faut retourner sur nos pas.

Le vent qui nous soufflait dans le dos, nous frappa à la face et si rudement, qu'il me suffoqua: j'eus la sensation d'une brûlure.

Nous n'avancions pas bien rapidement en venant, mais en retournant nous marchâmes plus lentement encore.

— Quand tu verras des ornières, préviens-moi, dit Vitalis; le bon chemin doit être à gauche, avec une tête d'épine au carrefour.

Pendant un quart d'heure, nous avançâmes ainsi luttant contre le vent; dans le silence morne de la nuit, le bruit de nos pas résonnait sur la terre durcie; bien que pouvant à peine mettre une jambe devant l'autre, c'était moi maintenant qui traînais Vitalis. Avec quelle anxiété je sondais le côté gauche de la route!

Une petite étoile rouge brilla tout à coup dans l'ombre.

— Une lumière, dis-je en étendant la main.

— Où cela?

Vitalis regarda, mais bien que la lumière scintillât à une distance qui ne devait pas être très grande, il ne vit rien. Par là je compris que sa vue était affaiblie,

car d'ordinaire elle était longue et perçante la nuit.

— Que nous importe cette lumière, dit-il, c'est une lampe qui brûle sur la table d'un travailleur ou bien près du lit d'un mourant, nous ne pouvons pas aller frapper à cette porte. Dans la campagne, pendant la nuit, nous pourrions demander l'hospitalité, mais aux environs de Paris on ne donne pas l'hospitalité. Il n'y a pas de maisons pour nous. Allons!

Pendant quelques minutes encore, nous marchâmes, puis il me sembla apercevoir un chemin qui coupait le nôtre, et au coin de ce chemin un corps noir qui devait être la tête d'épine. Je lâchai la main de Vitalis pour avancer plus vite. Ce chemin était creusé par de profondes ornières.

— Voilà l'épine, il y a des ornières.

— Donne-moi la main, nous sommes sauvés, la carrière est à cinq minutes d'ici; regarde bien, tu dois voir le bouquet d'arbres.

Il me sembla voir une masse sombre, et je dis que je reconnaissais les arbres.

L'espérance nous rendit l'énergie, mes jambes furent moins lourdes, la terre fut moins dure à mes pieds.

Cependant les cinq minutes annoncées par Vitalis me parurent éternelles.

— Il y a plus de cinq minutes que nous sommes dans le bon chemin, dit-il en s'arrêtant.

— C'est ce qui me semble.

— Où vont les ornières.

— Elles continuent droit.

— L'entrée de la carrière doit être à gauche, nous aurons passé devant sans la voir; dans cette nuit épaisse rien n'est plus facile; pourtant nous aurions dû comprendre aux ornières que nous allions trop loin.

— Je vous assure que les ornières n'ont pas tourné à gauche.

— Enfin, rebroussons toujours.

Une fois encore nous revînmes en arrière.

— Vois-tu le bouquet d'arbres?

— Oui, là, à gauche.

— Et les ornières ?

— Il n'y en a pas.

— Est-ce que je suis aveugle ? dit Vitalis en passant la main sur ses yeux, marchons droit sur les arbres et donne-moi la main.

— Il y a une muraille.

— C'est un amas de pierres.

— Non, je vous assure que c'est une muraille.

Ce que je disais était facile à vérifier, nous n'étions qu'à quelques pas de la muraille. Vitalis franchit ces quelques pas, et comme s'il ne s'en rapportait pas à ses yeux, il appliqua les deux mains contre l'obstacle que j'appelais une muraille et qu'il appelait, lui, un amas de pierres.

— C'est bien un mur; les pierres sont régulièrement rangées et je sens le mortier: où donc est l'entrée ? cherche les ornières.

Je me baissai sur le sol et suivis la muraille jusqu'à son extrémité sans rencontrer la moindre ornière:

puis revenant vers Vitalis je continuai ma recherche du côté opposé. Le résultat fut le même: partout un mur ! nulle part une ouverture dans ce mur, ou sur la terre un chemin, un sillon, une trace quelconque indiquant une entrée.

— Je ne trouve rien que la neige.

La situation était terrible; sans doute mon maître s'était égaré et ce n'était pas là que se trouvait la carrière qu'il cherchait.

Quand je lui eus dit que je ne trouvais pas les ornières, mais seulement la neige, il resta un moment sans répondre, puis appliquant de nouveau ses mains contre le mur, il le parcourut d'un bout à l'autre. Capi qui ne comprenait rien à cette manœuvre, aboyait avec impatience.

Je marchai derrière Vitalis.

— Faut-il chercher plus loin?

— Non, la carrière est murée.

— Murée.

— On a fermé l'ouverture, et il est impossible d'entrer.

— Mais alors?

— Que faire, n'est-ce pas? je n'en sais rien; mourir ici.

— Oh! maître.

— Oui, tu ne veux pas mourir, toi, tu es jeune, la vie te tient: eh bien! marchons, peux-tu marcher?

— Mais vous?

— Quand je ne pourrai plus, je tomberai comme un vieux cheval.

— Où aller?

— Rentrer dans Paris; quand nous rencontrerons des sergents de ville nous nous ferons conduire au poste de police; j'aurai voulu éviter cela; mais je ne veux pas te laisser mourir de froid; allons, mon petit Remi, allons, mon enfant, du courage!

De la campagne nous étions revenus en ville, c'est-à-dire que nous marchions entre des murs au haut desquels çà et là se balançait un réverbère avec un bruit de ferraille.

Vitalis s'arrêta : je compris qu'il était à bout.

— Voulez-vous que je frappe à l'une de ces portes? dis-je.

— Non, on ne nous ouvrirait pas; ce sont des jardiniers, des maraîchers qui demeurent là; ils ne se lèvent pas à cette heure. Marchons toujours.

Mais il avait plus de volonté que de forces. Après quelques pas il s'arrêta encore.

— Il faut que je me repose un peu, dit-il, je n'en puis plus.

Une porte s'ouvrait dans une palissade, et au-dessus de cette palissade se dressait un grand tas de fumier monté droit, comme on en voit si souvent dans les jardins des maraîchers ; le vent, en soufflant sur le tas, avait desséché le premier lit de paille et il en avait éparpillé une assez grande épaisseur dans la rue, au pied même de la palissade.

— Je vais m'asseoir là, dit Vitalis.

— Vous disiez que si nous nous asseyions, nous

serions pris par le froid et ne pourrions plus nous relever.

Sans me répondre, il me fit signe de ramasser la paille contre la porte, et il se laissa tomber sur cette litière plutôt qu'il ne s'y assit; ses dents claquaient et tout son corps tremblait.

— Apporte encore de la paille, me dit-il, le tas de fumier nous met à l'abri du vent.

A l'abri du vent, cela était vrai, mais non à l'abri du froid. Lorsque j'eus amoncelé tout ce que je pus ramasser de paille, je vins m'asseoir près de Vitalis.

— Tout contre moi, dit-il, et mets Capi sur toi, il te passera un peu de sa chaleur.

Vitalis était un homme d'expérience, qui savait que le froid, dans les conditions où nous étions, pouvait devenir mortel. Pour qu'il s'exposât à ce danger, il fallait qu'il fût anéanti.

Il l'était réellement. Depuis quinze jours, il s'était couché chaque soir ayant fait plus que force, et cette dernière fatigue arrivant après toutes les autres, le trouvait trop faible pour la supporter, épuisé par une longue suite d'efforts, par les privations et par l'âge.

Eut-il conscience de son état? Je ne l'ai jamais su. Mais au moment où ayant ramené la paille sur moi, je me serrais contre lui, je sentis qu'il se penchait sur mon visage et qu'il m'embrassait. C'était la seconde fois; ce fut, hélas! la dernière.

A peine m'étais-je blotti contre Vitalis que je fus anéanti et que mes yeux se fermèrent. Je fis effort

pour les ouvrir, et comme je n'y parvenais pas, je me pinçai le bras fortement; mais ma peau était insensible, et ce fut à peine si, malgré toute la bonne volonté que j'y mettais, je pus me faire un peu de mal. Cependant la secousse me rendit jusqu'à un certain point la conscience de la vie. Vitalis, le dos appuyé contre la porte, haletait péniblement, par des saccades courtes et rapides. Dans mes jambes, appuyé contre ma poitrine, Capi dormait déjà. Audessus de notre tête, le vent soufflait toujours et nous couvrait de brins de paille qui tombaient sur nous comme des feuilles sèches qui se seraient détachées d'un arbre. Dans la rue, personne ; près de nous, au loin, tout autour de nous, un silence de mort.

Mes yeux se fermèrent de nouveau, mon cœur s'engourdit, il me sembla que je m'évanouissais.

XI

EN AVANT

[In the early morning the three were found by a gardener, Vitalis frozen to death and Remi in a serious condition. He was told of Vitalis' fate and when offered a home with the gardener, M. Acquin, and his family, to work for his living, he gladly accepted, especially as he had become very fond of Lise, the young daughter. Vitalis, it was discovered, was at one time a famous singer, but having lost his voice, left his friends and took up the life of a travelling showman. Remi remained with the gardener for two years. But a hailstorm destroyed the poor man's small possession ; he, unable to meet his payments, was thrown into the debtors' prison and his family was separated, the children finding homes with the various relatives. Remi again takes up

his wandering life with Capi. Soon after starting out he fell in with Mattia, one of the Italian boys whom he had met at Garifoli's. The three form a little company; their first performance was a great success.]

Ce malheur nous fut épargné. Comme nous arrivions à un village qui se trouve après Villejuif, nous préparant à chercher une place convenable pour notre représentation, nous passâmes devant la grande porte d'une ferme, dont la cour était pleine de gens endimanchés qui portaient tous des bouquets noués avec des flots de rubans et attachés, pour les hommes, à la boutonnière de leur habit, pour les femmes à leur corsage: il ne fallait pas être bien habile pour deviner que c'était une noce.

L'idée me vint que ces gens seraient peut-être satisfaits d'avoir des musiciens pour les faire danser; aussitôt j'entrai dans la cour suivi de Mattia et de Capi, puis, mon feutre à la main, et avec un grand salut (le salut noble de Vitalis), je fis ma proposition à la première personne que je trouvai sur mon passage.

C'était un gros garçon dont la figure rouge comme brique était encadrée dans un grand col raide qui lui sciait les oreilles; il avait l'air bon enfant et placide.

Il ne me répondit pas; mais se tournant tout d'une pièce vers les gens de la noce, car sa redingote en beau drap luisant le gênait évidemment aux entournures, il fourra deux de ses doigts dans sa bouche et tira de cet instrument un si formidable coup de sifflet que Capi en fut effrayé.

— Ohé! les autres, cria-t-il, qu'è que vous pensez *d'une petite air de musique?* v'là des artistes qui nous arrivent.

— Oui, oui, la musique! la musique! crièrent des voix d'hommes et de femmes.

— En place pour le quadrille!

Et, en quelques minutes, les groupes de danseurs se formèrent au milieu de la cour; ce qui fit fuir les volailles épouvantées.

— As-tu joué des quadrilles? demandai-je à Mattia en italien et à voix basse, car j'étais assez inquiet.

— Oui.

Il m'en indiqua un sur son violon; le hasard permit que je le connusse. Nous étions sauvés.

On avait sorti une charrette de dessous un hangar; on la posa sur ses chambrières, et on nous fit monter dedans.

Bien que nous n'eussions jamais joué ensemble, Mattia et moi, nous ne nous tirâmes pas trop mal de notre quadrille. Il est vrai que nous jouions pour des oreilles qui n'étaient heureusement ni délicates, ni difficiles.

— Un de vous sait-il jouer du cornet à pistons? nous demanda le gros rougeaud.

— Oui, moi, dit Mattia, mais je n'en ai pas.

— Je vas aller vous en chercher un, parce que le violon, c'est joli, mais c'est fadasse.

— Tu joues donc aussi du cornet à piston? demandai-je à Mattia en parlant toujours italien.

— Et de la trompette à coulisse et de la flûte, et de tout ce qui se joue.

Décidément il était précieux, Mattia.

Bientôt le cornet à piston fut apporté, et nous recommençâmes à jouer des quadrilles, des polkas, des valses, surtout des quadrilles.

Nous jouâmes ainsi jusqu'à la nuit sans que les danseurs nous laissassent respirer : cela n'était pas bien grave pour moi, mais cela l'était beaucoup plus pour Mattia, chargé de la partie pénible, et fatigué d'ailleurs par son voyage et les privations. Je le voyais de temps en temps pâlir comme s'il allait se trouver mal, cependant il jouait toujours, soufflant tant qu'il pouvait dans son embouchure.

Heureusement je ne fus pas seul à m'apercevoir de sa pâleur, la mariée la remarqua aussi.

— Assez, dit-elle, le petit n'en peut plus; maintenant la main à la bourse pour les musiciens.

— Si vous vouliez, dis-je en sautant à bas de la voiture, je ferais faire la quête par notre caissier.

Je jetai mon chapeau à Capi qui le prit dans sa gueule.

On applaudit beaucoup la grâce avec laquelle il savait saluer lorsqu'on lui avait donné, mais ce qui valait mieux pour nous, on lui donna beaucoup; comme je le suivais, je voyais les pièces blanches tomber dans le chapeau; le marié mit la dernière et ce fut une pièce de cinq francs.

Quelle fortune! mais ce n'était pas tout. On nous invita à manger, et on nous donna à coucher dans

une grange. Le lendemain, quand nous quittâmes cette maison hospitalière, nous avions un capital de vingt-huit francs.

— C'est à toi que nous les devons, mon petit Mattia, dis-je à mon camarade, tout seul je n'aurais pas formé un orchestre.

Alors le souvenir d'une parole qui m'avait été dite par le père Acquin quand j'avais commencé à donner des leçons à Lise me revient à la mémoire, me prouvant qu'on est toujours récompensé de ce qu'on fait de bien.

— J'aurais pu imaginer une plus grande bêtise que de te prendre dans ma troupe.

Avec vingt-huit francs dans notre poche, nous étions des grands seigneurs, et lorsque nous arrivâmes à Corbeil, je pus, sans trop d'imprudence, me livrer à quelques acquisitions que je jugeais indispensables: d'abord un cornet à pistons qui me coûta trois francs chez un marchand de ferraille; pour cette somme, il n'était ni neuf ni beau, mais enfin, récuré et soigné, il ferait notre affaire; puis ensuite des rubans rouges pour nos bas; et enfin un vieux sac de soldat pour Mattia, car il était moins fatigant d'avoir toujours sur les épaules un sac léger, que d'en avoir de temps en temps un lourd; nous nous partagerions également ce que nous portions avec nous, et nous serions plus alertes.

Quand nous quittâmes Corbeil, nous étions vraiment en bon état; nous avions, toutes nos acquisitions payées, trente francs dans notre bourse, car nos re-

présentations avaient été fructueuses; notre répertoire était réglé de telle sorte que nous pouvions rester plusieurs jours dans le même pays sans trop nous répéter; enfin nous nous entendions si bien, Mattia et moi, que nous étions déjà ensemble comme deux frères.

— Tu sais, disait-il quelquefois en riant, un chef de troupe comme toi qui ne cogne pas, c'est trop beau.

— Alors, tu es content ?

— Si je suis content ! c'est-à-dire que voilà le premier temps de ma vie, depuis que j'ai quitté le pays, où je ne regrette pas l'hôpital.

Cette situation prospère m'inspira des idées ambitieuses.

Après avoir quitté Corbeil, nous nous étions dirigés sur Montargis, en route pour aller chez mère Barberin.

Aller chez mère Barberin pour l'embrasser c'était m'acquitter de ma dette de reconnaissance envers elle, mais c'était m'en acquitter bien petitement et à trop bon marché.

Si je lui portais quelque chose.

Maintenant que j'étais riche, je lui devais un cadeau.

Il y en avait un qui plus que tout la rendrait heureuse, non seulement dans l'heure présente, mais pour toute sa vieillesse, — une vache, qui remplaçât la pauvre *Roussette.*

Quelle joie pour mère Barberin, si je pouvais lui donner une vache, et aussi quelle joie pour moi !

Avant d'arriver à Chavanon j'achetais une vache et Mattia la conduisant par la longe, la faisait entrer dans la cour de mère Barberin. Bien entendu, Barberin n'était pas là. — Madame Barberin, disait Mattia, voici une vache que je vous amène. — Une vache! vous vous trompez, mon garçon. — Et elle soupirait. — Non, madame, vous êtes bien madame Barberin, de Chavanon? Eh bien! c'est chez madame Barberin que le prince (comme dans les contes de fées) m'a dit de conduire cette vache qu'il vous offre. — Quel prince? — Alors je paraissais, je me jetais dans les bras de mère Barberin, et après nous être bien embrassés, nous faisions des crêpes et des beignets, qui étaient mangés par nous trois et non par Barberin, comme en ce jour de mardi-gras où il était revenu pour renverser notre poêle et mettre notre beurre dans sa soupe à l'oignon.

Quel beau rêve! Seulement, pour le réaliser il fallait pouvoir acheter une vache.

Combien cela coûtait-il une vache? Je n'en avais aucune idée; cher, sans doute, très cher, mais encore?

Ce que je voulais, ce n'était pas une trop grande, une trop grosse vache. D'abord parce que plus les vaches sont grosses, plus leur prix est élevé; puis ensuite, plus les vaches sont grandes, plus il leur faut de nourriture, et je ne voulais pas que mon cadeau devînt une cause d'embarras pour mère Barberin.

L'essentiel pour le moment c'était donc de connaître le prix des vaches, ou plutôt d'une vache telle que j'en voulais une.

Heureusement, cela n'était pas difficile pour moi et dans notre vie sur les grands chemins, dans nos soirées à l'auberge, nous nous trouvions en relations avec des conducteurs et des marchands de bestiaux: il était donc bien simple de leur demander le prix des vaches.

Mais la première fois que j'adressai ma question à un bouvier, dont l'air brave homme m'avait tout d'abord attiré, on me répondit en me riant au nez.

Le bouvier se renversa ensuite sur sa chaise en donnant de temps en temps de formidables coups de poing sur la table; puis il appela l'aubergiste.

— Savez-vous ce que me demande ce petit musicien ? Combien coûte une vache, pas trop grande, pas trop grosse, enfin une bonne vache. Faut-il qu'elle soit savante ?

Les rires recommencèrent; mais je ne me laissai pas démonter.

— Il faut qu'elle donne du bon lait et qu'elle ne mange pas trop.

— Faut-il qu'elle se laisse conduire à la corde sur les grands chemins, comme votre chien ?

Après avoir épuisé toutes ses plaisanteries, déployé suffisamment son esprit, il voulut bien me répondre sérieusement et même entrer en discussion avec moi.

— Il avait justement mon affaire, une vache douce, donnant beaucoup de lait, un lait qui était une crème, et ne mangeant presque pas; si je voulais lui allonger quinze pistoles sur la table, autrement cinquante écus, la vache était à moi.

Autant j'avais eu de mal à le faire parler tout

d'abord, autant j'eus de mal à le faire taire quand il fut en train.

Enfin nous pûmes aller nous coucher et je rêvai à ce que cette conversation venait de m'apprendre.

Quinze pistoles ou cinquante écus, cela faisait cent cinquante francs; et j'étais loin d'avoir une si grosse somme.

Était-il impossible de la gagner? Il me sembla que non, et que, si la chance de nos premiers jours nous accompagnait, je pourrais, sou à sou, réunir ces cent cinquante francs. Seulement il faudrait du temps.

Alors une nouvelle idée germa dans mon cerveau: si au lieu d'aller tout de suite à Chavanon, nous allions d'abord à Varses, cela nous donnerait ce temps qui nous manquerait en suivant la route directe.

Il fallait donc aller à Varses tout d'abord et ne voir mère Barberin qu'au retour: assurément alors j'aurais mes cent cinquante francs et nous pourrions jouer ma féerie: *la Vache du prince.*

Le matin, je fis part de mon idée à Mattia, qui ne manifesta aucune opposition.

— Allons à Varses, dit-il; les mines, c'est peut-être curieux, je serai bien aise d'en voir une.

XII

UNE LEÇON DE MUSIQUE

[With a capital of 128 francs they reach Varses, a small mining town, where Alexis, one of the gardener's children, lives with his uncle, acting as his assistant in the mine: he injures his hand and Remi takes his place for a time. The mine is flooded and Remi with the father and four miners are rescued after fourteen days of imprisonment. Once more the little troup starts out, with 146 francs. On reaching Mende they decide upon "la grosse dépense d'une leçon de musique," as there were a number of points in music they wished to learn about.]

Il fut donc décidé que ce serait à Mende que nous ferions la grosse dépense d'une leçon de musique; car bien que nos recettes fussent plus que médiocres dans ces tristes montagnes de la Lozère, où les villages sont rares et pauvres, je ne voulais pas retarder davantage la joie de Mattia.

Après avoir traversé dans toute son étendue le *causse* Méjean, qui est bien le pays le plus désolé et le plus misérable du monde, sans bois, sans eaux, sans cultures, sans villages, sans habitants, sans rien de ce qui est la vie, mais avec d'immenses et mornes solitudes qui ne peuvent avoir de charmes que pour ceux qui les parcourent rapidement en voiture, nous arrivâmes enfin à Mende.

Comme il était nuit depuis quelques heures déjà, nous ne pouvions aller ce soir-là même prendre notre leçon; d'ailleurs nous étions mort de fatigue.

Cependant Mattia était si pressé de savoir si Mende,

qui ne lui avait nullement paru la ville importante dont je lui avais parlé, possédait un maître de musique, que tout en soupant je demandai à la maîtresse de l'auberge où nous étions descendus, s'il y avait dans la ville un bon musicien qui donnât des leçons de musique.

Elle nous répondit qu'elle était bien surprise de notre question; nous ne connaissions donc pas M. Espinassous ?

— Nous venons de loin, dis-je.

— De bien loin, alors ?

— De l'Italie, répondit Mattia.

Alors son étonnement se dissipa, et elle parut admettre que, venant de si loin, nous pussions ne pas connaître M. Espinassous; mais bien certainement si nous étions venus seulement de Lyon ou de Marseille, elle n'aurait pas continué à répondre à des gens assez mal éduqués pour n'avoir pas entendu parler de M. Espinassous.

— J'espère que nous sommes bien tombés, dis-je à Mattia en italien.

Et les yeux de mon associé s'allumèrent. Assurément M. Espinassous allait répondre le pied levé à toutes ses questions; ce ne serait pas lui qui resterait embarrassé pour expliquer les raisons qui voulaient qu'on employât les bémols en descendant et les dièzes en montant.

Une crainte me vint : un artiste aussi célèbre consentirait-il à donner une leçon à de pauvres misérables tels que nous?

— Et il est très occupé, M. Espinassous ? dis-je.

— Oh! oui! je le crois bien qu'il est occupé; comment ne le serait-il pas ?

— Croyez-vous qu'il voudra nous recevoir demain matin ?

— Bien sûr ; il reçoit tout le monde, quand on a de l'argent dans la poche, çà s'entend.

Comme c'était ainsi que nous l'entendions nous aussi, nous fûmes rassurés, et avant de nous endormir nous discutâmes longuement, malgré la fatigue, toutes les questions que nous poserions le lendemain à cet illustre professeur.

Après avoir fait une toilette soignée, c'est-à-dire une toilette de propreté, la seule que nous pussions nous permettre puisque nous n'avions pas d'autres vêtements que ceux que nous portions sur notre dos, nous prîmes nos instruments, Mattia son violon, moi ma harpe, et nous nous mîmes en route pour nous rendre chez M. Espinassous.

Capi avait, comme de coutume, voulu venir avec nous, mais nous l'avions attaché dans l'écurie de l'aubergiste, ne croyant pas qu'il fût convenable de se présenter avec un chien chez le célèbre musicien de Mende.

Quand nous fûmes arrivés devant la maison qui nous avait été indiquée comme étant celle du professeur, nous crûmes que nous nous étions trompés, car à la devanture de cette maison se balançaient deux petits plats à barbe en cuivre, ce qui n'a jamais été l'enseigne d'un maître de musique.

Comme nous restions à regarder cette devanture qui avait tout l'air d'être celle d'un barbier, une personne vint à passer, et nous l'arrêtâmes pour lui demander où demeurait M. Espinassous.

— Là, dit-elle, en nous indiquant la boutique du barbier.

Après tout, pourquoi un professeur de musique n'aurait-il pas demeuré chez un barbier?

Nous entrâmes: la boutique était divisée en deux parties égales ; dans celle de droite, sur des planches se trouvaient des brosses, des peignes, des pots de pommade, des savons; dans celle de gauche, sur un établi et contre le mur étaient posés ou accrochés des instruments de musique, des violons, des cornets à piston, des trompettes à coulisse.

— Monsieur Espinassous? demanda Mattia.

Un petit homme vif et frétillant comme un oiseau, qui était en train de raser un paysan assis dans un fauteuil, répondit d'une voix de basse-taille :

— C'est moi.

Je lançai un coup d'œil à Mattia pour lui dire que le barbier-musicien n'était pas l'homme qu'il nous fallait pour nous donner notre leçon, et que ce serait jeter notre argent par la fenêtre que de s'adresser à lui; mais au lieu de me comprendre et de m'obéir, Mattia alla s'asseoir sur une chaise, et d'un air délibéré:

— Est-ce que vous voudrez bien me couper les cheveux quand vous aurez rasé monsieur? dit-il.

— Certainement, jeune homme, et je vous raserai aussi si vous voulez.

— Je vous remercie, dit Mattia, pas aujourd'hui, quand je repasserai.

J'étais ébahi de l'assurance de Mattia: il me lança un coup d'œil à la dérobée pour me dire d'attendre un moment avant de me fâcher.

Bientôt Espinassous eut fini de raser son paysan, et, la serviette à la main, il vint pour couper les cheveux de Mattia.

— Monsieur, dit Mattia, pendant qu'on lui nouait la serviette autour du cou, nous avons une discussion, mon camarade et moi, et comme nous savons que vous êtes un célèbre musicien, nous pensons que vous voudrez bien nous donner votre avis sur ce qui nous embarrasse.

— Dites un peu ce qui vous embarrasse, jeunes gens.

Je compris où Mattia tendait à arriver: d'abord il voulait voir si ce perruquier-musicien était capable de répondre à ses questions, puis au cas où ses réponses seraient satisfaisantes, il voulait se faire donner sa leçon de musique pour le prix d'une coupe de cheveux; décidément il était malin, Mattia.

— Pourquoi, demanda Mattia, accorde-t-on un violon sur certaines notes et pas sur d'autres?

Je crus que ce perruquier, qui précisément à ce moment même était en train de passer le peigne dans la longue chevelure de Mattia, allait faire une réponse dans le genre des miennes, et je riais déjà tout bas quand il prit la parole :

— La seconde corde à gauche de l'instrument

devant donner le *la* au diapason normal, les autres cordes doivent être accordées de façon à ce qu'elles donnent les notes de quinte en quinte, c'est-à-dire *sol,* quatrième corde; *ré,* troisième corde; *la,* deuxième corde; *mi,* première corde ou chanterelle.

Ce ne fut pas moi qui ris, ce fut Mattia; se moquait-il de ma mine ébahie ? était-il simplement joyeux de savoir ce qu'il avait voulu apprendre ? toujours est-il qu'il riait aux éclats.

Pour moi, je restais bouche ouverte à regarder ce perruquier qui, tout en tournant autour de Mattia et faisant claquer ses ciseaux, débitait ce petit discours, qui me paraissait prodigieux.

— Eh bien, dit-il, en s'arrêtant tout à coup devant moi, je crois bien que ce n'était pas mon petit client qui avait tort.

Tant que dura la coupe de ses cheveux Mattia ne tarit pas en questions, et à tout ce qu'on lui demanda, le barbier répondit avec la même facilité et la même sûreté que pour le violon.

Mais après avoir ainsi répondu, il en vint à interroger lui-même et bientôt il sut à quelle intention nous étions venus chez lui.

Alors il se mit à rire aux éclats:

— Voilà de bons petits gamins, disait-il; sont-ils drôles!

Puis il voulut que Mattia, qui évidemment était bien plus drôle que moi, lui jouât un morceau; et Mattia prenant bravement son violon se mit à exécuter une valse.

— Et tu ne sais pas une note de musique! s'écriait le perruquier, en claquant des mains et en tutoyant Mattia comme s'il le connaissait depuis longtemps.

J'ai dit qu'il y avait des instruments posés sur un établi et d'autres qui étaient accrochés contre le mur. Mattia ayant terminé son morceau de violon, prit une clarinette.

— Je joue aussi de la clarinette, dit-il, et du cornet à piston.

— Allons, joue, s'écria Espinassous.

Et Mattia joua ainsi un morceau sur chacun de ces instruments.

— Ce gamin est un prodige, criait Espinassous; si tu veux rester avec moi, je ferai de toi un grand musicien; tu entends, un grand musicien! le matin, tu raseras la pratique avec moi, et tout le reste de la journée je te ferai travailler; ne crois pas que je ne sois pas un maître capable de t'instruire parce que je suis perruquier; il faut vivre, manger, boire, dormir, et voilà à quoi le rasoir est bon; pour faire la barbe aux gens, Jasmin n'en est pas moins le plus grand poète de France; Agen a Jasmin, Mende a Espinassous.

En entendant la fin de ce discours, je regardai Mattia. Qu'allait-il répondre? Est-ce que j'allais perdre mon ami, mon camarade, mon frère, comme tous ceux que j'avais aimés? Mon cœur se serra. Cependant je ne m'abandonnai pas à ce sentiment. La situation ressemblait jusqu'à un certain point à celle où je m'étais trouvé avec Vitalis quand madame

Milligan avait demandé à me garder près d'elle: je ne voulus pas avoir à m'adresser les mêmes reproches que Vitalis.

— Ne pense qu'à toi, Mattia, dis-je d'une voix émue.

Mais il vint vivement à moi et me prenant la main:

— Quitter mon ami! je ne pourrais jamais. Je vous remercie, monsieur.

Espinassous insista en disant que quand Mattia aurait fait sa première éducation, on trouverait le moyen de l'envoyer à Toulouse, puis à Paris au Conservatoire; mais Mattia répondit toujours:

— Quitter Remi, jamais!

— Eh bien, gamin, je veux faire quelque chose pour toi, dit Espinassous, je veux te donner un livre où tu apprendras ce que tu ignores.

Et il se mit à chercher dans des tiroirs: après un temps assez long, il trouva ce livre qui avait pour titre: *Théorie de la musique;* il était bien vieux, bien usé, bien fripé, mais qu'importait.

Alors, prenant une plume, il écrivit sur la première page: "Offert à l'enfant qui, devenu un artiste, se souviendra du perruquier de Mende."

Je ne sais s'il y avait alors à Mende d'autres professeurs de musique que le barbier Espinassous, mais voilà celui que j'ai connu et que nous n'avons jamais oublié Mattia ni moi.

XIII

LA VACHE DU PRINCE

[In a few weeks they increased their funds to 214 francs, and now they decide to go to Ussel to buy a cow for Mère Barberin. They look up a veterinary surgeon and tell him their story; he agrees to select a cow for them free of charge. A cow is bought for 214 francs, and during the day they succeed in making seven more. They start out early in the morning; on the road they stop to rest and eat. Mattia suggests playing a tune before starting ; at the first sound the cow starts off on a run.]

— Si je lui jouais un air de cornet à piston? dit Mattia, qui restait difficilement en repos ; nous avions une vache dans le cirque Gassot, et elle aimait la musique.

Sans en demander davantage, Mattia se mit à jouer une fanfare de parade.

Aux premières notes, notre vache leva la tête; puis tout à coup, avant que j'eusse pu me jeter à ses cornes pour prendre sa longe, elle partit au galop.

Aussitôt nous partîmes après elle, galopant de toutes nos forces en l'appelant.

Je criai à Capi de l'arrêter, mais on ne peut pas avoir tous les talents: un chien de conducteur de bestiaux eût sauté au nez de notre vache; Capi, qui était un savant, lui sauta aux jambes.

Bien entendu, cela ne l'arrêta pas, au contraire, et nous continuâmes notre course, elle en avant, nous en arrière.

Tout en courant j'appelais Mattia: "Stupide bête;" et lui, sans m'attendre, me criait d'une voix haletante: "Tu cogneras, je l'ai mérité."

C'était à deux kilomètres environ avant d'arriver à un gros village que nous nous étions reposés pour manger, et c'était vers ce village que notre vache galopait. Elle y entra naturellement avant nous, et comme la route était droite, nous pûmes voir, malgré la distance, que des gens lui barraient le passage et s'emparaient d'elle.

Alors nous ralentîmes un peu notre course: notre vache ne serait pas perdue; nous n'aurions qu'à la réclamer aux braves gens qui l'avaient empêchée d'aller plus loin, et ils nous la rendraient.

A mesure que nous avancions, le nombre des gens augmentait autour de notre vache, et quand nous arrivâmes enfin près d'elle, il y avait là une vingtaine d'hommes, de femmes ou d'enfants qui discutaient en nous regardant venir.

Je m'étais imaginé que je n'avais qu'à réclamer ma vache, mais au lieu de me la donner, on nous entoura et l'on nous posa question sur question: "D'où venions-nous, où avions-nous eu cette vache?"

Nos réponses étaient aussi simples que faciles; cependant elles ne persuadèrent pas ces gens, et deux ou trois voix s'élevèrent pour dire que nous avions volé cette vache qui nous avait échappé, et qu'il fallait nous mettre en prison en attendant que l'affaire s'éclaircît.

L'horrible frayeur que le mot de prison m'inspirait

me troubla et nous perdit: je pâlis, je balbutiai et comme notre course avait rendu ma respiration haletante, je fus incapable de me défendre.

Sur ces entrefaites, un gendarme arriva ; en quelques mots on lui conta notre affaire, et comme elle ne lui parut pas nette, il déclara qu'il allait mettre notre vache en fourrière et nous en prison : on verrait plus tard.

Je voulus protester, Mattia voulut parler, le gendarme nous imposa durement silence; et me rappelant la scène de Vitalis avec l'agent de police de Toulouse, je dis à Mattia de se taire et de suivre monsieur le gendarme.

Tout le village nous fit cortège jusqu'à la mairie où se trouvait la prison: on nous entourait, on nous pressait, on nous poussait, on nous bourrait, on nous injuriait, et je crois que sans le gendarme, qui nous protégeait, on nous aurait lapidés comme si nous étions de grands coupables, des assassins ou des incendiaires. Et cependant nous n'avions commis aucun crime. Mais les foules sont souvent ainsi: elles ont un plaisir sauvage à se ruer sur les malheureux, sans savoir ce qu'ils ont fait, s'ils sont coupables ou innocents.

Nous étions en prison. Pour combien de temps?

Comme je me posais cette question, Mattia vint se mettre devant moi et baissant la tête:

— Cogne, dit-il, cogne sur la tête, tu ne frapperas jamais assez fort pour ma bêtise.

— Tu as fait la bêtise, et je *l*'ai laissé faire, j'ai été aussi bête que toi.

— J'aimerais mieux que tu cognes, j'aurais moins de chagrin : notre pauvre vache, la vache du prince!

Il se mit à pleurer.

Alors ce fut à moi de le consoler en lui expliquant que notre position n'était pas bien grave; nous n'avions rien fait, et il ne nous serait pas difficile de prouver que nous avions acheté notre vache, le vétérinaire d'Ussel serait notre témoin.

— Si l'on nous accuse d'avoir volé l'argent avec lequel nous avons payé notre vache, comment prouverons-nous que nous l'avons gagné? tu vois bien que quand on est malheureux, on est coupable de tout.

Mattia avait raison, je ne savais que trop bien qu'on est dur aux malheureux ; les cris qui venaient de nous accompagner jusqu'à la prison ne le prouvaient-ils pas encore ?

— Et puis, dit Mattia, en continuant de pleurer, quand nous sortirons de cette prison, quand on nous rendrait notre vache, est-il certain que nous trouverons mère Barberin ?

— Pourquoi ne la trouverions-nous pas ?

— Depuis le temps que tu l'as quittée, elle a pu mourir.

Je fus frappé au cœur par cette crainte : c'était vrai que mère Barberin avait pu mourir, car bien que n'étant pas d'un âge où l'on admet facilement l'idée de la mort, je savais par expérience qu'on peut perdre ceux qu'on aime; n'avais-je pas perdu Vitalis ? Comment cette idée ne m'était-elle pas venue déjà ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ? demandai-je.

— Parce que, quand je suis heureux, je n'ai que des idées gaies dans ma tête stupide, tandis que quand je suis malheureux je n'ai que des idées tristes. Et j'étais si heureux à la pensée d'offrir ta vache à ta mère Barberin que je ne voyais que le contentement de mère Barberin, je ne voyais que le nôtre et j'étais ébloui comme grisé.

— Ta tête n'est pas plus stupide que la mienne, mon pauvre Mattia, car je n'ai pas eu d'autres idées que les tiennes; comme toi aussi j'ai été ébloui et grisé.

— Ah! ah! la vache du prince! s'écria Mattia en pleurant, il est beau le prince!

Puis tout à coup se levant brusquement en gesticulant :

— Si mère Barberin était morte, et si l'affreux Barberin était vivant, s'il nous prenait notre vache, s'il te prenait toi-même ?

Assurément c'était l'influence de la prison qui nous inspirait ces tristes pensées, c'étaient les cris de la foule, c'était le gendarme, c'était le bruit de la serrure, et des verrous quand on avait fermé la porte sur nous. Mais ce n'était pas seulement à nous que Mattia pensait, notre vache le préoccupait aussi.

— Qui va lui donner à manger ? qui va la traire ?

Plusieurs heures se passèrent dans ces tristes pensées, et plus le temps marchait, plus nous nous désolions.

J'essayai cependant de réconforter Mattia en lui expliquant qu'on allait venir nous interroger.

— Eh bien; que dirons-nous ?

— La vérité.

— Alors on va te remettre entre les mains de Barberin, ou bien si mère Barberin est seule chez elle, on va l'interroger aussi pour savoir si nous ne mentons pas, nous ne pourrons donc pas lui faire notre surprise.

Enfin notre porte s'ouvrit avec un terrible bruit de ferraille et nous vîmes entrer un vieux monsieur à cheveux blancs dont l'air ouvert et bon nous rendit tout de suite l'espérance.

— Allons, coquins, levez-vous, dit le geôlier, et répondez à M. le juge de paix.

— C'est bien, c'est bien, dit le juge de paix en faisant signe au geôlier de le laisser seul, je me charge d'interroger celui-là, — il me désigna du doigt, — emmenez l'autre et gardez-le; je l'interrogerai ensuite.

Je crus que dans ces conditions je devais avertir Mattia de ce qu'il avait à répondre.

— Comme moi, monsieur le juge de paix, dis-je, il vous racontera la vérité, toute la vérité.

— C'est bien, c'est bien, interrompit vivement le juge de paix, comme s'il voulait me couper la parole.

Mattia sortit, mais avant, il eut le temps de me lancer un rapide coup d'œil pour me dire qu'il m'avait compris.

— On vous accuse d'avoir volé une vache, me dit le juge de paix en me regardant dans les deux yeux.

Je répondis que nous avions acheté cette vache à la

foire d'Ussel, et je nommai le vétérinaire qui nous avait assistés dans cet achat.

— Cela sera vérifié.

— Je l'espère, car ce sera cette vérification qui prouvera notre innocence.

— Et dans quelle intention avez-vous acheté une vache ?

— Pour la conduire à Chavanon et l'offrir à la femme qui a été ma mère nourrice, en reconnaissance de ses soins et en souvenir de mon affection pour elle.

— Et comment se nomme cette femme ?

— Mère Barberin.

— Est-ce la femme d'un ouvrier maçon qui, il y a quelques années, a été estropié à Paris.

— Oui, monsieur le juge de paix.

— Cela aussi sera vérifié.

Mais je ne répondis pas à cette parole comme je l'avais fait pour le vétérinaire d'Ussel.

Voyant mon embarras, le juge de paix me pressa de questions et je dus répondre que s'il interrogeait mère Barberin le but que nous nous étions proposé se trouvait manqué : il n'y avait plus de surprise.

Cependant au milieu de mon embarras j'éprouvais une vive satisfaction : puisque le juge de paix connaissait mère Barberin et qu'il s'informerait auprès d'elle de la vérité ou de la fausseté de mon récit, cela prouvait que mère Barberin était toujours vivante.

J'en éprouvai bientôt une autre ; au milieu de ces questions le juge de paix me dit que Barberin était retourné à Paris depuis quelque temps.

Cela me rendit si joyeux que je trouvai des paroles persuasives pour le convaincre que la déposition du vétérinaire devait suffire pour prouver que nous n'avions pas volé notre vache.

— Et où avez-vous eu l'argent nécessaire pour acheter cette vache ?

C'était là la question qui avait si fort effrayé Mattia quand il avait prévu qu'elle nous serait adressée.

— Nous l'avons gagné.

— Où ? Comment ?

J'expliquai comment, depuis Paris jusqu'à Varses et depuis Varses jusqu'au Mont-Dore, nous l'avions gagné et amassé sou à sou.

— Et qu'alliez-vous faire à Varses!

Cette question m'obligea à un nouveau récit; quand le juge entendit que j'avais été enseveli dans la mine de la Truyère, il m'arrêta et d'une voix tout adoucie, presque amicale:

— Lequel de vous deux est Remi ? dit-il.

— Moi, monsieur le juge de paix.

— Qui le prouve ? Tu n'as pas de papiers, m'a dit le gendarme.

— Non, monsieur le juge de paix.

— Allons, raconte-moi comment est arrivée la catastrophe de Varses; j'en ai lu le récit dans les journaux, si tu n'es pas vraiment Remi, tu ne me tromperas pas; je t'écoute, fais donc attention.

Le tutoiement du juge de paix m'avait donné du courage: je voyais bien qu'il ne nous était pas hostile.

Quand j'eus achevé mon récit, le juge de paix me

regarda avec des yeux doux et attendris. Je m'imaginais qu'il allait me dire qu'il nous rendait la liberté, mais il n'en fut rien : sans m'adresser la parole, il me laissa seul. Sans doute il allait interroger Mattia pour voir si nos deux récits s'accorderaient.

Je restai assez longtemps livré à mes réflexions, mais à la fin le juge de paix revint avec Mattia.

— Je vais faire prendre des renseignements à Ussel, dit-il, et si comme je l'espère ils confirment vos récits, demain on vous mettra en liberté.

— Et notre vache ? demanda Mattia.

— On vous la rendra.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, répliqua Mattia, qui va lui donner à manger, qui va la traire ?

— Sois tranquille, gamin.

Mattia aussi était rassuré.

— Si on trait notre vache, dit-il en souriant, est-ce qu'on ne pourrait pas nous donner le lait ? cela serait bien bon pour notre souper.

Aussitôt que le juge de paix fut parti, j'annonçai à Mattia les deux grandes nouvelles qui m'avaient fait oublier que nous étions en prison : mère Barberin vivante, et Barberin à Paris.

— La vache du prince fera son entrée triomphale, dit Mattia.

Dans sa joie il se mit à danser en chantant ; je lui pris les mains, entrainé par sa gaieté, et Capi qui jusqu'alors était resté dans un coin, triste et inquiet, vint se placer au milieu de nous debout sur ses deux pattes de derrière ; alors nous nous livrâmes à une si

belle danse que le concierge effrayé, — pour ses oignons probablement, — vint voir si nous ne nous révoltions pas.

Il nous engagea à nous taire, mais il ne nous adressa pas la parole brutalement comme lorsqu'il était entré avec le juge de paix.

Par là nous comprîmes que notre position n'était pas mauvaise, et bientôt nous eûmes la preuve que nous ne nous étions pas trompés, car il ne tarda pas à rentrer, nous apportant une grande terrine toute pleine de lait, avec la terrine, il nous donna un gros pain blanc et un morceau de veau froid qui, nous dit-il, nous était envoyé par M. le juge de paix.

Jamais prisonniers n'avaient été si bien traités; alors en mangeant le veau et en buvant le lait je revins de mes idées sur les prisons; décidément elles valaient mieux que je ne me l'étais imaginé.

Ce fut aussi le sentiment de Mattia:

— Dîner et coucher sans payer, dit-il en riant, en voilà une chance.

Je voulus lui faire une peur.

— Et si le vétérinaire était mort tout à coup, lui dis-je, qui témoignerait pour nous?

— On n'a de ces idées-là que quand on est malheureux, dit-il sans se fâcher, et ce n'est vraiment pas le moment.

XIV

MÈRE BARBERIN

[The veterinary surgeon having come to their rescue they were set free and started out the next morning. Arriving at the village and observing Mère Barberin leaving her cottage they place the cow in her stable and go into the house and await her return.]

Tout à coup j'aperçus une coiffe blanche, en même temps la hart qui soutenait la barrière craqua.

— Cache-toi vite, dis-je à Mattia.

Je me fis de plus en plus petit.

La porte s'ouvrit: du seuil mère Barberin m'aperçut.

— Qui est-là ? dit-elle.

Je la regardai sans répondre, et de son côté elle me regarda aussi.

Tout à coup ses mains furent agitées par un tremblement:

— Mon Dieu, murmura-t-elle, mon Dieu, est-ce possible, Remi!

Je me levai et courant à elle, je la pris dans mes bras.

— Maman!

— Mon garçon, c'est mon garçon!

Il nous fallut plusieurs minutes pour nous remettre et pour nous essuyer les yeux.

— Bien sûr, dit-elle, que si je n'avais pas toujours pensé à toi je ne t'aurais pas reconnu; es-tu changé, grandi, forci!

Un reniflement étouffé me rappela que Mattia était derrière le lit, je l'appelai ; il se releva.

— Celui-là c'est Mattia, dis-je, mon frère.

— Ah ! tu as donc retrouvé tes parents ? s'écria mère Barberin.

— Non, je veux dire que c'est mon camarade, mon ami, et voilà Capi, mon camarade aussi et mon ami ; salue la mère de ton maître, Capi !

Capi se dressa sur ses deux pattes de derrière et, ayant mis une de ses pattes de devant sur son cœur, il s'inclina gravement, ce qui fit beaucoup rire mère Barberin et sécha ses larmes.

Mattia, qui n'avait pas les mêmes raisons que moi pour s'oublier, me fit un signe pour me rappeler notre surprise.

— Si tu voulais, dis-je à mère Barberin, nous irions un peu dans la cour ; c'est pour voir le poirier crochu dont j'ai souvent parlé à Mattia.

— Nous pouvons aussi aller voir ton jardin, car je l'ai gardé tel que tu l'avais arrangé, pour que tu le retrouves quand tu reviendrais, car j'ai toujours cru et contre tous que tu reviendrais.

— Et les topinambours que j'avais plantés, les as-tu trouvés bons ?

— C'était donc toi qui m'avais fait cette surprise, je m'en suis douté : tu as toujours aimé à faire des surprises.

Le moment était venu.

— L'étable à vache, dis-je, a-t-elle changée depuis

le départ de la pauvre *Roussette,* qui était comme moi et qui ne voulait pas s'en aller ?

— Non, bien sûr, j'y mets mes fagots.

Comme nous étions justement devant l'étable mère Barberin en poussa la porte, instantanément notre vache, qui avait faim et qui croyait sans doute qu'on lui apportait à manger, se mit à meugler.

— Une vache, une vache dans l'étable ! s'écria mère Barberin.

Alors n'y tenant plus, Mattia et moi, nous éclatâmes de rire.

Mère Barberin nous regarda bien étonnée, mais c'était une chose si invraisemblable que l'installation de cette vache dans l'étable, que malgré nos rires, elle ne comprit pas.

— C'est une surprise, dis-je, une surprise que nous te faisons, et elle vaut bien celle des topinambours, n'est-ce pas ?

— Une surprise, répéta-t-elle, une surprise!

— Je n'ai pas voulu revenir les mains vides chez mère Barberin, qui a été si bonne pour son petit Remi, l'enfant abandonné; alors, en cherchant ce qui pourrait être le plus utile, j'ai pensé que ce serait une vache pour remplacer la *Roussette,* et à la foire d'Ussel nous avons acheté celle-là avec l'argent gagné par Mattia et moi.

— Oh! le bon enfant, le cher garçon! s'écria mère Barberin en m'embrassant.

Puis nous entrâmes dans l'étable pour que mère

Barberin pût examiner notre vache, qui maintenant était sa vache. A chaque découverte que mère Barberin faisait, elle poussait des exclamations de contentement et d'admiration :

— Quelle belle vache!

Tout à coup elle s'arrêta et me regardant.

— Ah çà! tu es donc devenu riche ?

— Je crois bien, dit Mattia en riant, il nous reste cinquante-huit sous.

Et mère Barberin répéta son refrain, mais avec une variante :

— Les bons garçons!

Cela me fut une douce joie de voir qu'elle pensait à Mattia, et qu'elle nous réunissait dans son cœur.

Pendant ce temps, notre vache continuait de meugler.

— Elle demande qu'on veuille bien la traire, dit Mattia.

Je courus à la maison chercher le seau de fer-blanc bien récuré, dans lequel on trayait autrefois la *Roussette* et que j'avais vu accroché à sa place ordinaire, bien que depuis longtemps il n'y eût plus de vache à l'étable chez mère Barberin. En revenant je l'emplis d'eau, afin qu'on pût laver la mamelle de notre vache, qui était pleine de poussière.

Quelle satisfaction pour mère Barberin quand elle vit son seau aux trois quarts rempli d'un beau lait mousseux.

— Je crois qu'elle donnera plus de lait que la *Roussette*, dit-elle.

— Et quel bon lait, dit Mattia, il sent la fleur d'oranger.

Mère Barberin regarda Mattia avec curiosité, se demandant bien manifestement ce que c'était que la fleur d'oranger.

— C'est une bonne chose qu'on boit à l'hôpital quand on est malade, dit Mattia qui aimait à ne pas garder ses connaissances pour lui tout seul.

La vache traite on la lâcha dans la cour pour qu'elle pût paître, et nous restâmes à la maison où, en venant chercher le seau, j'avais préparé sur la table, en belle place, notre beurre et notre farine.

Quand mère Barberin aperçut cette nouvelle surprise elle recommença ses exclamations, mais je crus que la franchise m'obligeait à les interrompre:

— Celle-là, dis-je, est pour nous au moins autant que pour toi; nous mourons de faim et nous avons envie de manger des crêpes; te rappelles-tu comment nous avons été interrompus le dernier mardi-gras que j'ai passé ici, et comment le beurre que tu avais emprunté pour me faire des crêpes a servi à fricasser des oignons dans la poêle: cette fois, nous ne serons pas dérangés.

— Tu sais donc que Barberin est à Paris? demanda mère Barberin.

— Oui.

— Et sais-tu aussi ce qu'il est allé faire à Paris?

— Non.

— Cela a de l'intérêt pour toi.

— Pour moi? dis-je effrayé.

Mais avant de répondre, mère Barberin regarda Mattia comme si elle n'osait parler devant lui.

— Oh! tu peux parler devant Mattia, dis-je, je t'ai expliqué qu'il était un frère pour moi, tout ce qui m'intéresse l'intéresse aussi.

— C'est que cela est assez long à expliquer, dit-elle.

Je vis qu'elle avait de la répugnance à parler, et ne voulant pas la presser devant Mattia de peur qu'elle refusât, ce qui, me semblait-il, devait peiner celui-ci, je décidai d'attendre pour savoir ce que Barberin était allé faire à Paris.

— Barberin doit-il revenir bientôt? demandai-je.

— Oh! non, bien sûr.

— Alors rien ne presse, occupons-nous des crêpes, tu me diras plus tard ce qu'il y a d'intéressant pour moi dans ce voyage de Barberin à Paris; puisqu'il n'y a pas à craindre qu'il revienne fricasser ses oignons dans notre poêle, nous avons tout le temps à nous. As-tu des œufs?

— Non, je n'ai plus de poules.

— Nous ne t'avons pas apporté d'œufs parce que nous avions peur de les casser. Ne peux-tu pas aller en emprunter?

Elle parut embarrassée et je compris qu'elle avait peut-être emprunté trop souvent pour emprunter encore.

— Il vaut mieux que j'aille en acheter moi-même, dis-je, pendant ce temps tu prépareras la pâte avec le lait; j'en trouverai chez Soquet, n'est-ce pas? J'y cours. Dis à Mattia de casser ta bourrée, il casse très bien le bois, Mattia.

oeuf – f pronounced
oeufs – f silent

Chez Soquet j'achetai non seulement une douzaine d'œufs, mais encore un petit morceau de lard.

Quand je revins, la farine était délayée avec le lait, et il n'y avait plus qu'à mêler les œufs à la pâte; il est vrai qu'elle n'aurait pas le temps de lever, mais nous avions trop grande faim pour attendre; si elle était un peu lourde, nos estomacs étaient assez solides pour ne pas se plaindre.

Quand la terrine fut enfin vidée, Mattia qui s'était très bien aperçu que mère Barberin ne voulait point parler devant lui, "de ce qui avait de l'intérêt pour moi", déclara qu'il avait envie de voir un peu comment se conduisait la vache dans la cour, et sans rien écouter, il nous laissa en tête-à-tête, mère Barberin et moi.

Si j'avais attendu jusqu'à ce moment, ce n'était cependant pas sans une assez vive impatience, et il avait fallu tout l'intérêt que je portais à la confection des crêpes pour ne pas me laisser absorber par ma préoccupation.

Barberin était à Paris, me semblait-il, pour retrouver Vitalis et se faire payer par celui-ci les années échues pour mon loyer. Je n'avais donc rien à voir là-dedans: Vitalis mort, ne payait pas, et ce n'était pas à moi qu'on pouvait réclamer quelque chose. Mais si Barberin ne me réclamait pas d'argent, il pouvait me réclamer moi-même, et ayant mis la main sur moi, il pouvait aussi me placer n'importe où, chez n'importe qui, à condition qu'on lui payerait une certaine somme. Or, cela m'intéressait, et même m'intéressait beaucoup, car j'étais bien décidé à tout faire avant de me résigner

à subir l'autorité de l'affreux Barberin, s'il le fallait, je quitterais la France, je m'en irais en Italie avec Mattia, en Amérique, au bout du monde.

Raisonnant ainsi, je me promis d'être circonspect avec mère Barberin, non pas que j'imaginasse avoir à me défier d'elle, la chère femme, je savais combien elle m'aimait, combien elle m'était dévouée; mais elle tremblait devant son mari, je l'avais bien vu; et, sans le vouloir, si je causais trop, elle pouvait répéter ce que j'avais dit, et fournir ainsi à Barberin le moyen de me rejoindre, c'est-à-dire de me reprendre. Cela ne serait pas au moins par ma faute, je me tiendrais sur mes gardes.

Quand Mattia fut sorti, j'interrogeai mère Barberin.

— Maintenant que nous sommes seuls, me diras-tu en quoi le voyage de Barberin à Paris est intéressant pour moi ?

— Bien sûr, mon enfant, et avec plaisir encore.

Avec plaisir! je fus stupéfait.

Avant de continuer, mère Barberin regarda du côté de la porte.

Rassurée, elle revint vers moi et à mi-voix, avec le sourire sur le visage :

— Il paraît que ta famille te cherche.

— Ma famille!

— Oui, ta famille, mon Remi.

— J'ai une famille, moi ? J'ai une famille, mère Barberin, moi l'enfant abandonné !

— Il faut croire que ce n'a pas été volontairement qu'on t'a abandonné, puisque maintenant on te cherche.

— Qui me cherche? Oh! mère Barberin, parle, parle vite, je t'en prie.

Puis tout à coup, il me sembla que j'étais fou, et je m'écriai :

— Mais non, c'est impossible, c'est Barberin qui me cherche.

— Oui, sûrement, mais pour ta famille.

— Non, pour lui, pour me reprendre, pour me revendre, mais il ne me reprendra pas.

— Oh! mon Remi, comment peux-tu penser que je me prêterais à cela ?

— Il veut te tromper, mère Barberin.

— Voyons, mon enfant, sois raisonnable, écoute ce que j'ai à te dire et ne te fais point ainsi des frayeurs.

— Je me souviens.

— Ecoute ce que j'ai entendu moi-même : cela tu le croiras, n'est-ce pas ? Il y aura lundi prochain un mois, j'étais à travailler dans le fournil quand un homme ou pour mieux dire un monsieur entra dans la maison, où se trouvait Barberin à ce moment. — C'est vous qui vous nommez Barberin? dit le monsieur qui parlait avec l'accent de quelqu'un qui ne serait pas de notre pays. — Oui, répondit Jérôme, c'est moi. — C'est vous qui avez trouvé un enfant à Paris, avenue de Breteuil, et qui vous êtes chargé de l'élever ? — Oui. — Où est cet enfant présentement, je vous prie ? — Qu'est-ce que ça vous fait, répondit Jérôme.

Si j'avais douté de la sincérité de mère Barberin, j'aurais reconnu à l'amabilité de cette réponse de

Barberin, qu'elle me rapportait bien ce qu'elle avait entendu.

— Tu sais, continua-t-elle, que de dedans le fournil on entend ce qui se dit ici, et puis il était question de toi, ça me donnait envie d'écouter. Alors comme pour mieux entendre je m'approchais, je marchai sur une branche qui se cassa. — Nous ne sommes donc pas seuls ? demanda le monsieur. — C'est ma femme, répondit Jérôme. — Il fait bien chaud ici, dit le monsieur, si vous vouliez nous sortirions pour causer. Ils s'en allèrent tous deux, et ce fut seulement trois ou quatre heures après que Jérôme revînt tout seul. Tu t'imagines combien j'étais curieuse de savoir ce qui s'était dit entre Jérôme et ce monsieur qui était peut-être ton père, mais Jérôme ne répondit pas à tout ce que je lui demandai. Il m'apprit seulement que ce monsieur n'était pas ton père, mais qu'il faisait des recherches pour te retrouver de la part de ta famille.

— Et où est ma famille! Quelle est-elle ? Ai-je un père ? une mère ?

— Ce fut ce que je demandai comme toi, à Jérôme. Il me répondit qu'il n'en savait rien. Puis il ajouta qu'il allait partir pour Paris afin de retrouver le musicien auquel il t'avait loué, et qui lui avait donné son adresse à Paris rue de Lourcine chez un autre musicien appelé Garofoli. J'ai bien retenu tous les noms, retiens-les toi-même.

— Je les connais, sois tranquille : et depuis son départ Barberin ne t'a rien fait savoir ?

— Non, sans doute il cherche toujours : le monsieur

lui avait donné cent francs en cinq louis d'or et depuis il lui aura donné sans doute d'autre argent. Tout cela et aussi les beaux langes dans lesquels tu étais enveloppé lorsqu'on t'a trouvé, est la preuve que tes parents sont riches; quand je t'ai vu là au coin de la cheminée j'ai cru que tu les avais retrouvés, et c'est pour cela que j'ai pensé que ton camarade était ton vrai frère.

A ce moment, Mattia passa devant la porte, je l'appelai:

— Mattia, mes parents me cherchent, j'ai une famille, une vraie famille.

Mais, chose étrange, Mattia ne parut pas partager ma joie et mon enthousiasme.

Alors je lui fis le récit de ce que mère Barberin venait de me rapporter.

XV

LA FAMILLE DRISCOLL

[After a short visit with Mère Barberin they set out for Paris to find Barberin. After a visit to Lise at Dreuzy they reach Paris, only to find that Barberin had died and had left no information that would lead to the finding of Remi's family. He had written to his wife, and she had sent the letter to Remi in reply to the one he had written to her. The letter contained the address of the people who were seeking Remi. They left for London immediately. On arriving there Remi finds his name to be Driscoll. They are taken to a regular house of thieves. The whole family is gathered in a large sitting-room.]

Devant ce feu, dans un fauteuil de paille qui avait la forme d'une niche de saint, se tenait immobile

comme une statue un vieillard à barbe blanche, la tête couverte d'un bonnet noir; en face l'un de l'autre, mais séparés par une table, étaient assis un homme et une femme; l'homme avait quarante ans environ, il était vêtu d'un costume de velours gris, sa physionomie était intelligente mais dure; la femme, plus jeune de cinq ou six ans, avait des cheveux blonds qui pendaient sur un châle à carreaux blancs et noirs croisé autour de sa poitrine; ses yeux n'avaient pas de regard et l'indifférence ou l'apathie était empreinte sur son visage qui avait dû être beau, comme dans ses gestes indolents; dans la pièce se trouvaient quatre enfants, deux garçons et deux filles, tous blonds, d'un blond de lin comme leur mère; l'aîné des garçons paraissait être âgé de onze ou douze ans; la plus jeune des petites filles avait trois ans à peine, elle marchait en se traînant à terre.

Je vis tout cela d'un coup d'œil et avant que notre guide, le clerc de Greth and Galley, eût achevé de parler.

Que dit-il? Je l'entendis à peine et je ne le compris pas du tout; le nom de Driscoll, mon nom m'avait dit l'homme d'affaires, frappa seulement mon oreille.

Tous les yeux s'étaient tournés vers Mattia et vers moi, même ceux du vieillard immobile; seule la petite fille prêtait attention à Capi.

— Lequel de vous deux est Remi? demanda en français l'homme au costume de velours gris.

Je m'avançai d'un pas.

— Moi, dis-je.

— Alors, embrasse ton père, mon garçon.

Quand j'avais pensé à ce moment, je m'étais imaginé que j'éprouverais un élan qui me pousserait dans les bras de mon père; je ne trouvai pas cet élan en moi. Cependant je m'avançai et j'embrassai mon père.

— Maintenant, me dit-il, voilà ton grand-père, ta mère, tes frères et tes sœurs.

J'allai à ma mère tout d'abord et la pris dans mes bras; elle me laissa l'embrasser, mais elle-même elle ne m'embrassa point, elle me dit seulement deux ou trois paroles que je ne compris pas.

— Donne une poignée de main à ton grand-père, me dit mon père, et vas-y doucement, il est paralysé.

Je donnai aussi la main à mes deux frères et à ma sœur aînée; je voulus prendre la petite dans mes bras, mais comme elle était occupée à flatter Capi, elle me repoussa.

Tout en allant ainsi de l'un à l'autre, j'étais indigné contre moi-même; eh quoi! je ne ressentais pas plus de joie à me retrouver enfin dans ma famille; j'avais un père, une mère, des frères, des sœurs, j'avais un grand-père, j'étais réuni à eux et je restais froid; j'avais attendu ce moment avec une impatience fiévreuse, j'avais été fou de joie en pensant que moi aussi j'allais avoir une famille, des parents à aimer, qui m'aimeraient, et je restais embarrassé, les examinant tous curieusement, et ne trouvant rien en mon cœur à leur dire, pas une parole de tendresse. J'étais donc un monstre? Je n'étais donc pas digne d'avoir une famille?

On ne me laissa pas le temps de me livrer à mes impressions.

— Et celui-là, demanda mon père en me désignant Mattia, quel est-il ?

J'expliquai quels liens m'attachaient à Mattia, et je le fis en m'efforçant de mettre dans mes paroles un peu de l'amitié que j'éprouvais, et aussi en tachant d'expliquer la reconnaissance que je lui devais.

— Bon, dit mon père, il a voulu voir du pays.

J'allais répondre; Mattia me coupa la parole:

— Justement, dit-il.

— Et Barberin? demanda mon père. Pourquoi donc n'est-il pas venu ?

J'expliquai que Barberin était mort, ce qui avait été une grande déception pour moi lorsque nous étions arrivés à Paris, après avoir appris à Chavanon par mère Barberin que mes parents me cherchaient.

Alors mon père traduisit à ma mère ce que je venais de dire et je crus comprendre que celle-ci répondit que c'était très bon ou très bien; en tous cas elle prononça à plusieurs reprises les mots *well* et *good* que je connaissais. Pourquoi était-il bon et bien que Barberin fût mort? ce fut ce que je me demandai sans trouver de réponse à cette question.

— Tu ne sais pas l'anglais ? me demanda mon père.

— Non; je sais seulement le français et aussi l'italien pour l'avoir appris avec un maître à qui Barberin m'avait loué.

— Vitalis ?

— Vous avez su...

— C'est Barberin qui m'a dit son nom, lorsqu'il y a quelque temps, je me suis rendu en France pour te chercher. Mais tu dois être curieux de savoir comment nous ne t'avons pas cherché pendant treize ans, et comment tout à coup nous avons eu l'idée d'aller trouver Barberin.

— Oh! oui, très curieux, je vous assure, bien curieux.

— Alors viens là auprès du feu, je vais te conter cela.

En entrant j'avais déposé ma harpe contre la muraille, je débouclai mon sac et pris la place qui m'était indiquée.

Mais comme j'étendais mes jambes crottées et mouillées devant le feu, mon grand-père cracha de mon côté sans rien dire à peu près comme un vieux chat en colère; je n'eus pas besoin d'autre explication pour comprendre que je le gênais, et je retirai mes jambes.

— Ne fais pas attention, dit mon père, le vieux n'aime pas qu'on se mette devant son feu, mais si tu as froid chauffe-toi; il n'y a pas besoin de se gêner avec lui.

Je fus abasourdi d'entendre parler ainsi de ce vieillard à cheveux blancs; il me semblait que si l'on devait se gêner avec quelqu'un c'était précisément avec lui; je tins donc mes jambes sous ma chaise.

— Tu es notre fils aîné, me dit mon père, et tu es

né un an après mon mariage avec ta mère. Quand j'épousai ta mère, il y avait une jeune fille qui croyait que je la prendrais pour femme et à qui ce mariage inspira une haine féroce contre celle qu'elle considérait comme sa rivale. Ce fut pour se venger que le jour juste où tu atteignais tes six mois, elle te vola et t'emporta en France, à Paris, où elle t'abandonna dans la rue. Nous fîmes toutes les recherches possibles, mais cependant sans aller jusqu'à Paris, car nous ne pouvions pas supposer qu'on t'avait porté si loin. Nous ne te retrouvâmes point, et nous te croyions mort, perdu à jamais, lorsqu'il y a trois mois, cette femme, atteinte d'une maladie mortelle, révéla, avant de mourir, la vérité. Je partis aussitôt pour la France et j'allai chez le commissaire de police du quartier dans lequel tu avais été abandonné. Là on m'apprit que tu avais été adopté par un maçon de la Creuse, celui-là même qui t'avait trouvé, et aussitôt je me rendis à Chavanon. Barberin me dit qu'il t'avait loué à Vitalis, un musicien ambulant et que tu parcourais la France avec celui-ci. Comme je ne pouvais pas rester en France et me mettre à la poursuite de Vitalis, je chargai Barberin de ce soin et lui donnai de l'argent pour venir à Paris. En même temps je lui recommandais d'avertir les gens de loi qui s'occupent de mes affaires, MM. Greth et Galley, quand il t'aurait retrouvé. Si je ne lui donnai point mon adresse ici, c'est que nous n'habitons Londres que dans l'hiver; pendant la belle saison nous parcourons l'Angleterre et l'Ecosse pour notre commerce de

marchands ambulants avec nos voitures et notre famille. Voilà mon garçon, comment tu as été retrouvé, et comment après treize ans, tu reprends ici ta place dans la famille. Je comprends que tu sois un peu effarouché car tu ne nous connais pas, et tu n'entends pas ce que nous disons de même que tu ne peux pas te faire entendre; mais j'espère que tu t'habitueras vite.

Oui sans doute je m'habituerais vite; n'était-ce pas tout naturel puisque j'étais dans ma famille, et que ceux avec qui j'allais vivre étaient mon père, ma mère, mes frères et sœurs ?

Pendant que j'écoutais le récit de mon père, on avait dressé le couvert sur la table : des assiettes à fleurs bleues, et dans un plat en métal un gros morceau de bœuf cuit au four avec des pommes de terre tout autour.

— Avez-vous faim, les garçons ? nous demanda mon père en s'adressant à Mattia et à moi.

Mattia montra ses dents blanches.

— Eh bien, mettons-nous à table, dit mon père.

Mais avant de s'asseoir, il poussa le fauteuil de mon grand-père jusqu'à la table. Puis prenant place lui-même le dos au feu, il commença à couper le roast-beef et il nous en servit à chacun une belle tranche accompagnée de pommes de terre.

Le souper achevé, je crus que nous allions passer la soirée devant le feu; mais mon père me dit qu'il attendait des amis, et que nous devions nous coucher; puis, prenant une chandelle, il nous conduisit dans

une remise qui tenait à la pièce où nous avions mangé: là se trouvaient deux de ces grandes voitures qui servent ordinairement aux marchands ambulants. Il ouvrit la porte de l'une et nous vîmes qu'il s'y trouvait deux lits superposés.

— Voilà vos lits, dit-il; dormez bien.

Telle fut ma réception dans ma famille, — la famille Driscoll.

XVI

CAPI PERVERTI

[During the night Mattia sees how business is carried on at the Driscoll home, and he urges Remi to leave because he is certain that the Driscolls are not his parents.]

Ce fut seulement à la nuit tombante que nous rentrâmes cour du Lion-Rouge: nous passâmes toute notre journée à nous promener dans ce beau parc, en causant, après avoir déjeuné d'un morceau de pain que nous achetâmes.

Mon père était de retour à la maison et ma mère était debout: ni lui, ni elle, ne nous firent d'observations sur notre longue promenade; ce fut seulement après le souper que mon père nous dit qu'il avait à nous parler à tous deux, à Mattia et à moi, et pour cela il nous fit venir devant la cheminée, ce qui nous valut un grognement du grand-père qui décidément était féroce pour garder sa part de feu.

— Dites-moi donc un peu comment vous gagniez votre vie en France? demanda mon père.

Je fis le récit qu'il nous demandait.

— Ainsi vous n'avez jamais eu peur de mourir de faim ?

— Jamais: non seulement nous avons gagné notre vie, mais encore nous avons gagné de quoi acheter une vache, dit Mattia avec assurance.

A son tour il raconta l'acquisition de notre vache.

— Vous avez donc bien du talent ? demanda mon père ; montrez-moi un peu de quoi vous êtes capables.

Je pris ma harpe et jouai un air, mais ce ne fut pas ma chanson napolitaine.

— Bien, bien, dit mon père, et Mattia que sait-il ?

Mattia aussi joua un morceau de violon et un autre de cornet à piston.

Ce fut ce dernier qui provoqua les applaudissements des enfants, qui nous écoutaient rangés en cercle autour de nous.

— Et Capi ? demanda mon père, de quoi joue-t-il ? Je ne pense pas que c'est pour votre seul agrément que vous traînez un chien avec vous ; il doit être en état de gagner au moins sa nourriture.

J'étais fier des talents de Capi, non seulement pour lui, mais encore pour Vitalis ; je voulus qu'il jouât quelques-uns des tours de son répertoire, et il obtint auprès des enfants son succès accoutumé.

— Mais c'est une fortune ce chien-là, dit mon père.

Je répondis à ce compliment en faisant l'éloge de Capi et en assurant qu'il était capable d'apprendre en peu de temps tout ce qu'on voulait bien lui montrer, même ce que les chiens ne savaient pas faire ordinairement.

Mon père traduisit mes paroles en anglais, et il me sembla qu'il y ajoutait quelques mots que je ne compris pas, mais qui firent rire tout le monde, ma mère, les enfants, et mon grand-père aussi, qui cligna de l'œil à plusieurs reprises en criant : "*fine dog*", ce qui veut dire beau chien ; mais Capi n'en fut pas plus fier.

— Puisqu'il en est ainsi, continua mon père, voici ce que je vous propose; mais avant tout, il faut que Mattia dise s'il lui convient de rester en Angleterre, et s'il veut demeurer avec nous.

— Je désire rester avec Remi, répondit Mattia, qui était beaucoup plus fin qu'il ne disait et même qu'il ne croyait.

Mon père, qui ne pouvait pas deviner ce qu'il y avait de sous-entendu dans cette réponse, s'en montra satisfait.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il, je reviens à ma proposition: Nous ne sommes pas riches, et nous travaillons tous pour vivre ; l'été nous parcourons l'Angleterre, et les enfants vont offrir mes marchandises à ceux qui ne veulent pas se déranger pour venir jusqu'à nous ; mais l'hiver nous n'avons pas grand'-chose à faire ; tant que nous serons à Londres, Remi et Mattia pourront aller jouer de la musique dans les rues, et je ne doute pas qu'ils ne gagnent bientôt de bonnes journées, surtout quand nous approcherons des fêtes de Noël, de ce que nous appelons les *waits* ou veillées. Mais comme il ne faut pas faire de gaspillage en ce monde, Capi ira donner des représentations avec Allen et Ned.

— Capi ne travaille bien qu'avec moi, dis-je vivement; car il ne pouvait pas me convenir de me séparer de lui.

— Il apprendra à travailler avec Allen et Ned, sois tranquille, et en vous divisant ainsi vous gagnerez beaucoup plus.

— Mais je vous assure qu'il ne fera rien de bon et d'autre part nos recettes à Mattia et à moi seront moins fortes; nous gagnerions davantage avec Capi.

— Assez causé, me dit mon père, quand j'ai dit une chose il faut qu'on la fasse et tout de suite, c'est la règle de la maison, j'entends que tu t'y conformes, comme tout le monde.

Il n'y avait pas à répliquer, et je ne dis rien, mais tout bas je pensai que mes beaux rêves pour Capi se réaliseraient aussi tristement que pour moi: nous allions donc être séparés! quel chagrin!

Nous gagnâmes notre voiture pour nous coucher, mais ce soir-là, mon père ne nous enferma point. Comme je me couchais, Mattia, qui avait été plus longtemps que moi à se déshabiller, s'approcha de mon oreille, et me parlant d'une voix étouffée.

— Tu vois, dit-il, que celui que tu appelles ton père ne tient pas seulement à avoir des enfants qui travaillent pour lui, il lui faut encore des chiens; cela ne t'ouvre-t-il pas les yeux enfin? demain nous écrirons à mère Barberin.

Mais le lendemain il fallut faire la leçon à Capi; je le pris dans mes bras, et doucement, en l'embrassant souvent sur le nez, je lui expliquai ce que j'at-

tendais de lui, pauvre chien, comme il me regardait, comme il m'écoutait.

Quand je remis sa laisse dans la main d'Allen je recommençai mes explications, et il était si intelligent, si docile, qu'il suivit mes deux frères d'un air triste mais enfin sans résistance.

Pour Mattia et pour moi, mon père voulut nous conduire lui-même dans un quartier où nous avions chance de faire de bonnes recettes, et nous traversâmes tout Londres pour arriver dans une partie de la ville où il n'y avait que de belles maisons avec des portiques, des rues monumentales bordées de jardins: dans ces splendides rues aux larges trottoirs, plus de pauvres gens en guenilles et à mine famélique, mais de belles dames aux toilettes voyantes, des voitures dont les panneaux brillaient comme des glaces, des chevaux magnifiques que conduisaient de gros et gras cochers aux cheveux poudrés.

Nous ne rentrâmes que tard à la cour du Lion-Rouge, car la distance est longue du *West-End* à Bethnal-Green, et j'eus la joie de retrouver Capi, bien crotté, mais de bonne humeur.

Je fus si content de le revoir qu'après l'avoir frotté avec de la paille sèche, je l'enveloppai dans la peau de mouton et le couchai dans mon lit; qui fut le plus heureux de lui ou de moi ? cela serait difficile à dire.

Les choses continuèrent ainsi pendant plusieurs jours ; nous partions le matin et nous ne revenions que le soir après avoir joué notre répertoire tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre, tandis que de

son côté, Capi allait donner des représentations sous la direction d'Allen et de Ned; mais un soir, mon père me dit que le lendemain je pourrais prendre Capi avec moi, attendu qu'il garderait Allen et Ned à la maison.

Cela nous fit grand plaisir et nous nous promîmes bien, Mattia et moi, de faire une assez belle recette avec Capi, pour que désormais on nous le donnât toujours; il s'agissait de reconquérir Capi, et nous ne nous épargnerions ni l'un ni l'autre.

Nous lui fîmes donc subir une sévère toilette le matin et, après le déjeuner, nous nous mîmes en route pour le quartier où l'expérience nous avait appris "que l'honorable société mettait le plus facilement la main à la poche." Pour cela il nous fallait traverser Londres de l'est à l'ouest par Old street, Holborn et Oxford street.

Par malheur pour le succès de notre entreprise, depuis deux jours le brouillard ne s'était pas éclairci; le ciel, ou ce qui tient lieu de ciel à Londres, était un nuage de vapeurs orangées, et dans les rues flottait une sorte de fumée grisâtre qui ne permettait à la vue de s'étendre qu'à quelques pas: on sortirait peu, et des fenêtres derrière lesquelles on nous écouterait, on ne verrait guère Capi; c'était là une fâcheuse condition pour notre recette; aussi Mattia injuriait-il le brouillard, ce maudit *fog* sans se douter du service qu'il devait nous rendre à tous les trois quelques instants plus tard.

Cheminant rapidement, en tenant Capi sur nos

talons par un mot que je lui disais de temps en temps, ce qui lui valait mieux que la plus solide chaîne, nous étions arrivés dans Holborn qui, on le sait, est une des rues les plus fréquentées et les plus commerçantes de Londres. Tout à coup je m'aperçus que Capi ne nous suivait plus. Qu'était-il devenu? cela était extraordinaire. Je m'arrêtai pour l'attendre en me jetant dans l'enfoncement d'une allée, et je sifflai doucement, car nous ne pouvions pas voir au loin. J'étais déjà anxieux, craignant qu'il ne nous eût été volé, quand il arriva au galop, tenant dans sa gueule une paire de bas de laine et frétillant de la queue : posant ses pattes de devant contre moi il me présenta ces bas en me disant de les prendre ; il paraissait tout fier, comme lorsqu'il avait bien réussi un de ses tours les plus difficiles, et venait demander mon approbation.

Cela s'était fait en quelques secondes et je restais ébahi, quand brusquement Mattia prit les bas d'une main et de l'autre m'entraina dans l'allée.

— Marchons vite, me dit-il, mais sans courir.

Ce fut seulement au bout de plusieurs minutes qu'il me donna l'explication de cette fuite.

— Je restais comme toi à me demander d'où venait cette paire de bas, quand j'ai entendu un homme dire: Où est-il le voleur? le voleur c'était Capi, tu le comprends; sans le brouillard nous étions arrêtés comme voleurs.

Je ne comprenais que trop : je restai un moment suffoqué: ils avaient fait un voleur de Capi, du bon, de l'honnête Capi!

— Rentrons à la maison, dis-je à Mattia, et tiens Capi en laisse.

Mattia ne me dit pas un mot et nous rentrâmes cour du Lion-Rouge en marchant rapidement.

Le père, la mère et les enfants étaient autour de la table occupés à plier des étoffes: je jetai la paire de bas sur la table, ce qui fit rire Allen et Ned.

— Voici une paire de bas, dis-je que Capi vient de voler, car on a fait de Capi un voleur: je pense que ç'a été pour jouer.

Je tremblais en parlant ainsi, et cependant je ne m'étais jamais senti aussi résolu.

— Et si ce n'était pas un jeu, demanda mon père, que ferais-tu, je te prie ?

— J'attacherais une corde au cou de Capi, et quoique je l'aime bien, j'irais le noyer dans la Tamise: je ne veux pas que Capi devienne un voleur, pas plus que moi-même; si je pensais que cela doive arriver jamais, j'irais me noyer avec lui tout de suite.

Mon père me regarda en face et il fit un geste de colère comme pour m'assommer; ses yeux me brûlèrent; cependant je ne baissai pas les miens ; peu à peu son visage contracté se détendit.

— Tu as eu raison de croire que c'était un jeu, dit-il; aussi pour que cela ne se reproduise plus, Capi désormais ne sortira qu'avec toi.

XVII

LES PEURS DE MATTIA

[Mattia still insists that the Driscolls are no relations of Remi, and during a visit of Arthur's uncle, James Milligan, he overhears a conversation that assures him of the fact. The Driscoll family break up their winter quarters in order to move about England. At a little village where horse-racing is going on Remi and Mattia join the latter's circus friend Bob; Mattia is injured, and Remi, not having found his father, whom he was to meet at the inn, returns to his friends. They run across a policeman leading Capi by a cord.]

Je me remis en marche et une heure et demie après, je me couchais sur une bonne botte de paille à côté de Mattia, dans la voiture de Bob, et en quelques paroles je lui racontais ce qui s'était passé, puis je m'endormais mort de fatigue.

Quelques heures de sommeil me rendirent mes forces et le matin je me réveillai prêt à partir pour Lewes, si toutefois Mattia, qui dormait encore pouvait me suivre.

Sortant de la voiture, je me dirigeai vers notre ami Bob qui, levé avant moi, était occupé à allumer son feu; je le regardais, couché à quatre pattes, et soufflant de toutes ses forces sous la marmite, lorsqu'il me sembla reconnaître Capi conduit en laisse par un policeman.

Stupéfait, je restai immobile, me demandant ce que cela pouvait signifier; mais Capi, qui m'avait reconnu, avait donné une forte secousse à la laisse qui s'était

échappée des mains du policeman; alors en quelques bonds il était accouru à moi et il avait sauté dans mes bras.

Le policeman s'approcha:

— Ce chien est à vous, n'est-ce-pas? me demanda-t-il.

— Oui.

— Eh bien je vous arrête.

Et sa main s'abattit sur mon bras qu'elle serra fortement.

Les paroles et le geste de l'agent de police avaient fait relever Bob; il s'avança:

— Et pourquoi arrêtez-vous ce garçon? demanda-t-il.

— Etes-vous son frère?

— Non, son ami.

— Un homme et un enfant ont pénétré cette nuit dans l'église de Saint-Georges par une fenêtre et au moyen d'une échelle; ils avaient avec eux ce chien pour leur donner l'éveil si on venait les déranger; c'est ce qui est arrivé; dans leur surprise, ils n'ont pas eu le temps de prendre le chien avec eux en se sauvant par la fenêtre, et celui-ci ne pouvant pas les suivre, a été trouvé dans l'église; avec le chien j'étais bien sûr de découvrir les voleurs et j'en tiens un; où est le père maintenant?

Je ne sais si cette question s'adressait à Bob ou à moi; je n'y répondis pas, j'étais anéanti.

Cependant je comprenais ce qui s'était passé; du moins je le devinais: ce n'était pas pour garder les

voitures que Capi m'avait été demandé, c'était parce que son oreille était fine et qu'il pourrait avertir ceux qui seraient en train de voler dans l'église; enfin ce n'était pas pour le seul plaisir d'aller coucher à l'auberge du Gros-Chêne, que les voitures étaient parties à la nuit tombante; si elles ne s'étaient pas arrêtées dans cette auberge, c'était parce que le vol ayant été découvert, il fallait prendre la fuite au plus vite.

Mais ce n'était pas aux coupables que je devais penser, c'était à moi; quels qu'ils fussent, je pouvais me défendre, et sans les accuser, prouver mon innocence; je n'avais qu'à donner l'emploi de mon temps.

Pendant que je raisonnais ainsi, Mattia, qui avait entendu l'agent ou la clameur qui s'était élevée, était sorti de la voiture et en boitant il était accouru près de moi.

— Expliquez-lui que je ne suis pas coupable, dis-je à Bob, puisque je suis resté avec vous jusqu'à une heure du matin; ensuite j'ai été à l'auberge du Gros-Chêne où j'ai parlé à l'aubergiste, et aussitôt je suis revenu ici.

Bob traduisit mes paroles à l'agent; mais celui-ci ne parut pas convaincu comme je l'avais espéré, tout au contraire:

— C'est à une heure un quart qu'on s'est introduit dans l'église, dit-il; ce garçon est parti d'ici à une heure ou quelques minutes avant une heure, comme il le prétend, il a donc pu être dans l'église à une heure un quart, avec ceux qui volaient.

— Il faut plus d'un quart d'heure pour aller d'ici à la ville, dit Bob.

— Oh! en courant, répliqua l'agent, et puis qui me prouve qu'il est parti à une heure?

— Moi qui le jure, s'écria Bob.

— Oh! vous, dit l'agent, faudra voir ce que vaut votre témoignage.

Bob se fâcha.

— Faites attention que je suis citoyen anglais, dit-il avec dignité.

L'agent haussa les épaules.

— Si vous m'insultez, dit Bob, j'écrirai au *Times.*

— En attendant j'emmène ce garçon, il s'expliquera devant le magistrat.

Mattia se jeta dans mes bras, je crus que c'était pour m'embrasser, mais Mattia faisait passer ce qui était pratique avant ce qui était sentiment.

— Bon courage, me dit-il à l'oreille, nous ne t'abandonnerons pas.

Et alors seulement il m'embrassa.

— Retiens Capi, dis-je en français à Mattia.

Mais l'agent me comprit:

— Non, non, dit-il, je garde le chien, il m'a fait trouver celui-ci, il me fera trouver les autres.

La prison où l'on m'enferma, n'était point une prison pour rire comme celle que nous avions trouvée encombrée d'oignons, c'était une vraie prison avec une fenêtre grillée de gros barreaux de fer dont la vue seule tuait dans son germe toute idée d'évasion.

Le mobilier se composait d'un banc pour s'asseoir, et d'un hamac pour se coucher.

Je me laissai tomber sur ce banc et j'y restai longtemps accablé, réfléchissant à ma triste condition, sans suite, car il m'était impossible de joindre deux idées et de passer de l'une à l'autre.

En voyant le geôlier entrer dans ma prison, j'avais éprouvé un mouvement de satisfaction et comme un élan d'espérance, car depuis que j'étais enfermé j'étais tourmenté, enfiévré par une question que je me posais sans lui trouver une réponse.

— Quand le magistrat m'interrogerait-il? Quand pourrais-je me défendre?

J'avais entendu raconter des histoires de prisonniers qu'on tenait enfermés pendant des mois sans les faire passer en jugement ou sans les interroger, ce qui pour moi était tout un, et j'ignorais qu'en Angleterre il ne s'écoulait jamais plus d'un jour ou deux entre l'arrestation et la comparution publique devant un magistrat.

Cette question que je ne pouvais résoudre fut donc la première que j'adressai au geôlier qui n'avait point l'air d'un méchant homme, et il voulut bien me répondre que je comparaîtrais certainement à l'audience du lendemain.

Mais ma question lui avait suggéré l'idée de me questionner à son tour; puisqu'il m'avait répondu, n'était-il pas juste que je lui répondisse aussi?

— Comment donc êtes-vous entré dans l'église? me demanda-t-il.

A ces mots je répondis par les plus ardentes protestations d'innocence; il me regarda en haussant les épaules; puis comme je continuais de lui répéter que je n'étais pas entré dans l'église, il se dirigea vers la porte et alors me regardant:

— Sont-ils vicieux ces gamins de Londres ? dit-il, à mi-voix.

Cela m'affecta cruellement: bien que cet homme ne fût pas mon juge, j'aurais voulu qu'il me crût innocent: à mon accent, à mon regard, il aurait dû voir que je n'étais pas coupable.

Le lendemain matin le geôlier entra dans ma prison portant une cruche et une cuvette; il m'engagea à faire ma toilette, si le cœur m'en disait parce que j'allais bientôt paraître devant le magistrat, et il ajouta qu'une tenue décente était quelquefois le meilleur moyen de défense d'un accusé.

Ma toilette achevée, il me fut impossible de rester en place, et je me mis à tourner dans ma cellule comme les bêtes tournent dans leur cage.

J'aurais voulu préparer ma défense et mes réponses, mais j'étais trop affolé, et au lieu de penser à l'heure présente, je pensais à toutes sortes de choses absurdes qui passaient devant mon esprit fatigué, comme les ombres d'une lanterne magique.

Le geôlier revint et me dit de le suivre; je marchai à côté de lui et après avoir traversé plusieurs corridors nous nous trouvâmes devant une petite porte qu'il ouvrit.

— Passez, me dit-il.

Un air chaud me souffla au visage et j'entendis un bourdonnement confus; j'entrai et me trouvai dans une petite tribune; j'étais dans la salle du tribunal.

Le ministère public prit la parole, et en peu de mots, — il avait l'air très pressé, — il exposa l'affaire: un vol avait été commis dans l'église Saint-Georges; les voleurs, un homme et un enfant, s'étaient introduits dans l'église au moyen d'une échelle et en brisant une fenêtre ; ils avaient avec eux un chien qu'ils avaient amené pour faire bonne garde et les prévenir du danger, s'il en survenait un ; un passant attardé, il était alors une heure un quart, avait été surpris de voir une faible lumière dans l'église, il avait écouté et il avait entendu des craquements ; aussitôt il avait été réveiller le bedeau ; on était revenu en nombre ; alors le chien avait aboyé et pendant que les voleurs effrayés s'étaient sauvés par la fenêtre, abandonnant leur chien qui n'avait pu monter à l'échelle; ce chien, conduit sur le champ de courses par l'agent Jerry, dont on ne saurait trop louer l'intelligence et le zèle, avait reconnu son maître qui n'était autre que l'accusé présent sur ce banc; quant au second voleur on était sur sa piste.

Après quelques considérations qui démontraient ma culpabilité, le ministère public se tut, et une voix glapissante cria : Silence!

Le juge alors, sans se tourner de mon côté, et comme s'il parlait pour lui-même, me demanda mon nom, mon âge et ma profession.

Je répondis en anglais que je m'appelais Francis

Driscoll et que je demeurais chez mes parents à Londres, cour du Lion-Rouge, dans Bethnal-Green ; puis je demandai la permission de m'expliquer en français, attendu que j'avais été élevé en France et que je n'étais en Angleterre que depuis quelques mois.

— Ne croyez pas me tromper, me dit sévèrement le juge; je sais le français.

Je fis donc mon récit en français, et j'expliquai comment il était de toute impossibilité que je fusse dans l'église à une heure, puisqu'à cette heure j'étais au champ de course et qu'à deux heures et demie j'étais à l'auberge du Gros-Chêne.

— Où étiez-vous à une heure un quart? demanda le juge.

— En chemin.

— C'est ce qu'il faut prouver. Vous dites que vous étiez sur la route de l'auberge du Gros-Chêne, et l'accusation soutient que vous étiez dans l'église. Parti du champ de courses à une heure moins quelques minutes, vous seriez venu rejoindre votre complice sous les murs de l'église, où il vous attendait avec une échelle, et ce serait après votre vol manqué que vous auriez été à l'auberge du Gros-Chêne.

Je m'efforçai de démontrer que cela ne se pouvait pas, mais je vis que le juge n'était pas convaincu.

— Comment expliquez-vous la présence de votre chien dans l'église? me demanda le juge.

— Je ne l'explique pas, je ne la comprends même pas ; mon chien n'était pas avec moi, je l'avais attaché le matin sous une de nos voitures.

Il ne me convenait pas d'en dire davantage, car je ne voulais pas donner des armes contre mon père ; je regardai Mattia, il me fit signe de continuer, mais je ne continuai point.

On appela un témoin et on lui fit prêter serment sur l'Evangile, de dire la vérité sans haine et sans passion.

C'était un gros bonhomme, court, à l'air prodigieusement majestueux, malgré sa figure rouge et son nez bleuâtre ; avant de jurer il adressa une génuflexion au tribunal et il se redressa en se rengorgeant: c'était le bedeau de la paroisse Saint-Georges.

Il commença par raconter longuement combien il avait été troublé et scandalisé lorsqu'on était venu le réveiller brusquement pour lui dire qu'il y avait des voleurs dans l'église: sa première idée avait été qu'on voulait lui jouer une mauvaise farce, mais comme on ne joue pas des farces à des personnes de son caractère, il avait compris qu'il se passait quelque chose de grave ; il s'était habillé alors avec tant de hâte qu'il avait fait sauter deux boutons de son gilet; enfin il était accouru; il avait ouvert la porte de l'église, et il avait trouvé... qui? ou plutôt quoi? un chien?

Je n'avais rien à répondre à cela, mais mon avocat qui, jusqu'à ce moment, n'avait rien dit, se leva, secoua sa perruque, assura sa robe sur ses épaules et prit la parole.

— Qui a fermé la porte de l'église hier soir? demanda-t-il.

— Moi, répondit le bedeau, comme c'était mon devoir.

— Vous en êtes sûr ?

— Quand je fais une chose, je suis sûr que je la fais.

— Et quand vous ne la faites pas ?

— Je suis sûr que je ne l'ai pas faite.

— Très bien : alors vous pouvez jurer que vous n'avez pas enfermé le chien dont il est question dans l'église ?

— Si le chien avait été dans l'église je l'aurais vu.

— Vous avez de bons yeux ?

— J'ai des yeux comme tout le monde.

— Il y a six mois, n'êtes-vous pas entré dans un veau qui était pendu le ventre grand ouvert, devant la boutique d'un boucher?

— Je ne vois pas l'importance d'une pareille question adressée à un homme de mon caractère, s'écria le bedeau devenant bleu.

— Voulez-vous avoir l'extrême obligeance d'y répondre comme si elle était vraiment importante ?

— Il est vrai que je me suis heurté contre un animal maladroitement exposé à la devanture d'un boucher.

— Vous ne l'aviez donc pas vu ?

— J'étais préoccupé.

— Vous veniez de dîner quand vous avez fermé la porte de l'église ?

— Certainement.

— Et quand vous êtes entré dans ce veau est-ce que vous ne veniez pas de dîner ?

— Mais...

— Vous dites que vous n'aviez pas dîné ?

— Si. Yes in answer to a negative question.

— Et c'est de la petite bière ou de la bière forte que vous buvez ?

— De la bière forte.

— Combien de pintes ?

— Deux.

— Jamais plus ?

— Quelquefois trois.

— Jamais quatre ? Jamais six ?

— Cela est bien rare.

— Vous ne prenez pas de grog après votre dîner ?

— Quelquefois.

— Vous l'aimez fort ou faible ?

— Pas trop faible.

— Combien de verres en **buvez-vous ?**

— Cela dépend.

— Est-ce que vous êtes prêt à jurer que vous n'en prenez pas quelquefois trois et même quatre verres ?

Comme le bedeau de plus en plus bleu ne répondit pas, l'avocat se rassit et tout en s'asseyant il dit:

— Cet interrogatoire suffit pour prouver que le chien a pu être enfermé dans l'église par le témoin qui, après dîner, ne voit pas les veaux parce qu'il est préoccupé; c'était tout ce que je désirais savoir.

Si j'avais osé j'aurais embrassé mon avocat, j'étais sauvé.

Pourquoi Capi n'aurait-il pas été enfermé dans l'église ? Cela était possible. Et s'il avait été enfermé de cette façon, c'était pas moi qui l'avais introduit; je n'étais donc pas coupable, puisqu'il n'y avait que cette charge contre moi.

Après le bedeau on entendit les gens qui l'accompagnaient lorsqu'il était entré dans l'église; ils n'avaient rien vu, si ce n'est la fenêtre ouverte par laquelle les voleurs s'étaient envolés.

Puis on entendit mes témoins; Bob, ses camarades, l'aubergiste, qui tous donnèrent l'emploi de mon temps; cependant un seul point ne fut point éclairci et il était capital, puisqu'il portait sur l'heure précise à laquelle j'avais quitté le champ de courses.

Les interrogatoires terminés, le juge me demanda si je n'avais rien à dire, en m'avertissant que je pouvais garder le silence si je le croyais bon.

Je répondis que j'étais innocent, et que je m'en remettais à la justice du tribunal.

Alors le juge fit lire le procès-verbal des dépositions que je venais d'entendre, puis il déclara que je serais transféré dans la prison du comté pour y attendre que le grande jury décide si je serais traduit devant les assises.

Les assises!

Je m'affaissai sur mon banc, hélas! que n'avais-je écouté Mattia!

tous has s sounded when a pronoun

XVIII

LES BEAUX LANGES ONT DIT VRAI

[Remi was detained in order to await developments; Bob and Mattia managed to let him know that he was to be taken to another prison, by train, accompanied by a policeman. At a certain place, while the train slacked its speed, Remi was to jump and they were to be there with a carriage. This is accomplished, and Bob's brother, the captain of a vessel took them over to France. Here they take up the old life, passing up the Seine. At Dreuzy, where they expect to find Lise, they are told that she has left with Mrs. Milligan for Switzerland, her uncle having been drowned and her aunt gone to Egypt. They are at a loss what to do.]

Comme je restais interdit, Mattia fit ce que je ne pensais pas à faire.

— Nous vous remercions bien, madame, dit-il.

Et me poussant doucement, il me mit hors la cuisine.

— En route, me dit-il, en avant! Ce n'est plus seulement Arthur et madame Milligan que nous avons à rejoindre, c'est encore Lise. Comme cela se trouve bien! Nous aurions perdu du temps à Dreuzy ; tandis que maintenant nous pouvons continuer notre chemin ; c'est ce qui s'appelle une chance. Nous en avons eu assez de mauvaises, maintenant nous en avons de bonnes, le vent a changé. Qui sait tout ce qui va nous arriver d'heureux.

Et nous continuons notre course après le *Cygne* sans perdre de temps, ne nous arrêtant juste que ce qu'il faut pour dormir et pour gagner quelques sous.

A Decize, où le canal du Nivernais débouche dans la Loire, nous demandons des nouvelles du *Cygne:* il a pris le canal latéral; et c'est ce canal que nous suivons jusqu'à Digoin; là nous prenons le canal du Centre jusqu'à Châlon.

Ma carte me dit que si par Charolles nous nous dirigions directement sur Mâcon, nous éviterions un long détour et bien des journées de marche; mais c'est là une résolution hardie dont nous n'osons ni l'un ni l'autre nous charger après avoir discuté le pour et le contre, car le *Cygne* peut s'être arrêté en route et alors nous le dépassons; il faudrait donc revenir sur nos pas, et pour avoir voulu gagner du temps, en perdre.

Nous descendons la Saône depuis Châlon jusqu'à Lyon.

C'est là qu'une difficulté vraiment sérieuse se présente: le *Cygne* a-t-il descendu le Rhône ou bien l'a-t-il remonté? en d'autres termes madame Milligan a-t-elle été en Suisse ou dans le midi de la France?

Au milieu du mouvement des bateaux qui vont et viennent sur le Rhône et sur la Saône, le *Cygne* peut avoir passé inaperçu: nous questionnons les mariniers, les bateliers et tous les gens qui vivent sur les quais, et à la fin nous obtenons la certitude que madame Milligan a gagné la Suisse; nous suivons donc le cours du Rhône.

— De la Suisse on va en Italie, dit Mattia, en voilà encore une chance; si, courant après madame Milli-

gan, nous arrivions à Lucca, comme Christina serait contente.

Pauvre cher Mattia, il m'aide à chercher ceux que j'aime, et moi je ne fais rien pour qu'il embrasse sa petite sœur.

A partir de Lyon nous gagnons le *Cygne*, car le Rhône aux eaux rapides ne se remonte pas avec la même facilité que la Seine. A Culoz, il n'a plus que six semaines d'avance sur nous ; cependant, en étudiant la carte, je doute que nous puissions le rejoindre avant la Suisse, car j'ignore que le Rhône n'est pas navigable jusqu'au lac de Genève, et nous nous imaginons que c'est sur le *Cygne* que madame Milligan veut visiter la Suisse dont nous n'avons pas la carte.

Nous arrivons à Seyssel, qui est une ville divisée en deux par le fleuve, au-dessus duquel est jeté un pont suspendu, et nous descendons au bord de la rivière. Quelle est ma surprise, quand de loin je crois reconnaître le *Cygne !*

Nous nous mettons à courir : c'est bien sa forme, c'est bien lui, et cependant il a l'air d'un bateau abandonné. Il est solidement amarré derrière une sorte d'estacade qui le protège, et tout est fermé à bord ; il n'y a plus de fleurs sur la verandah.

Que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé à Arthur ?

Nous nous arrêtons, le cœur étouffé par l'angoisse.

Mais c'est une lâcheté, de rester ainsi immobiles; il faut avancer, il faut savoir.

Un homme que nous interrogeons veut bien nous

répondre ; c'est lui qui justement est chargé de garder le *Cygne*.

— La dame anglaise qui était sur le bateau avec ses deux enfants, un garçon paralysé et une petite fille muette, est en Suisse. Elle a abandonné son bateau parce qu'il ne pouvait pas remonter le Rhône plus loin. La dame et les deux enfants sont partis en calèche avec une femme de service ; les autres domestiques ont suivi avec les bagages. Elle reviendra à l'automne pour reprendre le *Cygne*, descendre le Rhône jusqu'à la mer, et passer l'hiver dans le Midi.

Nous respirons : aucune des craintes qui nous avaient assaillis n'était raisonnable; nous aurions dû imaginer le bon, au lieu d'aller tout de suite au pire.

— Et où est cette dame présentement? demanda Mattia ?

— Elle est partie pour louer une maison de campagne au bord du lac de Genève, du côté de Vevey ; mais je ne sais pas au juste où. Elle doit passer là l'été.

En route pour Vevey ! A Genève, nous achèterons une carte de la Suisse, et nous trouverons bien cette ville ou ce village. Maintenant, le *Cygne* ne court plus devant nous ; et puisque madame Milligan doit passer l'été dans sa maison de campagne, nous sommes assurés de la trouver : il n'y a qu'à chercher.

Et, quatre jours après avoir quitté Seyssel, nous cherchons, aux environs de Vevey, parmi les nombreuses villas, qui, à partir du lac aux eaux bleues,

s'étagent gracieusement sur les pentes vertes et boisées de la montagne, laquelle est habitée par madame Milligan, avec Arthur et Lise. Enfin, nous sommes arrivés ; il est temps : nous avons trois sous en poche, et nos souliers n'ont plus de semelle.

Mais Vevey n'est point un petit village ; c'est une ville, et même plus qu'une ville ordinaire, puisqu'il s'y joint, jusqu'à Villeneuve une suite de villages ou de faubourgs qui ne font qu'un avec elle : Blonay, Corsier, Tour-de-Peilz, Clarens, Chernex, Montreux, Veyteaux, Chillon. Quant à demander madame Milligan, ou tout simplement une dame anglaise accompagnée de son fils malade et d'une jeune fille muette, nous reconnaissons bien vite que cela n'est pas pratique : Vevey et les bords du lac sont habités par des Anglais et des Anglaises, comme le serait une ville de plaisance des environs de Londres.

Le mieux est donc de chercher et de visiter nous-mêmes toutes les maisons où peuvent loger les étrangers : en réalité, cela n'est pas bien difficile, nous n'avons qu'à jouer notre répertoire dans toutes les rues.

En une journée nous avons parcouru tout Vevey et nous avons fait une belle recette. Autrefois, quand nous voulions amasser de l'argent pour notre vache cela nous eût donné une heureuse soirée ; mais, maintenant, ce n'est pas après l'argent que nous courons. Nulle part nous n'avons trouvé le moindre indice qui nous parlât de madame Milligan.

Le lendemain, c'est aux environs de Vevey que nous

continuons nos recherches, allant droit devant nous, au hasard des chemins, jouant devant les fenêtres des maisons qui ont une belle apparence, que ces fenêtres soient ouvertes ou fermées ; mais, le soir, nous rentrons comme déjà nous étions rentrés la veille. Et cependant nous avons été du lac à la montagne et de la montagne au lac, regardant autour de nous, questionnant de temps en temps les gens que, sur leur bonne mine, nous jugeons disposés à nous écouter et à nous répondre.

Ce jour-là, on nous donna deux fausses joies, en nous répondant que, sans savoir son nom, on connaissait parfaitement la dame dont nous parlions. Une fois, on nous envoya à un châlet bâti en pleine montagne; une autre fois, on nous assura qu'elle demeurait au bord du lac. C'étaient bien des dames anglaises qui habitaient le lac et la montagne, mais ce n'était point madame Milligan.

Après avoir consciencieusement visité les environs de Vevey, nous nous en éloignâmes un peu de côté de Clarens et de Montreux, fâchés du mauvais résultat de nos recherches, mais nullement découragés; ce qui n'avait pas réussi un jour, réussirait le lendemain, sans doute.

Tantôt nous marchions dans des routes bordées de murs de chaque côté, tantôt dans des sentiers tracés à travers des vignes et des vergers, tantôt dans des chemins ombragés par d'énormes châtaigniers dont l'épais feuillage, interceptant l'air et la lumière, ne laissait pousser sous son couvert que des mousses

veloutées. A chaque pas, dans ces routes et ces chemins, s'ouvrait une grille en fer ou une barrière en bois, et alors on apercevait des allées de jardin bien sablées, serpentant autour de pelouses plantées ça et là de massifs d'arbustes et de fleurs; puis, cachée dans la verdure, s'élevait une maison luxueuse ou une élégante maisonnette enguirlandée de plantes grimpantes; et presque toutes, maisons comme maisonnettes, avaient, à travers les massifs d'arbres ou d'arbustes, des points de vue habilement ménagés sur le lac éblouissant et son cadre de sombres montagnes.

Ces jardins faisaient souvent notre désespoir, car, nous tenant à distance des maisons, ils nous empêchaient d'être entendus de ceux qui se trouvaient dans ces maisons, si nous ne jouions pas et si nous ne chantions pas de toutes nos forces, ce qui, à la longue, et répété du matin au soir, devenait fatigant.

Une après-midi, nous donnions ainsi un concert en pleine rue, n'ayant devant nous qu'une grille pour laquelle nous chantions, et derrière nous qu'un mur dont nous ne prenions pas souci ; j'avais chanté à tue-tête la première strophe de ma chanson napolitaine et j'allais commencer la seconde, quand tout à coup nous l'entendîmes chanter derrière nous, au delà de ce mur, mais faiblement et avec une voix étrange:

> Vorria arreventare no piccinotto,
> Cona lancella aghi vennenno acqua.

Quelle pouvait être cette voix?

— Arthur? demanda Mattia.

Mais non, ce n'était pas Arthur, je ne reconnaissais pas sa voix; et cependant Capi poussait des soupirs et donnait tous les signes d'une joie vive en sautant contre le mur.

Incapable de me contenir, je m'écriai :

— Qui chante ainsi ?

Et la voix répondit :

— Remi !

Mon nom au lieu d'une rèponse. Nous nous regardâmes interdits, Mattia et moi.

Comme nous restions ainsi stupides en face l'un de l'autre, j'aperçus derrière Mattia, au bout du mur et par-dessus une haie basse, un mouchoir blanc qui voltigeait au vent; nous courûmes de ce côté.

Ce fut seulement en arrivant à cette haie que nous pûmes voir la personne à laquelle appartenait le bras qui agitait ce mouchoir, — Lise!

Enfin, nous l'avions retrouvée, et avec elle madame Milligan et Arthur.

Mais qui avait chanté? Ce fut la question que nous lui adressâmes en même temps, Mattia et moi, aussitôt que nous pûmes trouver une parole.

— Moi, dit-elle.

Lise chantait! Lise parlait!

Il est vrai que j'avais mille fois entendu dire que Lise recouvrerait la parole un jour, et très probablement sous la secousse d'une violente émotion, mais je n'aurais pas cru que cela fût possible.

Et voilà cependant que cela s'était réalisé; voilà

qu'elle parlait ; voilà que le miracle s'était accompli ; et c'était en m'entendant chanter, en me voyant revenir près d'elle, alors qu'elle pouvait me croire perdu à jamais, qu'elle avait éprouvé cette violente émotion.

A cette pensée, je fus moi-même si fortement secoué, que je fus obligé de me retenir de la main.

Mais ce n'était pas le moment de s'abandonner :

— Où est madame Milligan ? dis-je, où est Arthur ?

Lise remua les lèvres pour répondre, mais de sa bouche ne sortirent que des sons mal articulés ; alors impatientée, elle employa le langage des mains pour s'expliquer et se faire comprendre plus vite, sa langue et son esprit étant encore malhabiles à se servir de la parole.

Comme je suivais des yeux son langage, que Mattia n'entendait pas, j'aperçus au loin dans le jardin, au détour d'une allée boisée une petite voiture longue qu'un domestique poussait : dans cette voiture se trouvait Arthur allongé, puis derrière lui venait sa mère et... je me penchai en avant pour mieux voir... et M. James Milligan ; instantanément je me baissai derrière la haie en disant à Mattia, d'une voix précipitée, d'en faire autant, sans réfléchir que M. James Milligan ne connaissait pas Mattia.

Le premier mouvement d'épouvante passé, je compris que Lise devait être interdite de notre brusque disparition. Alors me haussant un peu, je lui dis à mi-voix :

— Il ne faut pas que M. James Milligan me voie, ou il peut me faire retourner en Angleterre.

Elle leva ses deux bras par un geste effrayé.

— Ne bouge pas, dis-je en continuant, ne parle pas de nous ; demain matin à neuf heures nous reviendrons à cette place ; tâche d'être seule ; maintenant va-t'en.

Elle hésita.

— Va-t'en, je t'en prie, ou tu me perds.

En même temps nous nous jetâmes à l'abri du mur, et en courant nous gagnâmes les vignes qui nous cachèrent ; là, après le premier moment donné à la joie, nous pûmes causer et nous entendre.

— Tu sais, me dit Mattia, que je ne suis pas du tout disposé à attendre à demain pour voir madame Milligan ; pendant ce temps M. James Milligan pourrait tuer Arthur ; je vais aller voir madame Milligan tout de suite et lui dire... tout ce que nous savons ; comme M. Milligan ne m'a jamais vu, il n'y a pas de danger qu'il pense à toi et à la famille Driscoll ; ce sera madame Milligan qui décidera ensuite ce que nous devons faire.

Il était évident qu'il y avait du bon sens dans ce que Mattia proposait ; je le laissai donc aller en lui donnant rendez-vous dans un groupe de châtaigniers qui se trouvait à une courte distance ; là, si par extraordinaire je voyais venir M. James Milligan, je pourrais me cacher.

J'attendis longtemps, couché sur la mousse, le retour de Mattia, et plus de dix fois déjà, je m'étais demandé si nous ne nous étions pas trompés, lorsqu'enfin je le vis revenir accompagné de madame Milligan.

Je courus au-devant d'elle et lui saisissant la main qu'elle me tendait, je la baisais ; mais elle me prit dans ses bras et se penchant vers moi elle m'embrassa sur le front tendrement.

C'était la seconde fois qu'elle m'embrassait; cependant il me sembla que la première fois, elle ne m'avait pas serré ainsi dans ses bras.

— Pauvre cher enfant ! dit-elle.

Et de ses beaux doigts blancs et doux elle écarta mes cheveux pour me regarder longuement.

— Oui... oui... murmura-t-elle.

Ces paroles répondaient assurément à sa pensée intérieure, mais dans mon émotion j'étais incapable de comprendre cette pensée ; je sentais la tendresse, les caresses des yeux de madame Milligan, et j'étais trop heureux pour chercher au-delà de l'heure présente.

— Mon enfant, dit-elle, sans me quitter des yeux, votre camarade m'a rapporté des choses bien graves; voulez-vous de votre côté me raconter ce qui touche à votre arrivée dans la famille Driscoll et aussi à la visite de M. James Milligan.

Je fis le récit qui m'étais demandé, et madame Milligan ne m'interrompit que pour m'obliger à préciser quelques points importants: jamais on ne m'avait écouté avec pareille attention, ses yeux ne quittaient pas les miens.

Lorsque je me tus, elle garda le silence pendant assez longtemps en me regardant toujours, enfin elle me dit :

— Tout cela est d'une gravité extrême pour vous, pour nous tous; nous ne devons donc agir qu'avec prudence et après avoir consulté des personnes capables de nous guider; mais jusqu'à ce moment vous devez vous considérer comme le camarade, comme l'ami, — elle hésita un peu, — comme le frère d'Arthur, et vous devez, dès aujourd'hui, abandonner, vous et votre jeune ami, votre misérable existence; dans deux heures vous vous présenterez donc à Territet, à l'hôtel des Alpes, où je vais envoyer une personne sûre vous retenir votre logement; ce sera là que nous nous reverrons, car je suis obligée de vous quitter.

De nouveau elle m'embrassa et après avoir donné la main à Mattia, elle s'éloigna rapidement.

— Qu'as-tu donc raconté à madame Milligan ? demandai-je à Mattia.

— Tout ce qu'elle vient de te dire et encore beaucoup d'autres choses, ah! la bonne dame! la belle dame!

— Et Arthur, l'as-tu vu ?

— De loin seulement, mais assez pour trouver qu'il a l'air d'un bon garçon.

Je continuai d'interroger Mattia; il évita de me répondre, ou il ne le fit que d'une façon détournée ; alors nous parlâmes de choses indifférentes jusqu'au moment où, selon la recommandation de madame Milligan, nous nous présentâmes à l'hotel des Alpes. Quoique nous eussions notre misérable costume de musiciens des rues, nous fûmes reçus par un domes-

tique en habit noir et en cravate blanche qui nous conduisit à notre appartement: comme elle nous parut belle, notre chambre ; elle avait deux lits blancs ; les fenêtres ouvraient sur une verandah suspendue au-dessus du lac, et la vue qu'on embrassait était une merveille: quand nous nous décidâmes à revenir dans la chambre, le domestique était toujours immobile attendant nos ordres, et il demanda ce que nous voulions pour notre dîner qu'il allait nous faire servir sur la verandah.

— Vous avez des tartes ? demanda Mattia.

— Tarte à la rhubarbe, tarte aux fraises, tarte aux groseilles.

— Eh bien ! vous nous servirez de ces tartes ?

— Des trois ?

— Certainement.

— Et comme entrée ? comme rôti ? comme légumes ?

A chaque offre, Mattia ouvrait les yeux, mais il ne se laissa pas déconcerter.

— Ce que vous voudrez, répondit-il.

Le garçon sortit gravement.

— Je crois que nous allons dîner mieux ici que dans la famille Driscoll, dit Mattia.

Le lendemain, madame Milligan vint nous voir ; elle était accompagnée d'un tailleur et d'une lingère, qui nous prirent mesure pour des habits et des chemises.

Elle nous dit que Lise continuait à s'essayer de parler, et que le médecin avait assuré qu'elle était

maintenant guérie; puis, après avoir passé une heure avec nous, elle nous quitta, m'embrassant tendrement et donnant la main à Mattia.

Elle vint ainsi pendant quatre jours, se montrant chaque fois plus affectueuse et plus tendre pour moi, mais avec quelque chose de contraint cependant, comme si elle ne voulait pas s'abandonner à cette tendresse et la laisser paraître.

Le cinquième jour, ce fut la femme de chambre que j'avais vue autrefois sur le *Cygne* qui vint à sa place; elle nous dit que madame Milligan nous attendait chez elle, et qu'une voiture était à la porte de l'hôtel pour nous conduire : c'était une calèche découverte dans laquelle Mattia s'installa sans surprise et très noblement, comme si depuis son enfance il avait roulé carrosse; Capi aussi grimpa sans gêne sur un des coussins.

Le trajet fut court; il me parut très court, car je marchais dans un rêve, la tête remplie d'idées folles ou tout au moins que je croyais folles : on nous fit entrer dans un salon, où se trouvaient madame Milligan, Arthur étendu sur un divan, et Lise.

Arthur me tendit les deux bras; je courus à lui pour l'embrasser; j'embrassai aussi Lise, mais ce fut madame Milligan qui m'embrassa.

— Enfin, me dit-elle, l'heure est venue où vous pouvez reprendre la place qui vous appartient.

Et comme je la regardais pour lui demander l'explication de ces paroles, elle alla ouvrir une porte, et je vis entrer mère Barberin, portant dans ses bras des

vêtements d'enfant, une pelisse en cachemire blanc, un bonnet de dentelle, des chaussons de tricot.

Elle n'eut que le temps de poser ces objets sur une table, avant que je la prisse dans mes bras ; pendant que je l'embrassais, madame Milligan donna un ordre à un domestique, et je n'entendis que le nom de M. James Milligan, ce qui me fit pâlir.

— Vous n'avez rien à craindre, me dit-elle doucement, au contraire, venez ici près de moi et mettez votre main dans la mienne.

A ce moment la porte du salon s'ouvrit devant M. James Milligan, souriant et montrant ses dents pointues ; il m'aperçut et instantanément ce sourire fut remplacé par une grimace effrayante.

Madame Milligan ne lui laissa pas le temps de parler :

— Je vous ai fait appeler, dit-elle d'une voix lente, qui tremblait légèrement, pour vous présenter mon fils ainé que j'ai eu enfin le bonheur de retrouver,— elle me serra la main ; — le voici ; mais vous le connaissez déjà, puisque chez l'homme qui l'avait volé, vous avez été le voir pour vous informer de sa santé.

— Que signifie ? dit M. James Milligan, la figure décomposée.

— ... Cet homme, aujourd'hui en prison pour un vol commis dans une église, a fait des aveux complets ; voici une lettre qui le constate ; il a dit comment il avait volé cet enfant, comment il l'avait abandonné à Paris, avenue de Breteuil; enfin comment il avait pris ses précautions en coupant les

marques du linge de l'enfant pour qu'on ne le découvrît pas; voici encore ces linges qui ont été gardés par l'excellente femme qui a généreusement élevé mon fils ; voulez-vous voir cette lettre ; voulez-vous voir ces linges ?

M. James Milligan resta un moment immobile, se demandant bien certainement s'il n'allait pas nous étrangler tous ; puis il se dirigea vers la porte ; mais prêt à sortir, il se retourna:

— Nous verrons, dit-il, ce que les tribunaux penseront de cette supposition d'enfant.

Sans se troubler, madame Milligan, — maintenant je peux dire ma mère, — répondit:

— Vous pouvez nous appeler devant les tribunaux; moi je n'y conduirai pas celui qui a été le frère de mon mari.

La porte se referma sur mon oncle ; alors je pus me jeter dans les bras que ma mère me tendait et l'embrasser pour la première fois en même temps qu'elle m'embrassait elle-même.

Quand notre émotion se fut un peu calmée, Mattia s'approcha:

— Veux-tu répéter à ta maman que j'ai bien gardé son secret ? dit-il.

— Tu savais donc tout ? dis-je.

Ce fut ma mère qui répondit:

— Quand Mattia m'eut fait son récit, je lui recommandai le silence, car si j'avais la conviction que le pauvre petit Remi était mon fils, il me fallait des preuves certaines que l'erreur n'était pas possible.

Quelle douleur pour vous, cher enfant, si après vous avoir embrassé comme un fils, j'étais venue vous dire que nous nous étions trompés! Ces preuves nous les avons, et c'est pour jamais maintenant que nous sommes réunis; c'est pour jamais que vous vivrez avec votre mère, votre frère, — elle montra Lise ainsi que Mattia, — et ceux qui vous ont aimé malheureux.

[The story ends happily. Remi marries Lise and Mère Barberin leaves her country to come and nurse their child. Mattia turns out to be a famous violinist. Arthur is cured of his paralysis and marries Mattia's sister Christina. On the day of the christening of Remi's child, whom they call Mattia, all friends are assembled and it is indeed a happy reunion. A concert is given and Capi takes a collection of 170 francs, which form the nucleus of a home for poor street musician boys.]

NOTES

Bold-face figures refer to pages of the text: ordinary figures refer to lines

DEDICATION.—2. **m'est venu.** The position of *me* is before the verb; with the positive imperative *moi* is used; *est*, *être* with intransitive verbs.

3. **Lucie sentira-t-elle.** Forms of the interrogative sentence?

6. **je ne sais.** With *savoir* PAS may be omitted.

7. **réservée.** With *être* the past participle agrees with the subject in number and gender.

7. **quelle qu'elle soit.** *Quel* (*quelle*) with *que* and the subjunctive is rendered by *whatever*.

8. **des plaisirs.** State the rules of the partitive construction.

9. **de te les offrir.** State the rules for the position of *te les*.

1.—5. **en me berçant.** *En* with present participle = *while*; all other prepositions govern the infinitive.

7. **sans que.** Prepositions + *que* form conjunctions governing the subjunctive.

14, 15. **quand . . . que.** When two or more sentences begin with *quand, lorsque, puisque,* the second clause is introduced by the simple *que*.

2.—2. **de bonnes paroles.** Why not *des*?

12. **de village.** Why *de*?

12, 13. **à moi**, emphatic, of my own.

13. **pas plus que**, any more than I have had, etc.

15. **Chavanon**, a very small village southeast of Limoges.

17 **c'est.** When is *ce* and when *il* used with *être*?

19. **Loire**, a river in France flowing into the Atlantic Ocean.

19. **que** = *où*.

23. **était tailleur.** With predicate nouns denoting occupation, religion, nationality, the indefinite article is omitted in French.

25. **travaillait** The imperfect denotes action going on in the past.

3.—14. **je lui dis d'entrer**, I asked him to step in.

27. **plus d'une fois**, more than, with numerals, is expressed by *plus de*, not by *plus que*.

4.—6. **à l'hôpital.** Why not *au*?

10. **et tout en**, while. *Tout* lends emphasis to the expression.

13. **pour lui.** Use of the disjunctive pronoun?

16. **dit-il.** In direct discourse the inverted order is used, if all or part of quotation precedes the verb of saying.

27, 28. **écrivit . . . était.** Notice the difference in tenses. Why?

30. **devait.** After modal auxiliaries the simple infinitive is used: *vouloir, savoir, faire, aller, pouvoir, falloir*.

5.—8. **fallait vendre.** When the subject of the English sentence is not a personal pronoun the subjunctive must be used in French.

11. **de détresse**, dependent upon *ce*.

15. **s'en séparer.** *En* = of it, from it (them).

18. **mardi gras**, Shrove Tuesday.

21. **en.** Notice the difference in the meaning of *en*.

27. **ce que.** The demonstrative always precedes the relative.

6.—1. **tasse de lait.** After nouns of quantity, quality, weight, measure, the partitive is expressed by *de*: un chapeau de soie.

3. **l'avait trouvée.** Explain the participle.

5. **tiens** = exclamation: Well!

8. **fleure bon.** The adjective is used instead of the adverb after a number of verbs: coûte gros.

9. **à quoi, à qui, auquel.** The difference in the use of these?

21. **Dame!**, exclamation: Oh my! Goodness me!

22. **si.** After negative questions *yes* is rendered by *si* in French.

7.—2. **œufs.** Pronounce *les œufs, les yeux, les cieux, les jeux.*

10. **il n'y eut plus que,** there is no longer anything to do except.

16. **que,** explanatory or expletive *que,* used with *être* when there is no pronoun in English, summing up the preceding = namely.

18. **si . . . que** with subjunctive = however.

8.—8. **qu'est-ce que c'est que,** more emphatic than simple *qu'est-ce que.*

19. **ça** = *cela,* familiar.

9.—1–2. **a dix lieues dans les jambes,** has already walked ten leagues.

14. **fricasse-nous,** for us.

21. **ne pouvais manger.** When may *pas* be omitted?

27. **si.** Why not *oui*?

10.—3, 13. **faim, sommeil.** Idiomatic expressions: *avoir faim, sommeil, soif, raison, tort,* etc.

23. **saurais dire,** conditional of *savoir* with infinitive = could.

29. **Je n'eus garde de répondre,** I took good care not to reply.

11.—3. **qu'il t'entende.** The subjunctive after verbs of fearing.

4. **j'aurais dû dire,** I ought to have said; conditional of *avoir* + *du* = ought to have + past participle.

7. **où en est-il?,** at what point is it?, what about it?

20. **Enfants trouvés,** foundling hospital.

12.—22. **de sûr,** dependent upon?

29. **c'est,** familiar for *il est,* but in line 5 *c'est* is correct.

13.—10. **bon cœur,** familiar for *un bon cœur.*

21. **que,** as exclamation: How!

14.—19. **que lui,** emphatic for *il.*

15.—12. **je n'avais plus que,** I had nothing to do but.

16.—10. **à la** = with a.

29. **lui-même.** Use of the disjunctive pronoun?

17.—4. **il faut que.** Why is the subjunctive construction used?

8. **Pour ça non,** Well, no!

21. **paye une,** treat you to.

18.—4. **ne voulez plus de,** want nothing to do with the boy any more.

5. **donnez-le-moi.** Position of pronouns ?

9. **bel.** When is *beau* used ?

28. **lui.** Why disjunctive?—**allons donc,** the idea !

19.—13. **est-il.** When *aussi, peut-être, à peine, en vain* begin the sentence the interrogative form is used.

23, 24. **vous,** from you.

20.—8. **encore un coup,** another point.

27. **quel.** After *quel, cent, mille,* the indefinite article is omitted.

22.—13. **pas des pattes,** the meaning is : "les membres étaient des bras et des jambes et pas des pattes" ; contrast and emphasis, therefore *des,* and not *de,* as expected after the negative.

23.—19. **dans le monde,** in society.

24.—23. **faire vis-à-vis à,** to get opposite to.

27.—3. **qu'il aille.** The missing third person of the imperative is expressed by *que* and the subjunctive.

28.—18. **Ussel,** a village in the south of France, southeast of Limoges.

29.—4. **tourelles, etc.** In enumerations the article and preposition are omitted.

17. **se vendre.** The passive in English is usually rendered by the active reflexive.

23. **de velours.** Why *de*?

26. **ne . . . que** is not negative, therefore *de la toile.*

30.—4. **de pluie,** dependent upon *tant.*

14. **à seule fin,** for one object.

26. **le paraître.** The infinitive used as a noun.

28. **nous n'y pouvons rien,** we are helpless.

32.—1. **te l'apprendre.** Construction : to teach something to some one.

4. **pas plus que,** cf. p. 2, l. 13.

33.—4. **qu'est-ce que cela te fait,** what difference does that make to you !

34.—13. Why *plus de* and not *plus que*?

38.—11. **non avec.** When *not* does not modify a verb it is often rendered by *non*.

13, 14. **savait pas parler.** *Savoir* + infinitive = know how to.

21. **général anglais.** Nouns in apposition omit the indefinite article.

27. **esclaves des hommes.** According to what rule *des* and not *de*?

39.—1. **Il fallait voir,** you should see.

9. **si j'avais.** The past condition is expressed by *si* + imperfect indicative; the conclusion by the conditional.

10. **Au moment voulu,** at the appointed time.

24–25. **son adresse.** Why not *sa*?

40.—14. **Nouveaux,** etc. Why is *de* omitted?

41.—15. **Toulouse,** in the south of France on the river Garonne.

22. Jardin des Plantes, Zoological and Botanical Garden.

42.—9. **eût-il.** Reason for the inverted order?

16. **de plus,** moreover.

21. Notice the construction of *de* and *à* after *refuser* and *obéir*.

43.—3. **il serait.** Why *il*?

44.—13. **n'y pense pas,** certainly don't mean that!

46.—23. **Il faut.** Use of the subjunctive?

47.—3. **Il ne me plaisait guère,** I was hardly pleased.

12. **que** = when.

15. **Pau,** in the extreme southeast of France.

16. **à ne pas.** Both negatives precede the negative infinitive.

48.—29. **si . . . m'interpellait,** if he should. Why the imperfect?

51.—18. **venir de.** *De* + infinitive = just have. *Je viens de manger*, I have just eaten.

53.—5. **pensâmes.** Meaning of the construction with *de*, *à*?

54.—9. **Si je voulais jouer!** may be rendered: I wonder if I did want to play! To be understood: I certainly did.

10. **Je ne me fis pas prier.** After *faire, entendre, voir, laisser* the past participle in English is rendered in French by the present infinitive. Lit. I did not make myself begged.

20.—lui. Reason for the disjunctive form?

21.—**bien aise qu'on eût.** The subjunctive is used after verbs and expressions of emotion.

29.—**dansa un pas seul,** performed alone; i.e. danced by himself.

56.—11–12. **il pouvait, etc.,** he might take a notion to play pranks, to cut up.

57.—15. **inspirât,** subjunctive of possibility or after superlative idea.

58.—7. Cf. p. 54, l. 10.

13. Cf. p. 54, l. 9.

29. Cf. p. 11, l. 4.

60.—4. **ç'avait,** familiar for *cela.*

62.—25. How do you do, my dear little fellow?

63.—24. **avait dû lui adresser,** must have made to him.

64.—9–10. **que, je n'y.** *Que* is dependent upon *plus* of the preceding line.

66.—1. **mais non.** Why not *pas*?

67.—14. **Cette,** in southern France, west of Marseilles, across the Bay of Lyon.—**Par la route de Frontignan,** by the road through Frontignan, directly north of Cette.

68.—16. **il faisait nuit.** The principal idiomatic expressions of *faire* similar to this one?

72.—30. **il est probable.** Explain *il.*

76.—4. **aussi est-il.** Explain this construction.

77.—25. **comme je l devais,** as I should have.

79.—20. **ses ra et ses fla,** its rub-dub-dub!

81.—6. **il s'en fallait de beaucoup,** it lacked a great deal, it was far from it.

22, 23. **Joseph, Richard Cœur-de-Lion,** the first an opera by Méhul, 1807; the second an opera by Grétry, 1784.

85.—4. **Cela devait arriver,** that had to come, that was sure to come.

24. **je n'en peux plus,** I am done for; lit. I can no more of it.

86.—30. **ni . . . ni.** After *ni . . . ni* both preposition and article are omitted.

87.—2. **à ras de terre,** blowing a perfect gale.

89.—1-2. **la nuit,** during the night.

92.—3. **nous nous ferons conduire,** we will have ourselves taken. Cf. p. 54, l. 10.

93.—5. **plutôt qu'il ne s'assit.** After a comparative *ne* is used, but not translated.

20. **plus que force,** more than his physical nature could endure.

29. **m'étais-je.** Explain construction.

95.—6. **Villejuif,** a small village directly south of Paris.

23. **L'air bon enfant,** good-natured air.

25. **se tournant tout d'une pièce,** facing about.

96.—1. **qu'è què,** dialectic for *qu'est-ce que.*

2. **d'une petite air,** ungrammatical for *un petit. Air* is masculine.—**v'là** = *voilà,* colloquial.

16. **avait sorti,** brought out. *Sortir* used transitively.

28. **fadasse,** tame.

97.—1. **trompette à coulisse,** trombone.

20. **je ferais faire,** I would have made. After what verbs is the English past participle rendered by the present infinitive?

98.—16. **Corbeil,** a short distance south of Paris.

101.—16, 17. **laissai pas démonter.** Explain the construction.

28. **quinze pistoles** = fifty *écus* = 150 francs. Cf. p. 102, l. 5.

102.—16. **Varses,** a small mining village in the department of Puy-de-Dôme.

103.—11. **Mende,** a small town north of Cette and Montpellier.

14. **les montagnes de la Lozère,** mountains in the department of Lozère, with the great *causse Méjean,* limestone region (cf. ll. 17, 18), south of Mende.

17. **le causse,** a large strip of barren plateau land.

104.—20. **bien tombés,** we have landed in a great place.

23 **le pied levé,** wide awake, quickly

105.—29. **deux petits plats à barbe en cuivre.** The barber's sign

in France consists of one or two copper crescent or half-moon shaped plates or disks.

109.—21. **Jasmin,** a poet of wide reputation at Agen, a village near Mende (1798–1864).

111.—15. **fanfare de parade,** a noisy tune to attract the people.

114.—14. **je ne savais que trop bien,** I knew only too well.

25. **c'était vrai que.** Grammatically we should expect IL *était.*

120.—19. **en voilà une chance,** that is luck for you! Lit. behold there a chance of it.

123.—11. **n'y tenant plus,** holding in no longer.

124.—7. **Ah çà!** Well! Aha! I see! That's it!

129.—11. **je me prêterais à cela,** that I should be capable of that.

28. **qu'est ce que ça vous fait,** familiar: what is that to you?

134.—26. **L'anglais.** Is the article necessary?

135.—26, 27. **si l'on.** The *l* (*le*) is not to be translated; it is the so-called euphonic *l.*

137.—6. **de même que,** in the same manner as, just as.

7. **te faire entendre.** Use of the infinitive?

18. **les garçons,** familiar for *mes garçons.*

138.—1. **qui tenait à la pièce,** which was next to, adjoining.

23. **valut,** brought us.

140.—12. **plus fin qu'il ne disait.** Explain the negative *ne.*

25. **je ne doute pas qu'il ne gagnent.** The redundant *ne* after verbs of fearing and doubting.

144.—6. **Qu'était-il devenu,** what has become of him?

28. **Je ne comprenais que trop,** I knew only too well.

148.—11. **quels qu'ils fussent.** Use of the subjunctive with *quel, que?*

149—6. **faudra,** familiar for *il faudra.*

152.—20. **saurait.** The meaning of the conditional of *savoir?*

154.—18. **joue pas des farces.** Ungrammatical for *de.* Cf. p. 22, l. 13.

156.—5. Explain **si.**

157.—24. **les assizes.** The court of the judges of the superior

courts directed to take the assizes or verdicts of a particular jury in each of the counties in England and Wales. Usually in session twice a year.

158.—20. **Dreuzy**, a very small village in the department of Nièvre, in the Morvan Mountains.

25. **d'heureux.** Dependent upon ?

159.—1. **Decize**, some distance south of Paris, between Nevers and Moulins.

4, 5, 6. **Digoin, Châlon, Charolles**, towns on the Canal Latéral à la Loire ; Maçon, between Lyon and Châlon. From Charolles they go directly east to Maçon, and from there down the Saône to Lyon.

160.—1. **Lucca**, a village in Italy, the home of Mattia.

6. **à partir** = *près de.*

8. **Culoz**, directly east of Lyon.

16. **Seyssel**, south of Geneva.

161.—14, 15. **aurions dû imaginer**, we should have imagined.

19. **Vevey**, on the northeast shore of Lake Geneva (Switzerland).

162.—9–11. Cities in Switzerland along Lake Geneva, on the eastern shore.

163.—21. **Clarens, Montreux**, on the eastern shore of Lake Geneva.

164.—5. **massifs d'arbustes**, groups of. Explain *de.*

28, 29. I should like to become a child again, with a jar selling water, here.

167.—21. **du bon sens.** *Bon sens* is considered as one word, therefore *du* and not *de.*

169.—26. **parlâmes de choses indifférentes.** For *parlâmes de (des) choses,* when *de* precedes another *de* in the partitive construction, both preposition and article are omitted.

VOCABULARY

abaisser, to lower; *s'* —, to drop, to be lowered.
abandonner, to abandon, to give up.
abasourdi, dumbfounded.
abattre, to beat down; *s'* —, to fall or swoop upon.
aboiement, *m.*, bark, barking.
abominable, nasty, abominable.
d'abord, at first.
aborder, to touch, approach.
aboyer, to bark.
abriter, to shelter.
abri, *m.*, shelter.
absorber, to absorb.
accablé, overwhelmed.
accent, *m.*, accent.
accentuer, to accentuate.
accessoire, *m.*, accessories, property.
accompagner, to accompany.
accomplir, to accomplish.
accorder, to agree, to tune, to grant, to allow.
accourir, to run, to hasten; — *au devant de*, to run to meet.
accrocher, to hang, to fasten.
accueil, *m*, greeting, welcome, reception.
accusation, *f.*, accusation, indictment, prosecution.
achat, *m.*, purchase.
acheter, to buy.
achever, to complete; *s'* —, to end, to come to an end.
acquérir, to acquire.
acquisition, *f.*, acquisition, purchase.
acquitter, to acquit.
acteur, *m.*, actor.
admettre, to admit.
administration, *f.*, administration, control.
admirable, fine, admirable.
adopter, to adopt.
adouci, kind.
adresse, *f.*, skill.
adresser, *s'* —, to speak to, to address.
adroit, skillful.
affable, kind, affable.
affaiblir, to weaken.
affaire, *f.*, affair, thing, business.
affaisser, to sink down, to weaken.
affection, *f.*, affection.
affectueux, affectionate.
affectueusement, affectionately.
afin que, in order that.
affligé, downcast.
affluent, *m.*, branch, tributary, stream.
affoler, to make very fond, to madden, to frighten.
affreux, terrible, hideous, awful.
agacer, to annoy.
âge, *m.*, age.

agent, *m.*, agent, officer.
agir, to act; *il s'agit de*, it is a question of.
agité, moved.
agréablement, agreeably, pleasantly.
agrément, *m.*, pleasure.
aider, to assist.
aie, see **avoir**.
aigu, shrill, sharp.
ail, *m.*, garlic.
aille, see **aller**.
ailleurs, elsewhere; *d'* —, moreover.
aimable, kind.
aimer, to love, to like.
aîné, *m.*, eldest, senior.
ainsi, thus; — *que*, as well as.
air, *m.*, appearance, look, air, tune.
aise, *f.*, ease, comfort; *être bien* —, to be glad.
ajouter, to add.
alerte, active, lively, quick.
allée, *f.*, avenue.
aller, to go; — *bien*, to be well; — *et venir*, to go to and fro; *s'en* —, to go away.
allonger, to extend; *allongé*, long.
allons! come, well! — *donc*, come now.
allumer, to light.
alors, then.
amabilité, *f.*, kindness.
amarrer, to anchor.
amas, *m.*, pile, heap.
amasser, to gather, to crowd together.
ambitieux, ambitious.
ambulant, wandering.
amener, to lead.
Amérique, *f.*, America.
ami, *m.*, friend.
amical, friendly.
amitié, *f.*, friendship, affection.
amonceler, to pile or heap up.
amour, *m.*, love; — *propre*, *m.*, self-love, vanity, pride.
amusant, amusing.
amuser, to amuse.
an, *m.*, year; *par* —, yearly.
année, *f.*, year.
anéantir, to crush, to prostrate.
anglais, English.
Angleterre, *f.*, England.
angoisse, *f.*, anguish, worry.
animal, *m.*, animal.
s'animer, to become animated.
annonce, *f.*, announcement.
annoncer, to announce.
apathie, *f.*, indolence.
apercevoir, to perceive, to notice, to see.
apparaître, to appear.
apparition, *f.*, apparition.
appartement, *m.*, apartment, room, quarter.
appartenir, to belong to.
appel, *m.*, call, appeal.
appeler, to call.
appétit, *m.*, appetite.
applaudir, to applaud.
applaudissement, *m.*, applause.
apporter, to bring.
apprécier, to appreciate.
apprendre, to learn, to teach, to inform.
apprentissage, *m.*, apprenticeship.
après, after.
après midi, *f.*, afternoon.
appris, see **apprendre**.
approbation, *f.*, approval.
s'approcher, to approach.
approprié, suitable, appropriate.
approuver, to approve.
appuyer, to lean, to rest.
arbre, *m.*, tree.

arbuste, *m.*, shrub.
archéologue, *m.*, archæologist.
archet, *m.*, bow.
argent, *m.*, money.
arme, *f.*, arm, footing.
arracher, to draw out, to pull, to tear.
arranger, to arrange, to plan.
arrestation, *f.*, arrest.
arrêt, *m.*, stop, halt, decree.
arrêter, to arrest; *s'* —, to stop.
arrière, behind; *à l'* —, back, behind; *en* —, backwards.
arrivée, *f.*, arrival.
arriver, to happen, to arrive.
arrondir, to round, to make round.
art, *m.*, art, skill.
articuler, to articulate.
artiste, *m.*, artist.
artistiquement, artistically, artificially.
ascension, *f.*, ascent.
aspect, *m.*, appearance, aspect.
assaillir, to assail.
assemblée, *f*, assembly, gathering.
s'asseoir, to sit down.
asseyer, see **asseoir**.
assez, enough.
assiette, *f.*, plate.
assis, seated.
assises, *f.*, assizes; *court d'* —, court of assizes.
assister, to be present.
associé, *m.*, associate.
assommer, to overwhelm, to knock down.
assurément, assuredly.
assurer, to adjust, to assure.
attacher, to fasten, to attach.
attacque, *f.*, attack.
attardé, belated.
atteindre, to reach, to attain.
attendre, to await, to expect.
attendrir, to affect, to touch, to move.
attendu que, whereas, inasmuch as.
attente, *f.*, waiting.
attentif, attentive.
attention, *f.*, attention.
attirer, to attract.
attitude, *f.*, attitude, position.
au = **à le**.
auberge, *m.*, inn, tavern.
aubergiste, *m.*, innkeeper.
aucun, no, no one.
au-delà, beyond.
au devant de, see **accourir**.
augmenter, to increase.
aujourd'hui, to-day.
aumônier, *m.*, chaplain.
auparavant, before.
auprès de, near to, next to.
aussi, also; (initially) therefore.
aussitôt, immediately; — *que*, as soon as.
autant, as much; *d' — plus que*, so much the more as.
automne, *m.*, autumn.
autorité, *f.*, authority.
autour de, about.
autre, other; *l'un l'*—, both.
autrefois, formerly.
autrement, otherwise.
avance, *f.*, advance; *d'* —, before, beforehand.
avancer, to advance.
avant, *m.*, front.
avant, before.
avantage, *m.*, advantage.
avec, with.
aventure, *f.*, adventure.
avenue, *f.*, avenue.
avertir, to warn, to notify.
aveu, *m.*, confession, statement.
aveugler, to blind.
avis, *m.*, opinion.

aviver, to kindle afresh, to brighten.
avoir, to have; *il y a*, *il y avait*, there is (are), there was (were).
avoisiner, to border on.
avouer, to avow, acknowledge, to confess.

bagage, *m.*, baggage.
baiser, *m.*, kiss.
baisser, to lower, to stoop, to lean over.
baladin, *m.*, juggler, player.
balancer, to balance.
balayer, to sweep.
balbutier, to stammer.
balourdise, *f.*, stupidity.
banc, *m.*, bench.
barbe, *f.*, beard; *faire la —*, to shave.
barbet, *m.*, water-spaniel.
barbier, *m.*, barber.
barreau, *m.*, bar.
barrer, to stop up, to barricade.
barrière, *f.*, fence, bar, post, gate, rail.
bas, *m.*, stocking, hose.
bas, low.
basse-taille, *f.*, bass.
bassiner, to heat with a warming-pan.
bateau, *m.*, boat.
batelier, *m.*, boatman.
bâtir, to build.
bâton, *m.*, stick, cane, club.
batterie, *f.*, noise, battery.
battre, to beat, to batter, to clap.
beau, **bel**, fine, beautiful.
beaucoup, much, many.
bêcher, to dig, to spade.
bedeau, *m.*, beadle, sexton.
beignet, *m.*, fritter.
bémol, *m.*, flat.
bercer, to rock, to cradle, to lull asleep.
berge, *f.*, bank.
besoin, *m.*, need.
bête, stupid.
bête, *f.*, beast.
bestiaux, *m.*, cattle.
bêtise, *f.*, folly.
beurre, *m.*, butter.
bien, much, many.
bien, well, good; *eh —*, well! *eh — oui*, of course.
bienheureux, happy, blessed.
bien que, although.
bientôt, soon.
bière, *f.*, beer.
bile, *f.*, bile, gall, spleen.
bille, *f.*, marble.
bizarre, peculiar, odd.
blanc, **blanche**, white.
blanchir, to whiten, to grow white.
blé, *m.*, wheat.
blesser, to wound.
bleu, blue.
bleuâtre, bluish.
blond, light, blond.
blottir, to cower, to lie flat, to squat.
blouse, *f.*, blouse, loose jacket.
bœuf, *m.*, ox.
bohémien, *m.*, gypsy.
boire, to drink.
bois, *m.*, wood.
boisé, wooded.
boisson, *f.*, drink, beverage.
boiter, to limp, to be lame.
bon, good, kind.
boucher, *m.*, butcher.
bond, *m.*, leap.
bonheur, *m.*, happiness, good fortune.
bonhomme, *m.*, fellow, man, gentleman.

bonjour, *m.*, good-day.
bonnet, *m.*, cap; — *de police*, foraging-cap.
bonté, *f.*, kindness.
bord, *m.*, edge, shore; *à* — on board.
border, to border, to line.
botte, *f.*, pile, bundle.
bouche, *f.*, mouth.
boue, *f.*, mud.
bouffette, *f.*, ribbon.
bouger, to stir, to budge, to move.
bouillie, *f.*, pap, soft food for infants.
bouler, to roll over.
boulevard, *m.*, boulevard, avenue.
bouquet, *m*, bunch, bouquet, group.
bourdonnement, *m.*, buzzing, murmur.
bourgeois, *m.*, middle class or ordinary citizen.
bourrée, *f.*, brushwood, fagots.
bourrer, to abuse, to thrash.
bourse, *f.*, purse.
bout, *m.*, end.
bouteille *f.*, bottle.
boutique, *f.*, shop, store.
bouton, *m.*, button.
boutonnière, *f.*, buttonhole.
bouvier, *m.*, cowherd, drover.
branche, *f.*, branch, twig.
brande, *f.*, heath.
bras, *m.*, arm.
brave, good, brave.
bravement, bravely, boldly.
bravo! fine! good!
brillant, brilliant, sparkling.
brin, *m.*, shoot, blade, sprig.
brique, *f.*, brick.
briser, break.
brosse, *f.*, brush.
brouillard, *m.*, fog.
brouiller, to obscure, to confuse, to efface.
broussaille, *f.*, bushes.
bruit, *m.*, noise.
brûlure, *f.*, burning, burn.
brusquement, briskly, abruptly.
brutalement, brutally.
bruyant, noisy.
brutalité, *f.*, brutality, roughness.
bûche, *f.*, log.
buisson, *m.*, shrubbery, bush.
but, *m.*, object, aim.
buvant, **buvez**, see **boire**.

ça = cela, this, that.
çà et là, here and there.
cabane, *f.*, cabin.
cabaretier, *m.*, tavern keeper, innkeeper.
cachemire, *m.*, cashmere.
cacher, to hide.
cadeau, *m.*, present.
cadenas, *m.*, padlock.
cadran, *m.*, dial.
cadre, *m.*, frame, casing.
café, *m.*, restaurant, coffee-house.
cailloux, *m.*, flint-stone, pebble.
caisse, *f.*, chest, box, coffer, cylinder of a drum.
caissier, *m.*, cashier.
calèche, *f.*, open carriage.
camarade, *m. and f.*, comrade, playfellow.
cambrer, to bend.
campagne, *f.*, country.
camper, to set, to camp.
canal, *m.*, canal.
caniche, *m.*, poodle-dog, water-spaniel.
canzonetta, *f.*, song.
capable, capable.

capital, *m.*, capitol.
caprice, *m.*, caprice, whim, desire.
car, for.
caractère, *m.*, character.
carbonisé, burnt, charred.
carcasse, *f.*, gag, framework.
carène, *f.*, hull.
caresse, *f.*, caress, hug, embrace.
caresser, to stroke, to embrace.
carné, flesh-color.
carré *m.*, square.
carreau, *m.*, square, tile, floor.
carrefour, *m.*, crossway.
carrière, *f.*, race-course, quarry.
carrosse, *m.*, carriage; *rouler* —, to ride in a carriage.
carte, *f.*, map.
cas, *m.*, case; *au* —, in case.
cascade, *f.*, cascade.
casquette, *f.*, cap.
casser, to break.
catastrophe, *f.*, catastrophe.
cause, *f.*, cause.
causer, to talk, to chat.
ce, cet, cette, ces, this, that, these, those.
ce, celui, celle, ceux, this, it, that, he, she, those; *celui-ci*, this one; *celui-là*, that one.
ceci, this.
céder, to yield.
cela, this, that.
cellule, *f.*, cell.
cendre, *f.*, ashes.
cent, one hundred.
centre, *m.*, center, middle.
cependant, however.
cercle, *m.*, circle.
certain, certain, sure.
certitude, *f.*, certainty.
cerveau, *m.*, brain.
cesser, to s op, to make cease.
ceux, — *-là*. those.
chacun, each one.
chagrin, *m.*, trouble, sorrow.
chaîne, *f.*, chain.
chaise, *f*, chair.
châle. *m.*, shawl.
châlet, *m.*, summer-home, villa, Swiss cottage.
chaleur, *f.*, heat, warmth.
chambrière, *f.*, support.
champ, *m.*, field; — *de course*, race-course.
chance, *f.*, chance, luck.
chandelle, *f.*, candle.
changer, to change.
chanson, *f.*, song.
chanterelle, *f.*, first string of a violin.
chanter, to sing.
chanteur, *m.*, singer.
chapeau, *m.*, hat; — *à claque*, crush-hat; — *bas*, hat off.
chaque, each.
charger, to charge; *se* — *de*, to take charge of.
charmant, charming.
charme, *m.*, charm.
charrette, *f.*, cart.
charrue, *f.*, plow.
chat, *m.*, cat.
châtaignier, *m.*, chestnut-tree.
chatouiller, to tickle, to please, to flatter.
chaud, warm; *faire* —, to be warm.
chauffer, to warm, to heat.
chausser. to put on (shoes).
chausson, *m.*, light shoe, hose (knit).
chef, *m.*, chief, head.
cheminer, to walk, to travel, to make one's way through.
chemin, *m.*, road.
cheminée, *f.*, fireplace.
chêne, *m.*, oak.
cher, dear.
chercher, to seek, to hunt.
chétif, wretched, paltry.

cheval, *m.*, horse.
chevelure, *f.*, crop of hair, head of hair, hair.
cheveu, *m.*, hair.
chez, at, to, at the house of.
chien, *m.*, (*chienne*) dog.
chose, *f.*, thing.
chute, *f.*, fall.
ciel, *m.*, sky.
cigare, *m.*, cigar.
cinq, five.
cinquante, fifty.
circonspect, cautious, careful.
circonstance, *f.*, circumstance.
cirque, *m.*, circus, show.
ciseaux, m., scissors.
citoyen, *m.*, citizen.
clair, clear.
clairement, clearly.
clairière, *f.*, open place, clearing.
clameur, *f.*, noise.
clapoter, to spatter, ripple, chop.
clarinette, *f.*, clarinet.
clarté, *f.*, clearness.
claque, *f.*, slap; cf. **chapeau.**
claquer, to clap.
clef, *f*., key.
client, *m.*, customer, client.
cligner, to squint.
clos, closed.
cocher, *m.*, driver, coachman.
cœur, *m.*, heart.
cogner, to strike, to punish.
coiffe, *f.*, cap, headdress.
coiffer, to wear, to put on one's head, to dress one's hair; *être coiffé de*, to wear on one's head.
coiffure, *f.*, headdress, covering [for the head.
coin, *m.*, corner.
col, *m.*, collar.
colère, *f.*, anger.
coller, to paste, to stick, to glue.
collet, *m.*, coat-collar.
colonne, *f.*, column.
combien, how much, how long.
comédie, *f.*, comedy.
comédien, *m.*, comedian, actor.
comique, comical.
commandement, *m.*, command, order.
commander, to order, to command.
comme, as, how, like.
commencer, to begin.
comment, how, what!
commerçant, commercial, trading.
commerce, *m.*, trade.
commissaire, *m.*, commissioner, manager.
comparaison, *f.*, comparison.
comparer, to compare.
comparution, *f.*, appearance.
complet, complete, full.
complètement, completely.
complice, *m.*, accomplice.
compliment, *m.*, compliment.
composer, to compose, to make up.
compréhensible, comprehensible, intelligible.
compréhension, *f.*, comprehension, intelligence.
comprendre, to understand.
compter, to count.
comté, *m.*, county.
concierge, *m.*, porter.
condamner, to condemn.
conducteur, *m.*, leader, guide.
conduire, to lead, to guide, to take.
confection, *f.*, making, preparation, confection.
confirmer, to confirm.
conformer, to conform, to follow.
confus, confused, indistinct.

connaissance, *f.*, acquaintance.
connaître, to know.
connu, known.
connusse, see **connaître**.
conseil, *m.*, advice.
consentir, to consent, to agree.
par conséquent, consequently.
conservatoire, *m.*, conservatory.
conscience, *f.*, consciousness; *avoir* —, to be aware of.
consciencieusement, conscientiously.
considérable, important.
consister, to consist.
consoler, to console.
constamment. constantly.
constater, to confirm, to prove.
construire, to construct.
consulter, to consult.
conte, *m.*, story; — *de fées*, fairy tales.
contempler, to look at, to contemplate.
contenir, to contain oneself, to hold in.
content, satisfied.
contentement, *m.*, contentment.
contenter, to satisfy; *se* —, to be satisfied.
conter, to tell, to relate.
continuer, to continue.
contorsion, *f.*, contortion.
contradiction, *f.*, contradiction.
contraint, constrained.
contrariant, provoking, annoying, disappointing.
contrarier, to cross, to thwart.
contre, against.
contrée, *f.*, country, region.
convaincre, to convince.
convenablement, suitably, properly.
convenir, to be fitting, to become, to suit, to agree.
conversation, *f.*, conversation.
conviction, *f.*, conviction.
convulsif, convulsive.
coquin. *m.*, rascal.
corbeille *f.*, basket.
corde, *f.*, rope, string.
cordon, *m.*, ribbon, cord.
cordonnier, *m.*, shoemaker.
corne, *f.*, horn.
cornet, *m.*, horn; — *à piston*, [cornet.
corps, *m.*, body.
corridor, *m*, hall.
corsage, *m.*, waist.
cortège, *m.*, train, procession; *faire* —, to follow.
costume, *m.*, dress, habit, suit, [costume.
costumer, to dress.
côté, *m.*, side, view, direction.
cou, *m.*, neck.
couche, lying down, bed.
se coucher, to lie down, to retire, to go to bed.
couler, to flow, to run.
couleur, *f.*, color.
coulisse, *f.*, sliding board, behind the scene (theatre).
coup, *m.*, blow, stroke, point; *tout à* —, suddenly.
coupable, guilty.
coupe, *f.*, cut; *de cheveux*, haircut.
couper, to cut.
cour, *f.*, court-yard.
courage, *m.*, courage.
courber, to bend.
courir, to run.
course, *f.*, way.
court, short.
coussin, *m.*, cushion.
couteau, *m.*, knife.
coûter, to cost.
coûteux, expensive.
couture, *f.*, seam.
couvercle, *m.*, cover.

couvert, covered.
couvert, *m.*, tablecloth.
couverture, *f.*, cover, blanket.
couvrir, to cover. *se* — (*temps*), to become cloudy.
cracher, to expectorate, to spit.
craindre, to fear.
crainte, *f.*, fear, dread.
cramponner, to cling to. [ing.
craquement, *m.*, cracking, break-
cravate, *f.*, tie, neckscarf.
créature, *f.*, creature.
crème, *f.*, cream.
crêpe, *f.*, pancake.
creuser, to hollow, to dig, to deepen.
creux, hollow.
cri, *m.*, cry.
crier, to cry, to creak, to shout, to make a noise.
crime, *m.*, crime.
cristallin, shrill, clear.
crochet, *m.*, hook.
crochu, hooked, crooked.
croire, to believe.
croiser, to cross.
crotté, muddy, dirty.
croûte, *f.*, crust.
cru, see **croire**.
cruche, *f.*, pitcher.
crûmes, see **croire**.
cuiller, *f.*, spoon.
cuillerée, *f.*, spoonful.
cuir, *m*, leather.
cuisine, *f.*, kitchen.
cuit, cooked, roasted.
cuivre, *m.*, copper.
culpabilité, *f.*, guilt.
culture, *f.*, cultivation.
curé, *m.*; priest.
cure-dent, *m.*, toothpick.
curieux, curious, inquisitive, anxious.
curiosité, *f.*, curiosity.
cuvette, *f.*, basin.
cygne, *m.*, swan.
dame! why! goodness me!
danger, *m.*, danger.
dans, in into.
danser, to dance.
danseur, *m.*, dancer.
davantage, more.
de, to, from, of, some.
débarrasser, to get rid of.
débiter, to give out, to utter, to deliver.
déboucher, to open, to pass out, to flow or pour out.
déboucler, to unbuckle.
debout, erect; cf. **tenir**. [pearance.
débuter, to make one's first ap-
décembre, *m.*, December.
déception, *f.*, disappointment, drawback.
décharné, emaciated, lean, thin.
décider, to decide, to persuade.
décidément, decidedly.
déclarer, to declare.
décolorer, to fade, to lose color.
décomposé, distorted, decomposed. [concert.
déconcerter, to baffle, to dis-
décourager, to discourage.
découpure, *f.*, cut work, carving.
découvert, open.
découverte, *f.*, discovery.
décroiser, to uncross, to change position (legs, arms).
dedans, within, inside.
défendre, to defend, to forbid.
défier (se) de, to distrust.
défilé, *m.*, procession.
dégager, to break loose, to disengage, to free.
dégringoler, to tumble down.
déguiser, to disguise.
dehors, *en* —, outside.
déjà, already.

déjeuner, *m.*, breakfast, meal.
déjeuner, to breakfast, to dine.
délayer, to dilute, dissolve.
délibéré, to deliberate.
délicat, delicate.
demain, to-morrow.
demander, to ask.
demeurer, to dwell, to live, to remain.
demi, half; à demi-voix, in whispers, in an undertone.
démonter, to disconcert.
démontrer, to prove, to show.
dent, *f.*, tooth.
dentelle, *f.*, lace.
département, *m.*, department, state.
dépasser, to pass ahead of.
dépêcher (*se*), to haste, to hurry.
dépens, *m.*, expense.
dépense, *f.*, outlay, expense.
déplaisir, *m.*, displeasure.
déployer, to unfold, to show, to display.
déposer, to put aside, to take off.
déposition, *f.*, evidence, deposition.
depuis, since ; — *que*, since.
dérangement, *m.*, inconvenience.
déranger, to disturb, to inconvenience.
dernier, last.
à la dérobée, secretly, steathily.
derrière, behind.
dès, from ; — *que*, as soon as.
descendre, to go down, to descend.
désespoir, *m.*, despair.
déshabiller (*se*), to disrobe, to undress.
désigner, to point out.
désir, *m.*, desire.
désirer, to desire, to wish.
désoler, to grieve, to make disconsolate.
désormais, henceforth.
dessécher, to dry up.
dessous, below, beneath, down.
dessus, on, above, upon.
destiner, to destine, to intend.
détacher, to detach, to unfasten.
détendre, to relax.
déterminer, to determine.
détester, to detest.
détour, *m.*, turn, by-way, winding.
détresse, *f.*, distress, sorrow.
dette, *f.*, debt.
deux, two.
devanture, *f.*, front.
devant, before (position).
développer, to develop.
deviner, to guess.
devenir, to become.
devoir, *m.*, duty.
devoir, to owe, to be destined to, ought, must, to be about to.
dévorer, to devour, to gulp down.
dévoué, devoted.
diapason, *m.*, pitch, diapason.
Dieu, *m.*, God; *mon* —, dear me ! goodness me !
dièse, dièze, *f.*, sharp.
différent, different.
différer, to postpone, to put off.
difficile, difficult.
difficilement, with difficulty.
digne, worthy.
dire, to say, to speak.
direct, direct.
directement, directly.
diriger, to direct.
discussion, *f.*, discussion.
discuter, to discuss.
disparaître, to disappear.
disposer, to arrange, to lay out, to dispose, to order.

disposition, *f.*, inclination, disposition; *être en* —, to be inclined.
dissiper, to disappear, to make disappear, to dissipate.
distance, *f.*, distance.
distinct, distinct.
distinctement, distinctly.
distraire, to divert, to entertain.
divan, *m.*, couch, divan.
divers, diverse, different, various, sundry.
diviser, to divide.
dix, ten.
dizaine, *f.*, about ten.
docile, docile, manageable.
docilité, *f.*, submissiveness, docility.
doigt, *m.*, finger.
doivent, see **devoir**.
domesticité, *f.*, domesticity.
domestique, *m. or f.*, servant.
donc, then, therefore, why!
donner, to give, to yield; — *raison à*, to decide in favor of.
dont, of which, whose, in which.
dorer, to gild.
dormir, to sleep.
dos, *m.*, back.
douceur, *f.*, mildness, sweetness, kindness.
doucement, gently, tenderly.
douleur, *f.*, sorrow, gloom.
douloureux, sad.
doute, *m.*, doubt.
douter, to doubt; — *de*, to suspect; *s'en* — *de*, to suspect, to guess.
doux (**ce**), gentle, kind, sweet.
douzaine, *f.*, about a dozen.
drap, *m.*, cloth.
se dresser, to rise, to stand erect.
droit, narrow.
droit, *m.*, right.
drolatique, funny.
drôle, funny, comical.
dû, see **devoir**.
dur, hard, harsh, difficult.
durcir, to harden, to make tough.
durement, harshly.
durer, to last.

eau, *f.*, water, current.
ébahi, astonished, aghast, wondering.
éblouir, to dazzle.
écarquiller, to spread wide open.
écarter, to put aside; *s'*—, to stray.
écarté, wide apart.
échafaudage, *m.*, scaffolding.
échapper, to escape, to slip away.
échelle, *f.*, ladder.
échelon, *m.*, step.
échu, passed, expired.
s'écrier, to cry out, to exclaim.
écrire, to write.
s'écouler, to pass.
écouter, to listen.
éclaircir, to clear up.
éclairer, to light up, to make a light.
éclat, *m.*, brilliancy.
éclater, to burst; — *de rire*, to burst out laughing.
Ecosse, *f.*, Scotland.
écurie, *f.*, stable.
écu, *m.*, coin worth three francs.
éduqué, informed, educated.
effaroucher, to startle, to scare, to frighten.
effet, *m.*, fact.
effleurer, to graze, to touch lightly.
efforcer, to make an effort, to strive.
effort, *m.*, effort.
effrayant, terrible, awful.
effrayer, to frighten, to alarm.
effroi, *m.*, fright.

effrontément, boldly.
effusion, *f.*, outburst, effusion.
égal, equal.
également, equally.
égard, *m.*, regard, respect; *à tous les* —, in every respect.
égarer, to stray.
égorger, to butcher, to slaughter.
élan, *m.*, transport, joy, outburst, start, run.
élancer, to rush, to leap.
élégance, *f.*, elegance.
élégant, elegant.
élève, *m. or f.*, pupil, scholar.
élever, to rear, to bring up.
elle, she, it.
éloge, *m*, praise, eulogy.
s'éloigner, to go away, withdraw.
éloquence, *f.*, eloquence.
émaner, to issue from, to come from, to emanate.
embarquer, to embark, to go on board.
embarras, *m.*, embarrassment.
embouchure, *f.*, mouthpiece.
émerveillé, astonished.
emmener, to take away, to lead away.
émotion, *f.*, emotion.
s'emparer, to take possession of, to appropriate.
empêcher, to prevent, to stop, to hinder.
emplir, to fill.
emploi, *m.*, use, spending.
employer, to use, to employ.
empoigner, to seize.
emporter, to take away, to carry away.
empreinte, *f.*, track, footprint.
empressement, *m.*, eagerness.
emprunteuse, *f.*, borrower.
ému, moved, excited.
en, in, into, while; as, like.[any.
en (*pron.*), of it, of them, some,
embrasser, to embrace, to kiss.
encadrer, to encase, to surround.
enceinte, *f.*, enclosure.
encombrer, to fill, to obstruct, to encumber.
encore, yet, still, again, besides.
encourageant, encouraging.
endimancher, to put on Sunday clothes, to dress up.
s'endormir, to fall asleep.
endroit, *m.*, place, locality.
enduit, *m.*, layer, coat, coating.
enfance, *f.*, childhood.
enfant, *m. or f.*, child, boy, girl; — *trouvé*, foundling.
enfermer, to lock in.
enfiévré, feverish, heated.
enfin, finally, at last, well.
enflammer, to burn, to flame.
enfoncement, *m.*, recess, background.
enfumé, smoky.
engagement, *m.*, promise, engagement, duty.
engager, to urge, to entreat, to invite, to engage.
engourdir, to benumb, to dull, to become enervated, or feeble.
enguirlander, entwine. [bolden.
s'enhardir, to make bold, to em-
enjambée, *f*, leap, jump.
enjamber, to leap or jump over.
enlever, to take away.
ennui, *m.*, weariness.
s'ennuyer, to be tired, tobe bored.
ensanglanter, to make bloody.
enseigne, *f.*, sign.
enseigner, to teach.
ensemble, together.
enseveli, buried.
ensuite, then, again.
entasser, to heap or pile up.

entendre, to hear; *s'*—, to come to an agreement; *bien entendu*, of course.
enthousiasmer, to enthuse.
entourer, to surround, to enclose.
entournure, *f.*, turning, movement, armhole.
entrailles, *f.*, entrails, intestines, bowels.
entraînant, captivating.
entraîner, to drag, to lead along, to take away.
entre, between.
entre-baîllé, half open.
entrecoupé, broken.
entrée, *f.*, entrance, beginning, first course.
entrefaites, *f.*, interval, meantime.
entrepreneur, *m.*, contractor.
entreprise, *f.*, enterprise, undertaking.
entrer, to enter.
s'entretenir, to entertain or amuse oneself.
entretien, *m.*, interview.
envie, *f.*, wish, desire, longing.
envelopper, to wrap up.
environ, about.
environ, *m.*, surroundings, suburb, neighborhood.
envoi, *m.*, remittance, sending.
s'envoler, to disappear, to escape.
envoyer, to send.
épaisseur, *f.*, thickness.
épais, thick.
épargner, to spare.
éparpiller, to scatter.
épaule, *f.*, shoulder.
épaulette, *f.*, epaulet, shoulder-piece.
épine, *f.*, thorn; *tête d'* —, thorn-hedge.
épineux, thorny.
époque, *f.*, epoch, period, time.
épouser, to marry.
épouvante, *f.*, fright.
épouvanter, to frighten, to repell.
éprouver, to feel, to experience.
épuiser, to exhaust.
escalier, *m.*, stairway.
esclave, *m.*, slave.
espace, *m.*, space, place.
espacement, *m.*, distance, space.
espérance, *f.*, hope.
espérer, to hope.
esprit, *m.*, mind.
essayer, to try.
essentiel, *m.*, essential.
essuyer, to wipe, to dry.
est, *m.*, east.
estacade, *f.*, stockade, boom.
estimable, worthy, honored, estimable.
estropier, to cripple, to lame, to disable.
et, and.
étable, *f.*, stable.
établi, *m.*, bench.
étager, to taper.
étalage, *m.*, display, laying or spreading out.
étaler, to spread out.
état, *m.*, state, condition.
été, *m.*, summer.
éteindre, to put out, to extinguish; *s'*—, to go out.
éteint, extinguished, out.
étendre, to extend, to stretch out.
étendue, *f.*, extent.
étincelle, *f.*, spark.
étoffe, *f.*, goods, cloth.
étoile, *f.*, star.
étonnement, *m.*, astonishment.
étonner, to astonish.
étouffer, to stifle, to choke; *s'*—, to stuff, to be choked.
étrange, peculiar, funny.

étranger, *m.*, stranger, foreigner.
étrangler, to strangle.
être, to be; — *à*, to belong to.
étreinte, *f.*, embrace.
eu, **eus**, see **avoir**.
Evangile, *m.*, Gospel.
évanouir, to faint, to become unconscious.
évasion, *f.*, escape.
éveillé, awake.
éveiller, to awaken, to wake up.
éveil, *m.*, warning, hint.
évidemment, evidently.
évident, evident.
éviter, to avoid.
examiner, to examine.
example, *m.*, example.
exaspération, *f.*, exasperation.
exaspérer, to exasperate.
excellent, excellent.
exception, *f.*, exception.
exciter, to excite, to incite, to stir on.
exclamation, *f.*, exclamation.
exécuter, to execute.
exécution, *f.*, execution.
exercer, to carry on.
exercice, *m.*, exercise.
explication, *f.*, explanation.
expliquer, to explain.
exploiter, to manage, to win, to work.
explosion, *f.*, explosion, outburst.
exposer, to expose.
exprimer, to express.
expulser, to drive out, to expel.
extraordinaire (par), by chance.
extrême, extreme.

face, *f.*, face, side, front.
fâcheux, troublesome, cross, peevish, regrettable.
facile, easy.
facilement, easily.
fâcher, to anger, to vex; *se* —, to get angry, to offend.
façon, *f.*, manner.
fadasse, tame, dull, still.
fagot, *m.*, brush, fagot.
faible, weak.
faillir, to fail; — *tomber*, to come near falling, to be on the point of.
faim, *f.*, hunger.
faire, to make, to cause, to order, to play, to act.
fait, see **faire**.
falloir, to be necessary, must; *s'en* —, to be wanting.
famélique, starving.
fanfare, *f.*, flourish; — *de parade*, march.
fantaisie, *f.*, fancy; *prendre* —, to take a notion to.
farce, *f.*, trick.
farine, *f.*, flour.
fasse, see **faire**.
fatigue, *f.*, fatigue.
faubourg, *m.*, outskirt, suburb.
faudra, see **falloir**.
fausseté, *f.*, falseness.
faut, see **falloir**.
faute, *f.*, fault; *être en* —, to be in the wrong.
fauteuil, *m.*, armchair.
faux, **-sse**, false.
faveur, *f.*, favor.
fée, *f*, fairy.
féerie, *f.*, fairyland, enchantment, fairy-tale.
feindre, to feign, to pretend, to play.
félicité, *f.*, to congratulate.
femme, *f.*, woman.
fendre, to split, to break.
fenêtre, *f.*, window.
fer, *m.*, iron.
fera, see **faire**.
fer-blanc, *m.*, tin.

ferme, *f.*, farm.
fermer, to shut, close.
féroce, ferocious, awful, angry.
ferraille, *f.*, old iron.
ferrer, to bind on top with iron ; *souliers ferrés*, hobnailed shoes.
fertile, fertile.
fête, *f.*, feast.
feu, *m.*, fire, embers.
feuillage, *m.*, foliage.
feuille, *f.*, leaf.
feutre, *m.*, felt.
fidèle, faithful.
fier, proud.
fièrement, proudly, haughtly.
fierté, *f.*, pride, haughtiness.
fiévreux, feverish.
fifre, *m.*, fife, fifer.
figurer, to take part, to play a rôle; to imagine, to pretend.
figure, *f.*, face.
filer, to spin, to veer, to move quickly, to take oneself off.
filet, *m.*, net.
fille, *f.*, girl, daughter.
fils, *m.*, son.
fin, shrewd, cunning.
fin, *f.*, end.
finalement, finally.
finir, to end, to finish.
fit, see **faire**.
fixe, fixed.
fixer, to fix, to stare.
flairer, to scent.
flamber, to burn bright, to flame.
flamme, *f.*, flame.
flatter, to pat, to stroke, to flatter.
fleur, *f.*, flower.
fleurer, to smell.
flot, *m.*, stream, wave, flood.
foire, *f.*, fair.
fois, *f.*, time.
fond, *m.*, depth, bottom.
fondre, to melt.
font, see **faire**.
force, *f.*, skill.
forcer, to force, to compel.
forci, grown strong.
forme, *f.*, form.
former, to form.
formidable, terrible, formidable.
fort, strong.
fortement, vigorously.
fortune, *f.*, fortune, fate.
fou, mad.
fouiller, to search.
foule, *f.*, crowd.
fouler, to trample.
four, *m.*, oven.
fourche, *f.*, fork of a tree.
fourchette, *f.*, fork.
fournil, *m.*, bakehouse.
fournir, to furnish, to supply.
fourrer, to stick, to stuff.
fourrière, *f.*, pound.
fourrure, *f.*, fur.
foyer, *m.*, fireplace.
frayeur, *f.*, fear.
fraise, *f.*, strawberry.
franc, *m.*, franc, worth twenty cents.
franchir, to cross, to cover.
franchise, *f.*, frankness.
frapper, to strike.
fraternel, brotherly, fraternal.
frénésie, *f.*, frenzy; *avec* —, vigorously.
fréquenter, to frequent.
frétillant, frisky, wagging.
fricasser, to fry.
frileux, sensitive, chilly.
friponnerie, *f.*, trick.
fripon, *m.*, scamp.
friper, to rumple, to wear out.
froid, *m.*, cold.
froidement, coldly.
froideur, *f.*, coldness, irresponsiveness.

froisser, to rumple.
frotter, to rub.
fructueux, fruitful, profitable.
fuir, to flee.
fuite, *f.*, flight.
fumée, *f.*, smoke.
fumer, to smoke.
fumier, *m.*, dunghill, manure.
furieux, mad, furious, angry.
fusil, *m.*, gun.
fût, see **être**.
futé, cunning, sly.
gagner, to gain, to win, to earn, to make.
gai, lively.
galant, polite, gallant.
galerie, *f.*, gallery, balcony.
galon, *m.*, lace.
galonner, to lace.
galop, *m.*, gallop.
gamin, *m.*, street-boy, lad.
garçon, *m.*, boy, porter.
garde-malade, *m.*, nurse.
garde, *f.*, care, watch; *avoir — de*, be careful not to.
garder, to watch, to tend, to keep.
gare, *f.*, station, depot.
garnir, to garnish, to supply, to fill.
garni, furnished, lined, filled.
gaspillage, *m.*, waste, disorder.
gauche, left.
gêne, *f.*, trouble, inconvenience; *sans* —, without ceremony.
gendarme, *m.*, policeman.
gêner, to inconvenience, to make uncomfortable, to obstruct; *se* —, to constrain oneself, to put oneself out of one's way.
général, *m.*, general.
généreusement, generously.
généreux, generous.
générosité, *f.*, generosity.
genou, *m.*, knee.
genre, *m.*, kind, style, species.
germe, *m.*, germ.
germer, to spring up, to develop, to sprout.
gens, *f.*, people.
gentillesse, *f.*, gracefulness, prettiness.
génuflexion, *f.*, bow, kneeling, bending of the knees.
geôlier, *m.*, jailer.
geste, *m.*, gesture, sign.
gesticuler, to gesticulate.
gilet, *m.*, vest, waistcoat.
glace, *f.*, mirror.
glacer, to freeze.
glane, *f.*, bunch, string.
glapissant, shrill.
glisser, to slip.
gloire, *f.*, glory.
gloutonnement, avariciously.
gorge, *f.*, throat.
gourmand, *m.*, glutton.
gousset, *m.*, purse, pocket.
goût *m.*, taste.
gouvernail, *m.*, rudder.
grâce, *f.*, thanks, grace; *grâce à*, thanks to.
grade, *f.*, rank.
gracieusement, gracefully, graciously.
grand, large, tall.
grand'chose, *f.*, great thing, affair.
grange, *f.*, barn.
gras, fat, see **mardi gras**.
gravement, sedately, dignified, seriously.
gravité, *f.*, seriousness, importance.
grelotter, to shiver.
grésillement, *m.*, shrivelling, wrinkling.
grille, *f.*, grate, grating.

griller, to grate, to rail in.
grimace, *f.*, grimace, face.
grimper, to climb.
gris, gray.
grisâtre, grayish.
griser, to intoxicate, to be fuddled.
grog, *m.*, grog, ale.
grognement, *m.*, growl.
gronder, to scold.
gronderie, *f.*, scolding, chiding.
gros, large, fat, much.
groseille, *f.*, gooseberry.
groupe, *m.*, group.
guère, hardly.
guéri, cured.
guerrier, warlike.
guérir, to cure.
guerre, *f.*, war.
guenille, *f.*, rag.
guttural, guttural.
gueule, *f.*, mouth, snout, nose.
guider, to guide.

habile, skillful.
habiller, to dress.
habillement, skillfully.
habit, *m*, coat, dress, suit.
habitant, *m.*, inhabitant.
habitude, *f.*, habit, custom.
habituel, habitual, regular, every day.
s'habituer, to become accustomed to.
'**haie**, *f.*, hedge, crowd, line
'**haine**, *f.*, hatred.
'**haletant**, panting.
'**haleter**, to pant, to breathe heavily.
'**halles**, *f.*, market-place.
'**hallier**, *m.*, thicket.
'**halte**, *f.*, halt, stop.
'**hamac**, *m.*, hammock.
hanche, *f.*, hip.
'**hangar**, *m.*, shed.
'**hardi**, bold, determined.
'**hargneux**, cross, surly, snarling.
'**harpe**, *f.*, harp. [pin.
'**hart**, *f.*, rope, iron clasp, bolt,
'**hasard**, *m.*, hazard, fate, fortune.
'**hâte**, *f.*, haste, hurry.
'**hausser**, to shrug; *se* —, to raise, to get up.
'**haut**, high; *tout au* —, at the top, way up.
'**hauteur**, *f.*, height.
hélas! alas!
herbu, grassy, covered with grass.
héritage, *m.*, inheritance.
hésiter, to hesitate. [early.
heure, *f.*, hour; *de bonne* —,
heureux, happy.
heureusement, fortunately.
'**heurter**, to strike, to bump.
hilarité, *f.*, hilarity, mirth.
hiver, *m.*, winter.
homme, *m.*, man, husband.
honnête, honest, good.
honneur, *m.*, honor.
honorable, honorable.
'**honte**, *f.*, shame, disgrace.
hôpital, *m.*, hospital.
'**hors**, outside. [house.
hospice, *m.*, hospital, alms-
hospitalier, hospitable.
hospitalité, *f*, hospitality.
hostile, unfriendly.
hôtel, *m.*, hotel, inn.
'**huche**, *f.*, kneading-trough, bread-box.
'**huée**, *f.*, jeer, hooting.
'**huit**, eight.
humble, humble.
humeur, *f.*, humor.
humide, damp, wet.
'**hurlement**, *m.*, howling.

'hutte, *f.*, hut.

ici, here.
idée, *f.*, idea, head.
ignorant, ignorant.
ignorer, to be ignorant, to not know.
il, ils, he, it, there, they.
illumination, *f.*, illumination.
illustre, well-known, famous.
illustrissime, very illustrious, important.
imaginer, to imagine.
imbécile, imbecile, stupid.
imbécilité, *f.*, imbecility, stupidity.
immobile, motionless.
immobillté, *f.*, immovability, immobility.
impatience, *f.*, impatience.
s'impatienter, to be or become impatient.
imperfection, *f.*, imperfection, defect.
important, important.
importer, to matter; *qu'importe?* what difference does it make?
imposer, to impose, to awe.
impossible, impossible.
impossibilité, *f.*, impossibility.
impression, *f.*, impression, effect.
imprimer, to impress, to print.
à l'improviste, by surprise.
imprudence, *f.*, imprudence.
inaperçu, unnoticed.
incapable, incapable.
incendiaire, *m.*, incendiary.
incliner, to bend, to incline.
Indes, *f.*, India.
indice, *m.*, sign, indication.
indifférent, indifferent.
indignation, *f.*, indignation.
indigne, indignant.
indiquer, to indicate.
indiscret, indiscreet.
indispensable, indispensable.
indolent, indolent.
industrie, *f.*, profession, industry.
inférieur, inferior, subordinate.
infime, lowly, ordinary.
infinité, *f.*, numberless, infinity.
informer, to inform.
infortuné, unfortunate.
injurier, to insult, to abuse, to call names.
innocenter, to declare or find innocent.
inquiet, anxious, worried.
inquiétude, *f.*, worry, anxiety.
insensible, insensible.
insensiblement, imperceptibly.
insister, to insist.
inspirer, to inspire.
installation, *f.*, installation, settling.
installer, to install, to settle.
instantanément, instantly.
instinctivement, instinctively.
instruction, *f.*, instruction.
instruire, to teach, to instruct.
instrument, *m.*, instrument.
intelligent, intelligent, smart.
intention, *f.*, intention.
intercepter, to intercept.
interdit, speechless, forbidden.
intéresser, to interest.
intérêt, *m.*, interest.
intérieur, interior, inside.
interpeller, to question, to address.
interrogatoire, *m.*, cross-questioning, examination.
interroger, to ask, to question, to cross-question.
interrompre, to interrupt.

intervention, *f.*, interference, intervention.
intitulé, entitled, called.
intonation, *f.*, intonation.
introduire, to introduce.
inutile, useless.
invisible, invisible.
inviter, to invite.
invraisemblable, unlikely, unnatural.
ira, see **aller**.
irrésistible, irresistible.
Italie, *f.*, Italy.
italien, Italian.

jamais, ever, never.
jambe, *f.*, leg.
jappement, *m.*, yelp, yelping.
japper, yelp.
jardinier, *m.*, gardener.
jaune, yellow.
jeter, to throw.
jeu, *m.*, play, game.
jeune, young.
joyeux, joyful, gay, happy, lively.
joyeusement, joyfully, happily.
joie, *f.*, joy.
joindre, to join, connect, to wring.
joint, joined.
joli, pretty, beautiful.
joue, *f.*, cheek.
jouer, to play.
jouet, *m.*, plaything, toy.
jour, *m.*, day.
journée, *f.*, day, day's work, wages.
juge, *m.*, judge.
juger, to judge.
jupon, *m.*, petticoat.
jurer, to swear.
juron, *m.*, oath.
jusque, until; — *à*, as far as, until; — *là*, until then.
juste, right, just.
justement, correctly, accurately, exactly, just.

kilomètre, *m.*, kilometer (about ⅝ of a mile).

la, she, it, her.
là, there.
lac, *m.*, lake.
lâcher, to let go.
lâcheté, *f.*, cowardice, cowardly act.
là-dessus, thereupon.
ladite, the aforesaid.
laid, ugly, homely, unsightly.
laine, *f.*, wool.
laisse, *f.*, string; *en* —, by a string.
laisser, to allow, to permit, to suffer.
lait, *m.*, milk.
lampe, *f.*, lamp.
lampion, *m.*, lamp, lamp-post, illumination-lamp.
lancer, to hurl, to thrust, to blow.
lange, *m.*, swaddling-cloth.
lanière, *f.*, strap, thong.
lanterne, *f.*, lantern.
lapider, to stone.
lard, *m.*, bacon.
large, large; *en long et en* —, up and down, to and fro.
larme, *f.*, tear.
lassitude, *f.*, weariness, drowsiness.
latéral, lateral, side.
laver, to wash.
le, la, les, *art. or pron.* the, it, him, her, them, she.
leçon, *f.*, lesson.
ledit, ladite, the aforesaid.
léger, light.
légèrement, lightly, nimbly.
légume, *m.*, vegetable.

lequel, laquelle, which.
lendemain, *m.*, the next day.
lent, slow.
lenteur, *f.*, slowness.
lin, *m*, flax.
lettre, *f.*, letter.
leur, *adj.*, their; *pron.*, them, to or from them.
lever, to raise; *se* —, to rise.
lèvre, *f.*, lip.
libre, free.
lien, *m.*, bond, tie.
lieu, *m.*, place; *au* —, in place of.
lieue, *f.*, league, mile.
ligne, *f.*, line.
linge, *m.*, linen, laundry.
lingère, *f.*, seamstress.
lion, *m.*, lion.
lit, *m.*, bed, layer.
litière, *f.*, bed, litter.
livre, *m.*, book.
livré, given up to, abandoned.
livrer, to give up, to deliver; *se* —, to give up.
logement, *m.*, lodging.
loger, to lodge, to live, to stop at.
loi, *f.*, law.
loin, far.
loisir, *m.*, leisure.
long, long; *le* —, along; cf. **large**.
longe, *f.*, cord, rope.
longer, to follow along.
longtemps, a long time.
longuement, for a long time, at length.
lorsque, when.
louer, to rent, to loan, to hire, to praise.
louis (d'or), *m.*, a twenty-franc piece, worth four dollars.
loup, *m.*, wolf.
lourd, heavy.
loyer, *m.*, rent, loan.
lu, see **lire**.
lueur, *f.*, gleam, glimmer.
lugubre, mournful.
lui, he, to him, to her; *lui-même*, himself.
luisant, shiny, bright.
lumière, *f.*, light.
lundi, *m.*, Monday.
lutte, *f.*, struggle, fight.
lutter, to struggle.
luxe, *m.*, luxury.
luxueux, luxurious.

maçon, *m.*, mason.
machinalement, mechanically.
madame, *f.*, lady, madam.
magique, magical.
magnifique, magnificent.
maigre, thin, lean.
main, *f.*, hand.
maintenant, now.
maire, *m.*, mayor.
mairie, *f.*, town hall.
mais, but; — *oui*, why certainly.
maison, *f.*, house.
maisonnette, *f.*, cottage.
maître, proprietor, master.
majestueux, imposing.
mal, badly.
malade, sick.
maladie, *f.*, sickness.
maladif, sickly.
maladroit, awkward.
maladroitement, awkwardly.
malgré, in spite of.
malhabile, unskillful, awkward.
malheur, *m.*, misfortune; *par* —, unfortunately.
malheureux, unfortunate, miserable.
malin, mischievous, sly, cunning, shrewd.
maman, *f.*, mamma.
mamelle, *f.*, breast, teat.

manger, to eat.
manière, *f.*, manner.
manifeste, evident, manifest.
manifester, to show, to manifest.
manœuvre, *f.*, movement.
manquer, to lack, to fail.
manteau, *m.*, cape.
maraîcher, *m.*, kitchen-gardener.
marchand, *m.*, merchant, dealer.
marchandise, *f.*, ware, merchandise.
marche, *f.*, walk, step, march.
marché, *m.*, bargain, market; *à bon* —, cheap, at a bargain.
marcher, to walk, to go or be well, to go, to move.
mardi, *m.*, Tuesday; — *gras*, Shrove Tuesday.
mari, *m.*, husband.
marié, *m.*, groom.
mariée, *f.*, bride.
marinier, *m.*, sailor.
marmite, *f.*, pot, saucepan.
marquer, to mark.
masse, *f.*, mass, heap.
massif, *m.*, massiveness, density, thickness, group.
matamore, *m.*, braggart.
matin, *m.*, morning.
matinée, *f.*, morning.
maudit, cursed, wretched.
mauvais, bad.
me, me, to me.
méchant, mean, wicked.
médecin, *m.*, physician, doctor.
médicament, *m.*, medicine.
médiocre, mediocre, ordinary.
meilleur, better.
mêler, to mingle, to mix.
méme, same, even; *de même que*, just as.
mémoire, *f.*, memory.
menacer, to threaten.
ménage, *m.*, household, housework, arrangement.
ménagé, arranged.
mener, to lead.
menton, *m.*, chin.
mentir, to lie, to prevaricate.
mer, *f.*, sea, ocean.
mère, *f.*, mother.
mériter, to merit.
merveille, *f.*, marvel; *à* —, splendidly, marvellously.
mesure, *f.*, measure, time, beat; *à mesure que*, as, in proportion as.
métal, *m.*, metal.
mètre, *m.*, meter.
mettre, to put, to place, to make; *se* — *en route*, to start; — *la table*, to set the table.
meugler, to bellow, to low.
midi, *m.*, noon, middle, south.
mien (*le*), mine.
mieux, better.
mi-jambe, up to the knees.
milieu, *m.*, middle, midst; *au beau* —, in the very midst.
mille, a thousand.
mîmes, see **mettre**.
mince, thin.
mine, *f.*, mine, appearance, look, mien.
ministère, *m.*, ministry, prosecutor.
minute, *f.*, minute.
miracle, *m.*, miracle.
mirent, see **mettre**.
miroir, *m.*, mirror.
mis, see **mettre**.
misère, *f.*, misery.
mit, see **mettre**.
mi-voix, low voice, undertone.
mobilité, *f.*, mobility, unsteadiness.
mobilier, *m.*, furniture.
modeste, modest.
moi, me, to me.

moindre, smaller.
moins, less; *au* —, at least; *du* —, at least.
mois, *m.*, month, monthly allowance or pay.
moitié, *f.*, half.
moment, *m.*, moment, time.
monde, *m.*, world, society; *tout le* —, everybody.
monsieur, *m.*, sir, mister, gentleman.
monstre, *m.*, monster.
montagne, *f.*, mountain.
monter, to mount, to go or come up.
montre, *f.*, watch.
montrer, to show.
montreur, *m.*, displayer, exhibiter.
monumental, monumental.
se moquer de, to make fun of.
mordre, to bite.
morceau, *m.*, bit, piece, selection.
moucher, to snuff, to blow the nose.
mouchoir, *m.*, handkerchief.
morne, sad, mournful.
mort, dead.
mort, *f.*, death.
mortel, fatal.
mortier, *m.*, mortar.
mot, *m.*, word.
motif, *m.*, motive, reason.
moue, *f.*, pouting; *faire la — à*, to pout, to make a wry face at.
mouiller, to wet, to moisten.
mourant, *m.*, a dying person.
mourir, to die.
mousse, *f.*, moss.
mousseux, foamy.
mouton, *m.*, sheep.
mouvement, *m.*, movement.
moyen, *m.*, means, way; *au* —, by means of.
muet(te), mute, dumb.
mur, *m.*, wall.
muraille, *f.*, wall.
muré, walled.
murmure, *m.*, murmur.
murmurer, to murmur.
museau, *m.*, snout, nose.
museler, to muzzle.
muselière, *f.*, muzzle.
musicien, *m.*, musician.
musique, *f.*, music, band.

nain, *m.*, dwarf.
naissance, *f.*, birth.
naissant, dawning, rising.
naïveté, *f.*, innocence, artlessness.
napolitain, Neapolitan, from Naples.
narine, *f.*, nostril.
narquois, cunning, sly.
naturellement, naturally.
navigable, navigable.
navigation, *f.*, navigation.
ne...pas, not; *ne...point*, not at all; *ne...jamais*, never; *ne...que*, only; *ne...plus*, no longer; *ne plus que*, nothing but; *ne ...guère*, hardly.
né, born.
nécessaire, necessary.
négligence, *f.*, negligence.
neige, *f.*, snow.
net(te), clear, distinct, clean.
nettoyer, to clean, to wipe.
neuf, new.
nez, *m.*, nose.
ni...ni, neither, nor.
niche, *f.*, niche, prank, trick.
noblesse, *f.*, nobleness, dignity.
noce, *f.*, marriage.
noir, black.
nom, *m.*, name.
nombre, *m.*, number.
nombreux, numerous.

nommer, to name, to call; *se* —, to be called.
non, no, not; — *plus*, neither.
normal, normal.
noter, *f.*, note.
notre, nos, our.
nôtre (le, la), ours, hers.
nouer, to tie.
nourrice, *f.*, nurse.
nourricier (père), foster-father.
nourrir, to nourish.
nourriture, *f.*, nourishment, food.
nouveau, new; *de* —, again.
novembre, *m.*, November.
nouvelles, *f.*, news.
noyer, to drown.
nu, naked, bare.
nuage *f.*, cloud.
nuit, *f.*, night.
nullement, in no way, by no means.
numéro, *m.*, number.

obéir, to obey.
obéissance, *f.*, obedience.
obéissant, obedient.
objection, *f.*, objection.
obligeance, *f.*, good-will, kindness.
obliger, to require, to oblige; *obligé*, usual.
oblique, slanting, oblique.
obscurcir, to darken, to obscure.
obscurité, *f.*, darkness.
obstiné, obstinate.
obtenir, to obtain.
occasion, *f.*, chance, occasion.
occuper, to be busy, to occupy.
odeur, *f.*, odor, smell.
odieux, hateful.
œuf, *m.*, egg.
offert, offered, given, presented.
offrande, *f.*, offering, contribution.
offre, *f.*, offer.
offrir, to offer.
ogive, *f.*, pointed arch.
oignon, *m.*, onion.
oiseau, *m.*, bird.
ombrager, to shade, to shelter.
ombre, *f.*, darkness, shade.
on, one, peoplè.
oncle, *m.*, uncle.
onze, eleven.
opposé, opposite.
opposition, *f.*, opposition.
or, now.
orage, *m.*, storm.
orange, orange color.
oranger, *m.*, orange-tree.
orchestre, *m.*, orchestra.
ordinaire, ordinary; *à l'*—, ordinarily.
ordonner, to order, to administer.
ordre, *m.*, order, command.
oreille, *f.*, ear.
organiser, to organize, to arrange.
orner, to decorate.
ornière, *f.*, rut, beaten track.
oser, to dare, to venture.
ou, or; *ou bien*, or else.
où, where, in which; *par où*, where.
oublier, to forget.
oui, yes.
ôter, to take off, to remove.
ouest, *m.*, west.
ouvrage, *m.*, work.
ouvrier, *m.*, workman.
ouvrir, to open; *s'*—, to be opened.

paiement, *m.*, payment.
paille, *f.*, straw, rush.
pain, *m.*, bread.
paître, to graze.
paix, *f.*, peace.
palais, *m.*, palace, palate.

pâleur, *f.*, paleness, pallor.
pâlir, to grow pale, to grow dim.
palissade, *f.*, palisade, wooden fence, stockade.
palper, to feel, to stroke.
panneau, *m.*, panel, side.
pantalon, *m.*, trousers.
pantomime, *f.*, pantomime, dumb-show.
papier, *m.*, paper.
par, by, in, through.
paraître, to appear.
paraître, *m.*, appearance.
paralyser, to paralyze.
parc, *m.*, park.
parce que, because.
parcourir, to travel through.
par-dessus, over.
pareil, like, similar.
pareillement, likewise.
parent, *m.*, relative, parent.
parfait, perfect.
parfois, at times.
parler, to speak, to talk.
paroisse, *f.*, parish.
parole, *f.*, word.
part, *f.*, part; *quelque* —, somewhere.
partager, to divide, to share.
particulièrement, particularly.
partie, *f.*, part, party.
partir, to leave, to go away.
partout, everywhere.
parvenir, to reach, to succeed, to attain.
pas, not; *pas de* —, no; *pas plus que*, no more than.
pas, *m.*, step, time; *à grands* —, hastily; *marquer le* —, to beat time.
passage, *m.*, road, passage, way.
passant, *m.*, passer-by, passenger.
passer, to pass, to spend; *se* —, to happen.
pâte, *f.*, dough, paste.
pâté, *m.*, pastry, dough, paste.
patient, patient.
patient, *m.*, patient.
patte, *f.*, foot, paw.
pauvre, poor, wretched.
paver, to pave.
payer, to pay.
pays, *m.*, country.
paysan, *m.*, peasant.
peau, *f.*, skin.
peigne, *m.*, comb.
peine, *f.*, anxiety, trouble, sorrow, uneasiness; *à* —, hardly.
peiner, to hurt, to trouble, to pain.
peler, to pare, to peal.
pelisse, *f.*, cloak.
pelouse, *f.*, lawn.
pencher, to lean over, to bend.
pendant, during; — *que*, while.
pendre, to hang.
pénétrer, to penetrate.
pénible, hard, difficult.
péniblement, with difficulty, scarcely.
péniche, *f.*, pinnace.
pensée, *f.*, thought.
penser à, to think of; — *de*, to think of (have an opinion of).
pension, *f.*, pension.
pente, *f.*, slope.
perçant, sharp.
percer, to pierce.
perdre, to lose, to undo, to ruin.
perfection, *f.*, perfection.
périlleux, dangerous.
permettre, to allow, to permit.
permission, *f.*, permission.
permis, see **permettre**.
perroquet, *m.*, parrot.
perruque, *f.*, wig.
perruquier, *m.*, hair-dresser.
personnage, *m.*, personage, character.
personne, *f.*, person.
persuader, to persuade.

persuasif, persuasive.
peser, to weigh.
petit, small.
pétillant, crackling.
petitement, poorly, meanly.
peu, little; *à — près*, nearly; — *à* —, little by little.
peur, *f.*, fear, fright.
peut-être, perhaps.
peux, see **pouvoir**.
phrase, *f.*, phrase.
physionomie, *f.*, physiognomy, face.
pièce, *f.*, piece, play, room.
pied, *m.*, foot.
pierre, *f.*, stone.
piétinement, *m.*, trampling.
pilier, *m.*, pillar.
pincer, to pinch.
pinte, *f.*, pint.
piquer, to goad, to prick; — *les bœufs*, to drive oxen.
pire, worse.
pis, worse.
piste, *f.*, track.
pistole, *f.*, coin worth fifteen francs.
piston, *m.*, piston; *trompette à* —, cornet.
pitié, *f.*, pity.
pittoresque, picturesque.
place, *f.*, place, position, square.
placer, to place; *se* —, to take a seat, to sit down.
placide, calm, good, kind.
plafond, *m.*, ceiling.
se plaindre, to complain.
plaine, *f.*, plain, prairie.
plaintif, plaintive.
plaire, to please.
plaisait, see **plaire**.
plaisance, *f.*, pleasure.
plaisanterie, *f.*, joke, trick, play.
plaisir, *m.*, pleasure.
planche, *f.*, plank, board.
plante, *f.*, plant.
plaque, *f.*, patch.
plat, *m.*, dish, plate, sheet; — *à barbe*, barber's basin used as sign.
plat, flat.
plein, full; *en* —, fully, clearly.
pleurer, to weep, to cry.
plier, to fold.
pluie, *f.*, rain.
plume, *f.*, pen.
plumet, *m.*, plume, feather.
plupart (la), the greater part.
plus, more; — *de*, more than; *de* —, moreover.
plusieurs, several.
plutôt, rather; — *que*, rather [than.
poche, *f.*, pocket.
poêle, *f.*, pan.
poêlon, *m.*, saucepan.
poids, *m.*, weight.
poignant, acute, keen.
poignée, *f.*, handful; — *de main*, handshake.
poignet, *m.*, wrist.
poil, *m.*, hair.
poing, *m.*, fist.
point, *m.*, point; *ne* . . . —, not at all.
pointe, *f.*, point, end.
pointu, sharp, pointed.
poirier, *m.*, pear-tree.
poitrine, *f.*, breast.
police, *f.*, police.
poliment, politely.
politesse, *f.*, politeness, courtesy.
polka, *f.*, polka.
pommade, *f.*, pomade, hair-salve, [cosmetic.
pomme, *f.*, apple.
pomme de terre, *f.*, potato.
pompe, *f.*, display, pomp.
pont, *m.*, bridge, deck.
porte, *f.*, door.
portée, *f.*, reach.

porter, to carry, to take, to wear, to bear on.
portique, *m.*, portico.
poser, to place, to set, to put aside.
possible, possible.
position, *f.*, position.
poste, *f.*, station.
poster, to place, to post, to station.
pot, *m.*, jug, mug.
poule, *f.*, chicken.
pour, to, in order to, for.
pourquoi, why.
poursuite, *f.*, chase, pursuit.
poursuivre, to continue.
pourtant, however.
pourvu que, provided that.
poussée, *f.*, push, shove, knock.
pousser, to push, to grow, to urge.
poussière, *f.*, dust.
poutre, *f.*, rafter, beam.
pouvoir, to be able, can; *n'y — rien*, not to be able to help it; *n'en — plus*, to be worn out, to be exhausted.
pratique, *f.*, custom, practice, dealing, customer.
précaution, *f.*, precaution.
précédent, preceding.
précieux valuable, precious.
précipité, sudden, hasty, precipitous.
précisément, precisely.
préciser, to state or express precisely, to make precise.
prédire, to foretell, to prophesy.
préjugé, *m.*, prejudice.
se prélasser, to ride stately, to assume an air of affected gravity, dignity.
premier, first.
prendre, to take.
préoccuper, to preoccupy, to engross.
près de, near, up to; *de plus —*, nearer.
présager, to foretell.
présent, present.
présentément, now.
présenter, to present; to introduce.
presque, nearly.
pressant, urgent.
presser, to press; *se —*, to hurry.
prestance, *f.*, carriage, attitude, bearing.
prêt, ready.
prétendre, to pretend, to assert.
prêter, to lend; *se — à*, to give or lend oneself to.
preuve, *f.*, proof, test.
prévu, see **prévoir**.
prévenir, to warn, to notify, to tell
prévoir, to foresee.
prier, to ask, to pray, to request.
prîmes, see **prendre**.
primitif, primitive, original.
prince, *m.*, prince.
principal, principal.
pris, taken, see **prendre**.
prison, *f.*, prison.
prit, see **prendre**.
privation, *f.*, privation.
prix, *m.*, price.
procès, *m.*, lawsuit; *— verbal*, written report, proceedings.
prochain, next.
procurer, to supply, to procure.
prodige, *m.*, prodigy.
prodigieusement, prodigiously.
prodigieux, prodigious, wonderful.
produire, to produce.
professeur, *m.*, professor, teacher.
profiter, to profit.
profond, profound, deep.
profondeur, *f.*, depth.
projet, *m.*, project, plan.

projeter, to project, to give out, to plan.
promenade, *f.*, walk, promenade.
se promener, to walk, to go walking; —, move about.
promettre, to promise.
promîmes, see **promettre.**
prompt, prompt.
prononcer, to pronounce.
propice, favorable.
propos, *m.*, remark, words, talk; *à* —, in season, seasonably.
propre, fit, good, own.
propreté, *f.*, neatness.
proposition, *f.*, proposition, offer.
prospère, prosperous.
protester, to protest.
prouver, to prove, to show.
provoquer, to provoke, to cause.
prudence, *f.*, prudence, caution.
prunelle, *f.*, pupil, apple of the eye.
pu, see **pouvoir.**
public, public, open.
puis, then.
puisque, since.
puisse, see **pouvoir.**
punir, to punish.
purgatif, cleansing, purgative.
purger, to cleanse, to purge, to purify.

quadrille, *m.*, quadrille.
quai, *m.*, quay, wharf.
quand, when, while; — *même*, even if, though, although.
quant à, as to, as for, concerning.
quart, *m.*, quarter.
quarante, forty.
quartier, *m.*, quarter, locality.
quatre, four.
quatrième, fourth.
que, *conj.*, when, that, where, how, whether.
que, *pron.*, which, that, whom, what.
quel, what, which, what a.
quelconque, any, whatever.
quelquefois, sometimes, at times.
quelques, several.
quelqu'un, some one.
querelle, *f.*, quarrel.
question, *f.*, question.
quête, *f.*, search, quest, collection.
queue, *f.*, end, tail.
qui, who, which, whom.
quinte, fifth.
quinze, fifteen.
quitter, to leave.
quoi, what; *à* —, for what purpose; *avoir de* —, to have the means to.

racheter, to redeem, to buy back.
raconter, to tell, to relate.
raide, stiff.
raillerie, *f.*, jeer, banter, jest.
raison, *f.*, reason, cause, right.
raisonnable, reasonable.
ralentir, to slow up, to slacken.
ramasser, to gather, to collect.
ramener, to bring or throw back, to lead back.
rang, *m.*, rank.
ranger, to arrange, to group, to put in a row.
râpé, shabby, threadbare.
rapide, swift.
rapidement, rapidly.
rappeler, to recall; *se* —, to recall, to remember.
rapporter, to bring back; *s'en* —, to depend upon.
rapprocher, to draw near or close together.
ras, smooth, level; *à — de*, on a level with.

raser, to shave.
rasoir, *m.*, razor.
se rassasier, to fill, to satisfy.
rasseoir, to sit down again.
rassit, see **rasseoir**.
rassuré, reassured.
rayon, *m.*, ray.
réaliser, to realize.
réalité, *f.*, reality.
rébellion, *f.*, rebellion, resistance.
rebrousser, to go back.
récalcitrant, reluctant.
recette, *f.*, income, receipt.
recevoir, to receive.
réchauffer, to warm up.
recherche, *f.*, search.
récit, *m.*, story, account.
réclamation, *f.*, protest, complaint.
réclamer, to claim, to demand, to protest, to entreat.
reçoit, see **recevoir**.
recommandation, *f.*, order.
reconduire, to escort, to conduct, to lead back. [fort.
réconforter, to console, to com-
reconnaissance, *f.*, gratitude.
reconnaître, to recognize, to find the way.
reconquérir, to reconquer.
recouvrir, to recover.
reçu, see **recevoir**.
recueillir, to collect, to receive.
reculer, to draw back, to recoil.
récuré, scoured, cleansed.
redingote, *f.*, riding-coat.
redoubler, to double. [rise.
redresser, to raise up; *se* —, to
réel, real.
réellement, really, literally.
refermer, to close again.
réfléchir, to reflect, to think, to consider.
réflexion, *f.*, reflection.
refrain, *m.*, refrain.
refus, *m.*, refusal.
refuser, to refuse.
régal, *m.*, feast, treat.
regard, *m.*, look, expression.
regarder, to look at; *ça me regarde*, that concerns me.
régiment, *m.*, regiment.
règlement, *m.*, regulation, law.
régler, to regulate, to arrange.
régulier, regular.
régulièrement, regularly.
rejeter, to throw back.
rejoindre, to rejoin.
réjouissant, exhilarating.
relation, *f.*, connection; *se trouver en — avec*, to be thrown
relever, to raise. [with.
remarquable, remarkable.
remarquer, to notice.
remercier, to thank.
remettre, to hand over, to deliver, to put back; *se* —, to begin, to recover.
remis, recovered.
remise, *f.*, coach-house.
remonter, to go up, to ascend.
remplacer, to replace.
remuer, to move, to stir.
rencontre, *f.*, meeting.
rencontrer, to meet.
rendez-vous, *m.*, meeting, appointment.
rendormir, to fall asleep.
rendre (*se*), to render, to give back, to yield. [high.
rengorger, to carry one's head
reniflement, *m.*, sniffing.
renseignement, *m.*, information.
rente, *f.*, income, pension.
rentrer, to return, to re-enter.
renverser, to throw over, to upset, to turn around.

renvoyer, to send away.
repasser, to call again, to drop in again.
répertoire, *m.*, programme.
répéter, to repeat.
répétition, *f.*, rehearsal.
repli, m., recess, fold, turning.
repliquer, to reply.
répondre, to reply.
réponse, *f.*, reply.
reposer (se), to rest.
repousser, to push back.
reprendre, to begin again, to take up again.
représentant, *m.*, representative.
représentation, *f.*, representation, performance, play.
représenter, to play, to represent.
reprise *f.*, renewal; *à plusieurs* —, over and over again, repeatedly.
reproche, *f.*, reproach.
reproduire, to reproduce; *se* —, to re-occur.
répugnance, *f.*, hesitancy, dislike, repugnancy.
se résigner, to resign oneself to.
résistance. *f.*, resistance.
résister, to resist, to hold out.
résolu, resolved.
résonner, to resound.
résoudre, to solve.
respect, *m.*, respect.
respectueux, respectful.
respectueusement, respectfully.
respiration, *f.*, breathing.
respirer, to breathe.
responsable, responsible.
ressemblance, *f.*, resemblance.
ressembler, to resemble.
ressentir, to feel.
reste, *m.*, rest, remainder; *au* —, as for the rest.
rester, to remain.
résultat, *m.*, result.
retenir, to hold back or on, to retain, to reserve.
retentir, to resound, to vibrate.
retirer, to withdraw, to take away.
retomber, to fall back.
retour, *m.*, return.
retourner, to turn around.
retrousser, to turn up.
retrouver, to find again.
réunir, to unite, to hold together.
réussir, to succeed.
rêve, *m.*, dream.
réveiller, to awaken.
révéler, to reveal.
revendre, to sell again.
revenir, to return.
réverbère, *m.*, street-lamp.
réverbération, *f.*, reflection.
révérence, *f*, bow, courtesy.
revêtir, to put on, to clothe, to dress.
revînmes, see **revenir**.
revoir, to see again; *au* —, goodbye.
révolter, to revolt.
revue, *f*, review.
rhubarbe, *f.*, rhubarb, pie-plant.
riche, rich.
rideau, *m.*, curtain.
rien, nothing; *en* —, in no way.
rire, to laugh; — *aux éclats*, laugh aloud, laugh violently.
risquer, to risk.
rive, *f.*, side, shore.
rivière, *f.*, stream, river.
roi, *m.*, king.
rôle, *m.*, rôle, part.
romance, *f.*, romance, ballad.
rond, round.
rosé, rose color, red.
rôti, *m.*, roast.
rouge, red.
rougeaud, *m.*, red-faced person.

rouillé, rusty.
roulement, *m.*, rolling, roll.
rouler, to roll, to outdo.
route, *f.*, road, journey; *en* —, on the way; *grande* —, highway.
rouvrir, to open again.
ruban, *m.*, ribbon.
rude, rough.
rudement, roughly.
rue, *f.*, street.
se ruer, to rush upon.
ruisseau, *m.*, stream.
rumeur, *f.*, noise.
sable, *m.*, sand.
sabler, to sand.
sabot, *m.*, wooden shoe.
sac, *m.*, sack, bag.
saccade, *f.*, burst, fit, start, jerk.
sachant, see **savoir**.
sage, wise, prudent.
sain, well, healthy, sound.
sais, see **savoir**.
saisir, to seize, to grasp.
salle, *f.*, a large room, hall.
salon, *m.*, drawing-room.
saltimbanque, *m.*, buffoon, street player.
saluer, to salute, to bow to.
salut, *m.*, bow, salute, greeting.
sang, *m.*, blood.
sanglot, *m.*, sob.
sans, — *que*, without.
santé, *f.*, health.
satisfaire, satisfy.
saurais, see **savoir**.
saut, *m.*, leap.
sautage, *m.*, blowing up.
sauter, to leap.
sauver (se), to escape.
savant, wise, learned; — *chien*, trick-dog.
savoir, to know.
savon, *m.*, soap.
scandaliser, to slander, to insult.
scène, *f.*, scene.
scier, to saw.
scintiller, to sparkle.
seau, *m.*, bucket, pail.
sébile, *f.*, wooden bowl.
sécher, to dry.
second, second.
secouer, to shake.
secours, *m.*, aid, help.
secousse, *f.*, shaking.
sécurité, *f.*, security, sureness.
seigneur, *m.*, lord.
seigneurie, *f.*, lordship.
séjour, *m.*, stay, sojourn.
selon, according.
semaine, *f.*, week.
sembler, to seem, to appear.
semelle, *f.*, sole.
sens, *m.*, sense, direction.
sensation, *f.*, feeling.
sensé, sensible, intelligent.
sensible (*à*), alive to, appreciative.
sentier, *m.*, path.
sentiment, *m.*, feeling, sentiment.
sentir, to feel, to think, to smell [like.
séparer, to separate.
sergent, *m.*, sergeant; — *de police*, policeman, officer.
sérieusement, seriously.
sérieux, serious.
serment, *m.*, oath.
serpenter, to wind.
serrer, to press, to hug, to clasp; *se* —, to become moved.
serrure, *f.*, lock.
servi, set, spread.
service, *m.*, service.
serviette, *f.*, napkin, cloth, towel.
servir, to serve.
serviteur, *m.*, servant.
ses, his, her, its.
seuil, *m.*, threshold.
seul, alone.

seulement, only, but.
sévère, severe, stern.
si, so, as, if, yes, certainly; *si encore*, if only.
sien(ne), his, her, its.
sifflement, *m.*, hissing, whizzing.
siffler, to whistle.
sifflet, *m.*, whistle.
signe, *m.*, sign, motion.
signifier, to mean, to signify.
signor, *m.*, mister, sir.
signora, *f.*, madam, lady.
silence, *m.*, silence.
silencieusement, silently.
sillon, *m.*, furrow.
simple, simple.
simplement, simply.
sincère, sincere, truthful.
sincèrement, sincerely.
sincérité, *f.*, sincerity.
singe, *m.*, monkey.
singulier, singular, peculiar.
sinon, if not, otherwise.
situation, *f.*, situation.
situer, to place.
société, *f.*, society.
soi, — *même*, oneself.
soigner, to nurse, to care for.
soin, *m.*, care.
soir, *m.*, evening.
soirée, *f.*, evening.
soit—soit, either—or.
sol, *m.*, ground, *G*, sol.
soldat, *m.*, soldier.
soleil, *m.*, sun.
solide, strong.
solidement, solidly.
solitude, *f.*, solitude, lonesomeness.
sombre, dark.
somme, *f.*, sum, amount.
sommeil, *m.*, sleep; *avoir* —, to be sleepy.
somnolence, *f.*, sleepiness.
son, *m.*, sound.
sonder, to sound, to feel.
sonner, to ring, to sound, to strike.
sort, *m.*, fate, lot.
sorte, *f.*, kind; *de — que*, so that.
sortir, to leave, to go out.
sortir, *m.*, leaving, parting.
sot(te), foolish.
souci, *m.*, care, notice.
souffle, *m.*, breath.
soufflet, *m.*, blow.
soulever, to raise.
soulier, *m.*, shoe.
soupe, *f.*, soup.
souper, *m.*, supper.
souper, to eat, to dine, to eat supper.
soupir, to sigh.
souple, supple, limber,
sourdine, soft, mute; *en* —, lowly, softly.
sourir, to smile.
sous, under.
sous, *m.*, cent.
sous-entendu, *m.*, thing understood.
soutenir, to support, to endure.
sous-titre, *m.*, subtitle.
souvenir (*se*), to remember.
souvenir, *m.*, remembrance, recollection.
souvins, see **souvenir**.
soyez, see **être**.
statue, *f.*, statue.
spectacle, *m.*, performance, play.
spectateur, *m.*, spectator.
splendeur, *f.*, splendor.
strophe, *f.*, stanza.
stupéfaction, *f.*, astonishment.
stupéfait, stupefied.
stupide, stupid.
stupidité, *f.*, stupidity.
su, see **savoir**.
subir, to undergo, to submit.

successeur, *m.*, successor.
successivement, successively.
suffoquer, to choke, to suffocate.
suffir, to suffice, to be enough.
suffisamment, sufficiently.
suffisant, sufficient.
suggérer, to suggest.
suite, *f.*, consequence, result, continuation; *de* —, one after another; *toute de* —, immediately.
suivre, to follow.
sujet, *m.*, subject, member.
superbe, superb, fine.
superposer, to place upon top of each other, superpose.
supporter, to support.
supposition, *f.*, supposition; — *d'un enfant*, substitution, palming of a child.
sur, over, on.
sûr, certain, sure.
sûrement, really, for sure.
sûreté, *f.*, security. [mount.
surmonter, to decorate, to sur-
surprenant, surprising.
surpris, surprised.
surprise, *f.*, surprise.
sursaut, *m.*, start, *en* —, with a start.
surtout, especially.
surveiller, to watch.
survenir, to arise, to come, to happen.
suspendre, to suspend, to stop.
suspendu, suspended; *pont* —, suspension bridge.
sut, see **savoir**.

table, *f.*, table.
tâcher, to try.
taille, *f.*, waist, figure.
tailler, to cut.
tailleur, *m.*, tailor, cutter; — *de pierre*, stone-cutter.
taire, to be silent, to be quiet.
talent, *m.*, talent.
taloche, *f.*, thump on the head.
talon, *m.*, heel.
tambour, *m.*, drum, drummer.
tandis que, while.
tant, so much.
tantôt, soon, by and by; — . . . *tantôt*, now—now.
tard, late.
tarder, to delay.
tarir, to dry up, to give up.
tarte, *f.*, pie.
tas, *m.*, pile.
tasse, *f.*, cup. [gether.
tasser, to heap up, to huddle to-
tâter, to try, to feel, to sound.
tel, such.
témoignage, *m.*, testimony.
témoigner, to witness, to testify.
témoin, *m.*, witness.
temps, time; *de — en* —, from time to time; *en même* —, at the same time.
tendre, to hold out. to tend to, to stretch, to lead to, to extend, to tender.
tendrement, tenderly.
tendresse, *f.*, tenderness.
tendu, outstretched.
ténèbres, *f.*, darkness.
tenez! look! here!
tenir, to hold, to keep; *s'en* — *à*, to hold to, stick to; — *à*, to be due to, to insist on.
se tenir debout, to stand.
tenue, *f.*, appearance, bearing.
terme, *m.*, term, word.
terminer, to close, end, complete, finish.
terrain, *m.*, ground.
terre, *f.*, earth, ground.

terrible, awful, extraordinary.
terriblement, terribly awfully.
terrine, *f.*, dish, earthen pan.
tête, *f.*, head; *tête-à-tête*, face to face, private conversation.
théâtre, *m.*, theater, show.
théorie, *f.*, theory.
tien (*le*), thine.
tiens ! well !
tirer, to draw, derive; *se* —, to extricate oneself.
tiroir, *m.*, drawer.
tison, *m.*, firebrand.
titre, *m.*, title, reason.
toi, thee, you, to thee, to you.
toile, *f.*, cloth, canvas.
toilette, *f.*, dress, toilette.
toit, *m.*, roof.
tomber, to fall.
ton, *m.*, tone.
topinambour, *m.*, the Jerusalem artichoke. A species of sunflower, edible.
tordre, twist; *se* —, to writhe.
tort, *m.*, wrong; *avoir* —, to be wrong.
toucher, to touch, receive, concern.
toujours, always; *pour* —, forever.
tour, *m.*, turn, trick.
tourbillon, *m.*, whirlwind.
tourelle, *f.*, turret.
tourmenter, to torment.
tournée, *f.*, bout, turn, round.
tourner, to turn.
tousser, to cough.
tout, all, close; — *en*, while; *tous*, all; — *à fait*, quite, entirely.
trace, *f.*, trace.
tracasserie, *f.*, teasing, annoyance.
tracer, to trace, to draw up.
traduire, to translate, to arraign, to indict, to reflect, to remove.
trahir, to betray.
train, *m.*, train; *en — de*, in the act of.
trainée, *f.*, trail.
trainer, to drag, to draw.
traire, to milk.
traite, see **traire**.
traiter, to treat.
trajet, *m.*, voyage, journey, course.
tranche, *f.*, slice, piece.
tranquille, quiet, calm.
tranquillement, tranquilly, quietly.
transférer, to transfer.
transformation, *f.*, change.
transmettre, to transmit, to deliver, to give.
transparent, transparent.
travail, *m.*, work; — *de la terre*, farm work.
travailler, to work, study.
travailleur, *m.*, worker.
travers (*à*), across, through.
treize, thirteen.
trembler, to tremble.
tremblement, *m.*, trembling.
trente, thirty.
trépigner, to stamp.
très, very.
tribunal, *m.*, judge, tribunal.
tribune, *f.*, tribune, gallery.
tricot, *m.*, knitting.
triomphale, triumphal.
triomphe, *m.*, triumph.
triste, sad, gloomy.
tristement, sadly.
trois, three.
troisième, third.
tromper, to deceive.
trompette, *f.*, trumpet; — *à piston*, cornet.

tronc, *m*, trunk.
trop, too, too much, too many.
trottoir, *m.*, sidewalk.
trouble, *m.*, confusion; *voir* —, to see dimly.
troubler, to trouble, worry, grieve.
troupe, *f.*, troup
trouver, to find; *se — bien*, to be well; *se — mal*, to be ill.
tuer, to kill.
tue-tête, loud, at the top of one's voice.
tut, tus, see **taire**.
tutoiement, *m.*, calling of thee and thou.
tutoyer, to call thee and thou.
un, une, a, one.
uniforme, *m.*, uniform.
univers, *m.*, universe.
user, to use, to make use of.
utile, useful.
va, see **aller**.
vache, *f.*, cow.
vagabond, *m.*, tramp.
vague, vague, indistinct.
valent, see **valoir**.
valeur, *f.*, value, worth.
valoir, valait, to be worth, to bring in.
valse, *f.*, waltz.
vapeur, *f.*, vapor.
variante, *f.*, variation.
variété *f.*, variety.
vaudra, see **valoir**.
veau, *m.*, calf, veal.
vécu, see **vivre**.
veille, *f.*, evening before.
veillée, *f.*, watch, sitting up at night, night-watches.
veiller, to watch, to take care.
veine, *f.*, vein.
velouté, velvety.
velours, *m.*, velvet.
vendre, to sell.
venger, to avenge.
venir, to come; — *de*, to just have.
vent, *m.*, wind.
vente, *f.*, sale.
ventre, *m.*, stomach.
verandah, *f.*, veranda, porch piazza.
verdure, *f.*, verdure.
verger, *m.*, orchard.
vérification, *f.*, verification.
vérifier, to verify, prove.
véritablement, truly, real.
vérité, *f.*, truth.
verre, *m*, glass.
verrez, see **voire**.
verrou, *m.*, bolt.
vers, toward.
verser, to pour.
vert, green.
vertu, *f.*, virtue, authority.
veste, *f.*, vest.
vêtement, *m.*, clothes.
vétérinaire, *m.*, veterinary surgeon.
vêtir, to dress.
veuille, see **vouloir**.
veut, see **vouloir**.
veuve, *f.*, widow.
viande, *f.*, meat.
vicieux, vicious.
victime, *f.*, victim.
vide, empty.
vide, void.
vider, to empty.
vie, *f.*, life, living.
vieil, **vieux**, old.
vieillard, *m.*, old man.
vieillesse, *f.*, old age.
vieillir, to grow old.
viens, see **venir**.
vieux, vieille, old.
vif (ve), keen, lively.
vigne, *f.*, vineyard.
vigoureux, vigorous, strong.
vilain, bad, ugly.
villa, *f.*, villa, cottage, summer home.

Intervocalic s is z.

village, *m.*, village.
ville, *f.*, city.
vîmes, see **voir**.
vin, *m.*, wine.
vingt, twenty.
vingtaine, *f.*, about twenty.
vingt-huit, twenty-eight.
vint, see **venir**.
violon, *m.*, violin.
virent, see **voir**.
vis, see **voir**.
visage, *m.*, face.
vis-à-vis, opposite; *faire — à*, to stand opposite to.
vite, quickly; *au plus —*, as quickly as possible.
vitre, *f.*, window.
vitré, glass, glazed.
vivacité, *f.*, vivacity, liveliness.
vivant, alive.
vivement, quickly.
vivre, to live.
voici, this is, here is.
voilà, there is, behold, here is.
voir, to see.
vois, see **voir**.
voisin, *m.*, neighbor.
voiture, *f.*, wagon, carriage.
voix, *f.*, voice.
vol, *m.*, theft.
volaille, *f.*, fowl.
voler, to steal.
voleur, *m.*, thief.
volontairement, voluntary.
volonté, *f.*, will.
volontiers, willingly.
voltiger, to wave, to fly.
vorace, voracious.
votre, your.
vouloir, to wish, be willing, will; — *bien*, to be willing; *en — à*, to bear ill will, to have a grudge against.
voulu, wanted; *au moment —*, at the right time.
vous, you, to you.
voûté, arched, bent.
voyage, *m.*, trip.
voyant, gaudy, showy.
voyageur, *m.*, traveller.
vrai, true.
vraiment, truly.
vu, see **voir**.
vue, *f.*, sight.

y, there, to it, to them.
yeux, *m.*, plur. of *œil*, eye.

zèle, *m.*, zeal.

à la dérobée - on the sly.
quand même - all the same.
bien entendu - of course
encore un coup - and yet once more - again
se mettre à - to begin
chance - luck
rester takes être.
en train de - in the act of
rire aux éclats - laugh loudly, violently.
tantôt - tantôt - now - now; now - again.
en long et en large - to & fro.
se servir de - to use
bien que - quoique altho. quoique
au beau milieu - in the very middle

il s'agit de - it is a question of.
d'un autre côté - on the other hand -
à peine } hardly.
ne guère }
venir de - to have just [je venais de tracer - I just traced]
assister à - to be present
faillir tomber - to come near falling - to be on the point of
s'en fallir - to be lacking.
faillir } almost
manquer de }
penser de }
rentrer
une faveur en soie
s'en tirer - to get along; literally to draw one's self out of
tout d'abord - at the very first
afin de - in order to.
tout en - while.
à l'improviste - unexpectedly - suddenly.
vouloir bien - to be willing (bien weakens the force of vouloir
à plusieurs reprises - repeatedly - over & over again -
ainsi que - as well as
épouvanté se sera - would have been able - (future of probab
de bonne heure - early.
il y a longtemps - long ago.
Cela devait arriver - that had to happen - ~~to be~~
je n'en pouvoir plus - to be "all in" - to have reached th
see ne ... ne plus que, etc.
s'entendre - to get along together - come to an agreeme
autant ... autant - just as much as ... just so muc
venir à - to happen to.
jeter notre argent par la fenêtre - to waste mone
jouer à - for games - cartes
" de - " instruments - la trompette à coulis
se souvenir - to remember.
sur ces entrefaites - meanwhile - [between happeni
en attend
je veux dire - I mean
se remettre - to recover.
se rappeler - to remind
se douter de - to suspect.
du côté de - in the direction of - (à coté d
bea

second -

à mesure que - in proportion as
au lieu de - instead of
entoura - surrounded
de plus - moreover.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 078706444